REVUE

DES

DEUX MONDES.

QUATRIÈME SÉRIE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.



REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME PREMIER.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.
LONDRES,
CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.

1833.



054
R3274
1835, v.1.



DE

LA CRITIQUE

FRANCAISE

EN 1835.

Jamais plaideurs n'ont maudit leurs juges comme les poètes d'aujourd'hui maudissent leurs critiques. Recueillez les voix parmi les inventeurs, et vous n'aurez qu'un avis unanime : tous les critiques sont envieux et impuissans. S'ils font métier de blâmer, c'est qu'ils sont inhabiles à produire. Le reproche est vert et pourrait bien chagriner quelques vanités ; mais pour qu'il fût sans réplique, il faudrait prouver d'abord que tous les livres d'aujourd'hui sont des chefs-d'œuvre. Autrement il sera toujours loisible aux hommes de bon sens de s'applaudir dans leur stérilité ; pour ma part, je l'avoue, je ne rencontre jamais un ami sans le féliciter d'un mauvais livre qu'il n'a pas fait.

Pourquoi cette colère obstinée? pourquoi ces prétentions à l'inviolabilité royale? pourquoi ces hautains défis et ces cantiques assidus sur la divinité du génie? C'est que la franchise est bien rare. La vérité n'a jamais eu tant de voix pour se faire entendre, et jamais le mensonge n'a parlé plus haut. Si le génie qui sommeille au milieu des flatteries empressées était plus souvent rudoyé par l'évidence et la bonne foi, assurez-vous qu'il s'humaniserait bien vite, et qu'il ne traiterait pas avec un dédain si superbe la discussion qui veut bien l'atteindre.

Mais où est aujourd'hui la critique franche et loyale? Comptez sur vos doigts ceux qui s'enrouent à crier ce qu'ils pensent; comptez-les, et dites-nous si jamais la parole a été plus scandaleusement prostituée!

Il y a une critique aujourd'hui fort à la mode, c'est la critique marchande; elle n'exclut pas le talent, mais elle s'en passe très bien. Son affaire n'est pas d'étudier long-temps pour avoir un avis, d'user ses nuits dans la réflexion pour discerner le vrai sens d'un livre, et de chercher ensuite, pour sa pensée, la forme la plus nette et la plus pure. Elle a pitié de pareils enfantillages; ce qu'elle veut, ce n'est pas un avis juste, c'est un avis à vendre; elle tient boutique sur la place publique; de la boue pour ceux qui la méprisent, de l'encens pour ceux qui la paient. Les badauds n'en savent rien, et sont bien aises d'avoir une opinion toute faite.

La critique marchande s'éveille de bonne heure. Son temps est mesuré précieusement, chacune de ses minutes a son tarif. Elle court en toute hâte chez le grand homme du jour, elle assiste à son lever, elle écoute son indiscrète fatuité, elle ne perd pas un mot de ses confidences; s'il a reçu la veille une injure cuisante; s'il a été frappé au défaut de la cuirasse; si son orgueil, encore saignant, s'exhale en plaintes irritées, elle lui promet de le venger; elle se met à sa dévotion; elle n'aura ni repos, ni cesse, tant qu'elle n'aura pas démasqué le traître; elle ignore d'où est parti le coup, mais elle saura bien le découvrir; elle s'appitoie sur le génie méconnu; elle n'a pas assez de mépris pour flétrir l'ingratitude du siècle. « Après tout ce que vous avez fait, vous traiter ainsi! vous qui avez renouvelé la langue, vous qui avez retrempé l'idiome appauvri de la France, vous qui avez retrouvé l'agilité de la césure et la religion

de la rime, vous qui avez sillonné dans tous les sens le champ de la pensée, vous insulter à ce point! oser vous mettre en parallèle avec les rimeurs de l'empire! Oser vanter Voltaire et le défendre contre vous! quelle ignorance, quelle injustice! Voyez pourtant comme l'impunité les enhardit! je voulais répondre, et vous m'avez retenu. Voilà ce que vous avez gagné par votre indulgence. Je prends en main votre cause; laissez-moi faire : je saurai leur parler.

Et en effet, la critique marchande ne manque pas à sa promesse; elle a pour son patron un enthousiasme inépuisable; elle fouille généreusement au fond de son vocabulaire; elle choisit, avec une attention délicate, toutes les formules de l'admiration. Elle raconte avec une prolixité complaisante la généalogie de l'accusé; elle énumère ses titres, elle étale avec un faste insolent les services qu'il a rendus à la patrie. Au besoin, elle pleure des larmes abondantes; et, après avoir dépensé toutes les ressources de son éloquence, elle termine comme le guerrier romain, en proposant de monter au Capitole et de rendre grace aux dieux.

Le lendemain, elle retourne chez celui qu'elle a vengé; elle reçoit ses félicitations et s'excuse de les avoir si mal méritées. J'aurais voulu mieux faire, mais j'avais un cadre trop étroit pour me déployer à l'aise. Patience, un jour viendra où je pourrai parler du haut d'une tribune plus élevée; mais pour cela, j'ai besoin de vous.

Le poète n'est pas ingrat; il recommande avec emphase celui dont la voix l'a défendu. Protégé par son client, l'avocat double bientôt le prix de sa parole; il escompte son dévouement à beaux deniers. Une fois sur le chemin de la fortune, il ne s'arrêtera plus : il a vendu sa louange, il s'applaudit de son marché; mais il n'en restera pas là. S'il persévérait dans son admiration, ce serait de sa part une misérable duperie. La parole aux mains d'un homme habile est une richesse qui ne s'épuise pas si tôt. La reconnaissance est une vertu stérile : il y a quelque chose de plus savant, c'est de jouer double jeu. Il faut mener de front l'accusation et la plaidoirie.

Il a sculpté le marbre, il a élevé la statue; mais le piedestal est bien haut et la statue bien solide. Se résigner à la contemplation silencieuse de son œuvre, c'est une niaiserie digne tout au plus

d'un homme de bien; il ne succombera pas à la tentation. Ce qu'il a fait, il le défera. En insultant la gloire qu'il a bâtie, en démolissant pierre à pierre le palais où il avait inscrit son nom, il gagnera, soyez-en sûr, de nouveaux protecteurs, et plus puissans que le premier; il prêtera l'oreille aux jalousies qui bourdonnent; il s'enrôlera parmi les ennemis de son client, et pour grossir sa fortune, il n'hésitera pas à renverser du pied son idole d'hier.

Ceci est une face de la critique contemporaine, une face avilie, mais que j'ai vue. Long-temps j'ai douté; j'ai traité de vision le récit de ces misères. Je comprenais la prostitution des courtisanes, et je refusais de croire à la prostitution de la parole; mais l'évidence a dessillé mes yeux. Oui, la parole est aujourd'hui une denrée comme la jeunesse et la beauté des femmes qui n'ont pas de pain. Or ce que j'ai vu, les poètes aussi le voient chaque jour; et vous ne voulez pas qu'ils méprisent leurs juges!

Une autre plaie de la critique, une plaie qui n'a rien de honteux, mais qui n'est pas sans gravité, c'est l'indifférence. Une fois façonné à la discussion par des études choisies, l'indifférent pose et résout au hasard toutes les questions qui se présentent; il ne s'inquiète pas de la portée de ses paroles, pourvu qu'elles soient élégantes et douces. Paisible au milieu de son savoir, il compare le présent au passé sans rien décider. Il ne voit dans la gymnastique littéraire qu'une distraction pour son oisiveté; il se promène parmi les grands noms de tous les temps; il les coudoie et les envisage sans s'émouvoir ou s'attrister des gloires qui naissent et des gloires qui s'en vont. Il se donne le spectacle de l'invention, mais il ne s'aventure pas jusqu'à sympathiser avec l'inventeur : il craindrait de troubler la sérénité de ses pensées. Que toute la poésie se renouvelle et se métamorphose autour de lui; que toute la liturgie aristotélique soit abolie d'un trait de plume; que l'Espagne ou l'Angleterre servent d'autel à de nouvelles dévotions; que des schismes sans nombre déchirent le sein de la religion établie, l'indifférent ne retranchera pas une heure à son sommeil, n'ajoutera pas une page à sa pensée.

Ce qui le préoccupe avant tout, c'est de ne rien déranger dans sa vie. Chaque fois qu'il prend la plume, il met son bien-être au-

dessus de la vérité. Il ne se dit jamais : Est-il utile de blâmer? est-il sage d'approuver l'ouvrage que j'ai sous les yeux? serait-il bien à moi d'encourager cette voix qui n'a pas encore d'auditoire, d'appeler la foule à cet enseignement qui n'est pas encore populaire? ne serait-ce pas justice d'appeler la gloire sur ce jeune front? n'y a-t-il pas dans ce poème des pensées profondes, mais inusitées, que l'œil vulgaire ne peut atteindre, qui ne vont pas au-devant des applaudissemens, et qu'il faut interpréter pour les faire valoir? Non, mais il se dit : Qui verrai-je ce soir? la famille et les amis de l'auteur. Ménageons-le, car il ne faut se brouiller avec personne. Parler franchement, c'est se condamner à vivre seul; il ne voudrait pas rencontrer dans un salon une figure embarrassée à son approche. Il se gardera bien de donner à sa pensée une expression offensive. Aussi, voyez quelle portée dans ses remarques! Sa parole traverse en tous sens la trame du livre qu'il analyse, comme la navette les mailles d'un filet. Il se place devant sa tâche sans ardeur, sans colère; il ne fait grace au lecteur ni de l'exposition, ni des épisodes qui suspendent la fable avant de la nouer. Il suit pas à pas le pélerinage entier de l'auteur. Jamais il ne se hasarde à penser par lui-même : il y a trop de danger dans la personnalité; il se borne au rôle de rapporteur, mais il l'accomplit sans réserve et tout entier; il dresse le procès-verbal complet, l'inventaire exact, le dénombrement religieux des idées confiées à sa vigilance. S'il rend compte d'une pièce, il n'omettra pas une entrée, pas une sortie; il décrira la décoration et le costume; il racontera le drame entier, acte par acte, scène par scène. Comme une cire obéissante, il prendra fidèlement l'empreinte du spectacle sur lequel il a superposé son intelligence.

Mais ne lui demandez pas s'il a pris plaisir à ce qu'il raconte; ne lui demandez pas s'il approuve ou s'il blâme les ressorts employés par le poète, si l'action lui a paru vraisemblable ou forcée. A de pareilles questions, il ne saurait que répondre; ou s'il avait réponse, par prudence il se tairait.

Quelquefois sa hardiesse va jusqu'à exprimer l'étonnement; on le surprend à s'écrier : Ceci est vraiment singulier, je ne connais rien de pareil dans l'histoire littéraire de notre pays. J'ai beau repasser dans ma mémoire tous les précédens poétiques enregistrés par les

annalistes auxquels je succède, je ne trouve rien qui prépare et qui explique ce que j'ai vu aujourd'hui. D'ordinaire, il y a pour les œuvres de l'intelligence une filiation claire et facile à saisir; mais ici nous sommes dans un pays inconnu; l'idiome qui se parle à nos oreilles est un idiome nouveau : ceci est vraiment singulier.

Après cette péroraison, bien digne de l'exorde, l'indifférent retourne à ses études.

S'il lui arrive de s'échauffer jusqu'à la tiédeur, et d'essayer un jugement sur ce qu'il voit, il tombe au-dessous de lui-même, au-dessous de son étonnement; il récapitule avec un soin scrupuleux tous les caractères de l'œuvre nouvelle; il les compare aux caractères des œuvres anciennes; et, après l'achèvement de ce travail mécanique, il se demande ce que signifient toutes ces innovations. Toute la littérature était divisée, tous les genres étaient définis et classés; chaque forme de l'imagination avait son rang et ses prérogatives. Pourquoi déranger tout cela? Les générations, en se succédant, avaient déposé, couche par couche, une série de pensées qui s'ordonnaient selon des lois bien connues. L'histoire de l'invention était aussi précise que la géologie; chacun savait où prendre les idées primitives et les idées d'alluvion : pourquoi brouiller le système entier de l'invention?

Ce qui est bien depuis trois siècles ne peut-il continuer d'être? Ces moules, disposés dans un ordre harmonieux, et qui ont déjà donné leur forme à tant de pensées, ne peuvent-ils servir aux pensées nouvelles? Pourquoi les briser, puisqu'ils n'ont rien perdu de leur solidité? Est-ce donc à dire que nous irons de renouvellement en renouvellement, et qu'il ne sera jamais permis de faire une halte durable? Au train que prennent les choses, il est impossible de prévoir où nous allons. C'est un qui vive perpétuel; on ne sait où poser le pied dans le chemin qui s'ouvre. Pourquoi ne pas marcher dans les plaines unies? pourquoi déserter les allées toutes frayées? —

Rarement la critique indifférente franchit les limites de ces questions. Blottie dans ses habitudes, comme un vieillard frileux dans son fauteuil, elle s'étonne et s'inquiète, et voudrait la paix dans l'immobilité; elle assiste au mouvement et ne le comprend pas; elle étudie, elle compare, et refuse de se prononcer; elle ne tente pas

le retour au passé, parce qu'une pareille tentative affligerait sa paresse; elle regarde en arrière pour mesurer le chemin parcouru, et s'effraie en voyant qu'il reste encore de l'espace à la génération nouvelle.

Demander aux poètes sympathie et respect pour la critique indifférente, n'est-ce pas une raillerie injurieuse?

Il y a une classe de critiques fort aimés du public, admirés dans les salons, complimentés à leur entrée, autour desquels on se range avec empressement et qui vivent heureux, avec assez de bruit, et sans trop d'envie : je veux parler des critiques spirituels. Chez eux, l'esprit est une profession, une faculté qui dispense de la prévoyance et de la mémoire; ils dédaignent l'étude comme une futilité, la réflexion comme un enfantillage, la comparaison comme une fatuité universitaire. Le critique homme d'esprit trouve en lui-même toutes ses ressources, mais il organise sa dépense de manière à ne jamais rien débourser; il a l'air de mener un train de prince, de jeter l'or par les fenêtres, de puiser à pleines mains dans ses coffres, et pourtant chaque jour il s'éveille insouciant et joyeux; il contemple d'un œil serein et superbe le trésor inépuisable que ses profusions ne peuvent appauvrir.

Ne lui demandez pas pourquoi il dit : oui, pourquoi il dit : non. Vraiment, il n'en sait rien. C'est un homme sans volonté, qui ne délibère jamais avant de prononcer; son unique désir, sa constante ambition, c'est d'éblouir, d'amuser la foule, d'appeler sur lui l'attention. Pourvu qu'il arrache un sourire à l'oisiveté ennuyée, pourvu qu'il déride le front de la bourgeoisie affairée, sa tâche est remplie; il peut s'applaudir et s'admirer : il a touché le but qu'il prétendait; il ne regrette pas une seule de ses paroles comme inutile et mal comprise; il ne craint pas l'ironie ou la colère. Il cherchait la gaieté, il l'a trouvée; il voulait tirer du choc des mots une gerbe d'étincelles, il a réussi : il ne souhaite rien au-delà.

Pour atteindre ce but glorieux, d'ordinaire il a recours au paradoxe. Quand une opinion, préparée de longue main, commence à s'établir; quand une idée, lentement mûrie, fécondée par la discussion, par la haine des partis, resplendit environnée chaque jour d'une popularité croissante, le critique homme d'esprit ajuste

cette idée, comme le chasseur un lièvre; c'est un gibier digne de lui : il n'aura ni repos ni cesse qu'il ne l'ait abattu.

Si la poursuite est difficile, si la défense est vive, si les blessures glissent et n'entament pas, tant mieux : la lutte sera plus glorieuse. Les hautaines railleries, les plaisanteries glapissantes, les triviales incriminations, il n'épargnera rien; il passera, s'il le faut, un an tout entier à élargir une plaie; il s'acharnera sans relâche sur l'adversaire qu'il a choisi; il ne comptera pas les coups portés, pourvu qu'il recueille ses derniers soupirs.

Gloire merveilleuse, gloire chantée par toutes les bouches, estimée parmi nous à l'égal des étoffes les plus magnifiques! — Ah! vous croyez, messieurs, qu'on vous écoutera parce que vous avez raison! vous croyez que toutes les oreilles attentives s'empresseront à recueillir vos paroles! vous espérez dominer parce que le droit est pour vous! confians dans la justice de votre cause, vous dites hardiment ce que vous pensez, et vous attendez l'obéissance! Je saurai bien, s'écrie l'homme d'esprit, déjouer toutes vos ambitions. Vos leçons savantes et sérieuses n'arriveront pas jusqu'à la foule; je couvrirai votre enseignement de mes éclats de rire et de mes sifflets. De chacune de vos intentions loyales et désintéressées, je ferai une caricature bouffonne; sur les figures que vous avez dessinées à grand'peine, comme un artiste amoureux de son œuvre, j'inscrirai la grimace et la laideur. Ah! messieurs les docteurs, vous n'avez pour appui que la vérité, et vous dites follement en vous-mêmes : Nous ne trébucherons pas. La lumière est devant nous, la voie est ouverte, nous marcherons d'un pas sûr et nous arriverons. La vérité, la vérité, à qui donc espérez-vous l'offrir? à quelle porte irez-vous frapper? quels yeux dessillerez-vous avec le miroir que vous avez dans la main? L'ennui, pensez-y bien, l'ennui s'assied aujourd'hui à tous les chevets; c'est l'ennui qu'il faut combattre; le rire vaut mieux que la vérité, et vous serez vaincus, car vous avez raison. —

Voilà ce que dit l'homme d'esprit, et franchement l'expérience de chaque jour lui prouve qu'il n'est pas fou; il se goberge dans son insolence; aux heures du travail, il s'efforce d'effacer de son cerveau jusqu'aux dernières traces de l'étude pour mentir plus à son aise. Peu à peu, il fait si bien qu'il n'a plus même la conscience

du mensonge; il se fait une logique à son usage. Bientôt il ne distingue plus que deux ordres de pensées, non pas les vraies et les fausses, mais bien celles qui brillent et celles qui sont ternes.

Et s'il faisait autrement, il méconnaîtrait les devoirs de sa profession, il perdrait en un jour tous les fruits de sa persévérance. Une idée juste, une idée fausse! à quoi bon tout ce pédantisme? il faudrait d'emblée renoncer au plus clair de son revenu. Une fois résolu à jeter dans un coin tout ce qui ne reluit pas, le critique homme d'esprit entreprend chaque matin avec une gaieté nouvelle la ruine de l'opinion qu'il a visée la veille. Il se remet à sa croisade avec une religion fervente. S'il arrive que l'attaque le fatigue et gonfle par hasard les veines de son front, il n'est pas embarrassé pour reprendre haleine. Il a dans la description un pied-à-terre dont il ne se fait pas faute. Décrire, c'est encore moins que railler, c'est un effacement plus complet encore de la personnalité humaine. Aussi l'homme d'esprit se complaît dans la description; il s'y délasse comme un cavalier à l'ombre; il détache une à une toutes les pièces de son armure; il se couche mollement sur le gazon, et d'un œil indolent et fier il regarde la silhouette des arbres qui s'alonge sur la route; il est heureux, il se repose, mais il donne à son loisir un semblant d'activité.

Dès qu'il rencontre un mot qui se rattache de loin ou de près à l'Italie, à l'Espagne, peu lui importe; il saute en selle sans savoir où il va, il met la bride sur le cou de sa monture et ne s'arrête pas avant d'avoir épuisé tous les lieux communs descriptifs. Venise, Naples et Madrid, combien n'avez-vous pas défrayé de pages qui n'ont jamais eu rien à faire avec la pensée! quels flots d'encre vous avez répandus! L'homme d'esprit tire à vue sur vous comme sur les premières maisons de Londres ou d'Amsterdam; il négocie votre nom comme une lettre de change. Des entrailles de ces syllabes bénies, il tire des périodes innombrables; il fouille et creuse dans tous les sens cette mine opulente, comme un mineur à la tâche. De l'Alhambra au palais ducal, il dévide paresseusement l'écheveau de sa parole; il regarde jouer au soleil sa phrase ondoyante et soyeuse, il la caresse et la peigne comme une chevelure dorée. — Et l'on dit partout qu'il est grand écrivain; mais de la part des poètes le dédain est un devoir.

Viennent ensuite les critiques érudits, gens fort satisfaits d'eux-mêmes, heureux d'être nés et de pouvoir écouter ce qu'ils appellent leur pensée, mécontens de leur siècle qu'ils dominent de toute la hauteur de leur science. Le critique érudit se fait un monde à part où il règne en souverain. Qu'il s'agisse d'un livre ou d'une pièce de théâtre, peu lui importe; il se lève d'un air grave et posé, il va droit aux rayons de sa bibliothèque, il secoue lentement la poussière de ses in-quarto, il se rasseoit, s'enfonce béatement dans son fauteuil, et d'un doigt patient il feuillète chaque page; ses yeux parcourent dans une extase angélique les longs récits, les anecdotes babillardes entassées pêle-mêle dans ce précieux trésor. Harpagon en tête-à-tête avec sa cassette, contemplant ses beaux écus qui reluisent au soleil, n'est pas plus heureux que le critique érudit repassant le tableau d'un siècle tout entier pour foudroyer un drame ou un roman. N'ayez peur qu'il néglige une chronique : sa vanité saura bien soutenir son courage; il ne se fera pas grace d'un pamphlet ou d'une chanson; il compulsera, s'il le faut, toutes les mazarinades pour parler du coadjuteur en homme qui sait son monde, et qui traite familièrement les plus grandes seigneuries. Voyez sa figure épanouie! son regard s'anime comme celui de l'alchimiste accroupi sur son creuset! il vient de poser son livre ; sa tâche est achevée; il est prêt, il est armé, il baisse la visière de son casque, il entre fièrement dans la lice, il se pavane, il est sûr de lui-même. Que va-t-il faire?

Il va nous réciter sa lecture, page à page; il va nous enmener avec lui dans ses lointaines excursions. Prenez son bras et suivez-le; surtout, faites provision d'obéissance; avant de commencer le voyage, préparez vos oreilles, résignez-vous au silence; et quand vous reviendrez, soyez plus humain que lui. Voici au coin de la rue une vieille maison : ici le critique érudit vous arrête; il vous décrit la forme des corniches, des modillons et des consoles; il vous donne la date des croisées : vous respirez, mais vous n'êtes pas au bout. — Que pensez-vous du livre nouveau? — Ce que j'en pense? L'auteur ne sait pas le premier mot de l'époque où il a placé ses acteurs; il n'a rien lu, c'est un pauvre homme. Je ne sais vraiment comment il ose écrire; pourtant quel beau sujet! quelle mine féconde! comme les renseignemens abondaient! L'Espagne,

l'Italie et l'Angleterre n'ont pas une collection comparable à celle des bénédictins de Saint-Maur. L'ignorant! il avait sous la main tout ce qu'il fallait pour défrayer ses trente chapitres; mais que voulez-vous? aujourd'hui on ne lit rien. Nous autres érudits, on nous prend volontiers pour des bêtes curieuses; on s'amuse de notre patience comme d'une manie; on croit que nous aimons les livres comme la chasse ou les chevaux. Nous dévouons à la science notre vie tout entière, et en récompense on nous accuse d'égoïsme et de sauvagerie; nous nous enfermons pour étudier, et l'on dit que nous fuyons le monde pour échapper à l'occasion d'obliger! —

Une fois en train de s'applaudir et de se plaindre, le critique érudit ne tarit pas; il trouve moyen, dans une heure, de vous nommer une centaine de traités qui, depuis dix ans, dorment dans sa bibliothèque, et dont il a retenu les titres. Je voudrais, ajoute-t-il avec complaisance, pouvoir vous montrer tout ce qu'il y avait d'original et de neuf dans la donnée dont nous parlons; le clergé, la noblesse et le peuple en présence de la royauté; l'évêque, le baron et le manant, quels contrastes! et n'est-ce pas une coupable ingratitude d'avoir négligé comme une paille inutile les épis mûrs et dorés? Le livre qui nous occupe n'est pas sans talent, il y a de l'élégance, du nombre, quelquefois même de la verve et de l'entraînement; il y a de la pensée, de l'invention; mais que tout cela est faux et incomplet! L'auteur n'a jamais touché une armure du XIIe siècle : il ne saurait pas dessiner un écusson. Le blason est pourtant une belle chose! et quand ce ne serait que par plaisir, par pure distraction, les gens du monde eux-mêmes devraient le connaître. On oublie trop qu'une partie de l'histoire est enfouie dans le blason; il y a des anecdotes perdues, qui n'ont pas trouvé place dans les chants populaires, que le blason a recueillies, mais qu'il garde pour les initiés. Ce que j'ai appris, en feuilletant les armoiries des nobles maisons de France, est incalculable, sur mon honneur. Si les poètes entendaient leurs intérêts, s'ils n'étaient pas aveuglés par l'orgueil, ils se mettraient au blason.

A quoi bon inventer ce qui est tout fait? L'imagination, dans ses rêves, les plus hardis, n'atteint jamais aux cimes de la réalité. Inventer c'est ne pas savoir. Ce qu'ils dépensent de force et de persévérance dans ce labeur ingrat, ce qu'ils usent d'intelligence dans

cette divination, qu'ils prennent pour le génie, mérite vraiment plus de compassion que de colère. Oh! qu'ils feraient bien mieux de lire pendant cinq ans seulement dom Bouquet et Muratori! Quand ils posséderaient sur le bout du doigt l'histoire des couvens et des châteaux, ils n'auraient plus besoin d'inventer. La poésie est dans l'histoire, et l'histoire est dans la biographie. —

Qu'on ne m'accuse pas d'exagérer délibérément la morgue et l'emphase de la critique érudite. Je raconte sincèrement ce que j'ai entendu, et le plus grand nombre de ces billevesées a passé d'ailleurs sous les yeux du public.

La critique ainsi conçue se réduit à des procédés simples, et n'exige pas de grands efforts de pensée. Ramenée à sa loi la plus générale, ce n'est vraiment qu'une superposition. Ces messieurs font le tour d'un siècle, mesurent l'espace parcouru, et quand il leur faut prononcer sur la valeur d'une œuvre, dont la donnée appartient à l'histoire, ils comptent comme des griefs irréparables tout ce qu'ils ont vu et ne retrouvent pas. Pour leur plaire, à les entendre, le romancier devrait, non pas choisir ce qui lui convient, ce qui sied à sa volonté, mais ne rien omettre. Braves gens qui reprocheraient, s'ils l'osaient, au premier conteur de notre siècle d'avoir ébarbé Rymer et Buchanan.

Si les poètes haussent les épaules en écoutant la critique érudite, on ne peut pas les accuser de fatuité; leur sourire n'est que justice. L'érudition citant la poésie à son tribunal n'est guère moins ridicule qu'un musicien se prononçant sur le plan d'un palais. Oui, sans doute, la meilleure partie du génie se compose de souvenirs, et ceux qui ont vécu inventent merveilleusement; mais les livres ne suppléent pas la vie; les livres sont une lettre morte pour le cœur que la réalité n'a pas éprouvé! De savoir à créer, il y a l'Océan tout entier. Personne encore n'a vu le pont qui mène de la mémoire à l'imagination.

Pour se consoler de leurs mécomptes, pour attiédir leurs colères, les poètes d'aujourd'hui ont inventé une critique à leur usage, où le public n'a pas grand'chose à voir, qui ne trouble pas leur sommeil, et qui, loin de gêner leur marche, accompagne chacun

de leurs pas d'un chant de triomphe ; c'est la *critique écolière*. Il n'y a pas aujourd'hui un inventeur de quelque réputation qui n'ait auprès de lui, à ses ordres, une douzaine de secrétaires, empressés à recueillir sa parole, à recevoir, comme la manne céleste, la moindre parcelle de pensée qui s'échappe de ses lèvres. La critique écolière n'a qu'une loi, mais une loi inexorable : proclamer à toute heure, en tout lieu, à tout venant, la beauté souveraine de l'œuvre du maître. Chaque phrase obscure est une phrase méconnue. Les rimes sonores et littérales jusqu'à la niaiserie sont autant de richesses mystérieuses que la foule devrait adorer à deux genoux. Y a-t-il dans une tragédie ou un roman du maître un personnage impossible, dont le type ne se retrouve nulle part, que la raison se refuse à comprendre, qui viole du même coup la réalité humaine et la réalité historique, la critique écolière commence par s'écrier : Hosannah ! Puis, si elle ne peut débaucher à son enthousiasme l'indifférence rétive, elle s'exalte peu à peu jusqu'à l'indignation. Le siècle ne mérite pas le génie du maître ; publier de pareilles créations, les livrer à la multitude ignorante, c'est les profaner, c'est les souiller de gaieté de cœur. Pourquoi faut-il que son intelligence toute-puissante, qui vit avec Dieu dans une communion quotidienne, ne sache pas s'abstenir d'un vain désir de popularité ? Pourquoi ne pas demeurer dans une sainte solitude qui seule est bonne et salutaire aux ames de cette trempe ? Ce qui étonne et répugne au goût vulgaire, ce qui paraît aux salons blasés monstrueux et difforme, ce qu'ils accusent de fièvre et de folie, c'est tout simplement la divine idéalisation d'une fantaisie trop grande pour se réaliser sur la terre. Tout est beau, tout est sacré dans l'œuvre du maître ; celui qui aperçoit une tache dans cet astre glorieux ne mérite pas les honneurs de la discussion ; c'est un ennemi.

Un jour, le grand homme devient Dieu, le disciple monte au rang d'apôtre. Pour compléter l'apothéose, il faut abolir le polythéisme ; pour assurer l'avénement de la religion nouvelle, il faut déclarer impies les autels qui sont encore debout. Tâche difficile et laborieuse ! mais où serait la gloire de l'apostolat, si les épreuves manquaient au courage ? où serait l'honneur de la prédication, si le troupeau du diocèse acceptait sans murmurer le nouvel évan-

gile? Envelopper le passé tout entier dans une nuit dédaigneuse, trier sévèrement dans l'histoire les noms amis et les noms hostiles, réunir dans un mosaïsme violent tout ce qui peut servir de préface à la venue du nouveau Christ, voilà l'ambition du disciple, voilà le devoir de l'apôtre.

Ne lui demandez pas s'il a étudié les origines de la langue, s'il a suivi, dans les migrations et les invasions successives, les transformations de l'idiome; s'il sait quelles singularités étrangères sont revenues avec les armées conquérantes; s'il connaît les apologues et les symboles ramenés à la suite des guerres d'Orient et d'Italie. Dans les ambages de cette érudition sincère l'apôtre se fourvoierait; il ne sait du passé que les parties acceptées du maître; pour le reste, la négation équivaut à l'étude.

Pour les auditeurs désintéressés, c'est vraiment une leçon curieuse. Dans les occasions solennelles, le chapitre s'assemble; il délibère sur les vérités bonnes à répandre, sur les hérésies qu'il importe de réfuter; il discute ligne par ligne la proclamation utile aux intérêts de la jeune religion, et, après de sérieux débats, il se résout à promulguer, sous forme d'ordonnance, ce que le maître veut bien amnistier dans le passé. C'est ainsi que tout récemment nous avons su la valeur comparée de *Nicomède* et de *Cinna*. Jusque-là le monde était dans l'attente; les studieux, dans leur sagacité indécise, ne savaient à quel parti se ranger. Car, les foudres lancés contre le style épique d'*Athalie*, et la réserve élégiaque de *Britannicus*, avaient épargné le vieux Corneille. Aujourd'hui la foi chancelante est rassurée; tous les doutes qui pouvaient rester au fond de nos consciences sont ramenés au giron de l'église.

Mais avec l'interprétation du passé, la tâche de l'apostolat n'est pas encore terminée. Il faut défendre contre les schismes envahissans l'orthodoxie qui a coûté tant de sueur et d'éloquence. Il faut enceindre le dogme et la liturgie d'un rempart infranchissable; c'est-à-dire que la volonté du maître n'est pas plus clémente à l'avenir qu'au passé.—Je suis, dit-il à ses disciples, celui qui était et celui qui sera. Avant moi, la confusion régnait au sein de toutes choses. J'ai pensé : Que la poésie naisse, et la poésie est née; j'ai ordonné le domaine entier de l'imagination d'après des lois rigou-

reuses et prévues dès long-temps. Tout est bien ainsi que je l'ai fait; malheur à qui dérangera une pierre de mon édifice, car il périra sous les ruines! Je n'ai voulu imiter personne, je n'ai consulté que moi-même pour révéler à mon siècle attentif les caprices de ma rêverie; j'ai agi sagement, car, avant moi, il n'y avait rien qui pût me servir de modèle. Mais aujourd'hui je me propose en exemple, et chacune de mes œuvres est un enseignement; levez les yeux sur moi, contemplez les splendides rayons qui ruissellent de mes tempes; adorez et priez.

J'ai trouvé le moule divin où doivent se fondre et se modeler toutes les pensées possibles, que je ne baptiserai pas, mais que je prévois. Celui qui changera les lignes arrêtées par ma volonté verra le métal rebelle déborder et se perdre; il aura beau s'accroupir sur sa fournaise, la statue, en se figeant, raillera ses espérances, car elle sera toujours boiteuse, quoi qu'il fasse.

Ceci est tout simplement le décalogue poétique; chacun de ces versets sert à régler la conduite et la parole de la critique écolière. Toutes les bonnes ames enrôlées dans cette sainte armée sont désignées par le poète reconnaissant aux plus magnifiques destinées. Mals le jour où ils désertent, ils rentrent dans le néant. —

Reste une dernière critique, sévère, vigilante, impartiale, personnelle dans sa volonté, mais non pas dans ses attaques, qui ne reconnaît d'autre loi que sa conscience, d'autre but que la vérité. Sans doute à l'origine des littératures, les poétiques ne viennent qu'après les poèmes; sans doute l'imagination ou la synthèse précède la réflexion ou l'analyse. Qui le nierait? Mais aujourd'hui la question n'est plus la même; il peut arriver, et il arrive certainement que des esprits d'une même énergie, d'une sève également abondante, s'engagent dans des voies diverses, que les uns cheminent selon la méthode dialectique, tandis que les autres se livrent tout entiers à l'invention. Or, quelle main, si hardie qu'elle soit, posera les limites assignées à ces deux formes de la pensée? Si l'invention est indéfinie, si le génie humain n'a pas de bornes prévues dans le cercle des idées et des faits, la réflexion serait-elle d'aventure déshéritée du même privilège? Si le navigateur peut tenter, au péril de sa vie, l'exploration des mers incon-

nues, sera-t-il défendu à l'astronome de tracer d'avance des conseils pour le courage des nouveaux Argonautes? Si rien n'arrête les lointaines excursions de Mungo-Park, sera-t-il donné à quelqu'un de parquer les investigations de Herschell? Il y a, qu'on y prenne garde, une invention dialectique, aussi hardie, aussi laborieuse, aussi individuelle que l'invention poétique. Mais comme les procédés ne sont pas les mêmes, il est simple et nécessaire que le dialecticien et le poète ne se rencontrent pas constamment. Souvent le premier prévoit ce que le second n'accomplit pas, souvent le second réalise ce que le premier n'avait pas prévu; mais il y a dissidence et non pas contradiction; des deux parts c'est la même bonne foi et la même franchise. Quelques jours encore, et le dialecticien expliquera la création du poète, le poète réalisera les prévisions du dialecticien. Entre ces deux emplois de l'intelligence, il ne doit y avoir ni jalousie, ni haine, ni hostilité, mais bien une émulation fraternelle et paisible, un mutuel encouragement à de nouvelles tentatives. Dans cette lutte qui peut être glorieuse, le dédain et l'ironie sont de mauvaise guerre; mépriser celui qui demeure, railler celui qui marche, des deux parts c'est pareille folie.

Que les poètes n'accusent plus d'outrecuidance la critique libre et personnelle, qu'ils ne plissent pas la lèvre en signe de pitié, chaque fois qu'une intelligence réfléchie s'applique à les comprendre, à les interpréter. Dans aucun cas, la réflexion indépendante ne prétend se substituer à l'invention: car le poète agit, et le critique délibère. Si assuré qu'il soit de la vérité, dès-lors qu'il s'abstient de réaliser sa pensée sous forme d'œuvre, il ne dépasse pas les limites du doute savant. Cette distinction, si triviale en apparence, est loin d'être puérile. A Phidias, à Raphaël, à Cimarosa, à Palladio, les moyens d'exécution peuvent manquer. Sans Périclès, sans Léon X, qui sait si nous aurions les métopes du Parthénon et la Salle de la Signature? Mais à Goëthe, s'il veut se révéler, la parole ne refusera jamais d'obéir. La pauvreté, les passions impérieuses pourront sans doute retarder les loisirs et contrarier la volonté qui aspire à la gloire. Mais le temps et l'auditoire ne manquent jamais au poète.

C'est pourquoi celui qui sent en lui-même la force et l'espérance

d'être un jour grand à son tour ne doit pas s'irriter contre la méconnaissance, ni jeter à la foule indifférente l'accusation d'injustice et de frivolité. Marquez dans vos desseins, dans vos solitaires rêveries, le rang que vous prétendez ; épiez, parmi les noms qui resplendissent autour de vous, une place inoccupée, une place veuve, et que la mort abandonne à votre ambition ; mais ne vous plaignez pas si vous n'avez rien fait. Déterminez avec une sévérité inflexible les lois que vous suivrez pour atteindre le but envié ; apprenez à modeler la parole comme une cire docile, étudiez patiemment toutes les ruses de la langue, empruntez à tous les âges de votre idiome les secrets les plus ignorés ; et dans vos recueillemens laborieux façonnez-vous aux batailles victorieuses de la parole contre la pensée. Soyez capables, et applaudissez-vous dans votre sécurité. Mais tant que vous n'aurez pas affirmé votre puissance en la manifestant, contentez-vous de l'ombre silencieuse, et ne jalousez pas ceux qui ont mérité la lumière, et dont l'armure reluit au soleil.

Sincère, prévoyante, désintéressée, à quoi sert la critique? Peut-elle aider aux progrès de la poésie? peut-elle agir sur l'inventeur et sur le public? Sans nul doute, l'imagination qui produit, parce que sa loi est de produire, s'abstient volontiers de consulter la critique : elle n'a en vue que sa volonté, lorsqu'elle se déploie.

Mais son égoïsme, si hautain qu'il soit, a pourtant des limites naturelles et nécessaires. Que le poète se complaise en lui-même, s'admire et se complimente, et qu'après avoir achevé son œuvre, il se dise résolument : J'ai eu raison. Je ne le nie pas, et je suis loin de le blâmer. Mais après ce contentement, il lui faut la gloire. Après le témoignage de sa conscience, il veut la popularité. Or, ici la critique intervient de droit et de fait. Prenez le roman le plus beau, la plus belle tragédie, *Ivanhoe*, *Romeo et Juliette*; appelez la foule, et demandez-lui son avis. Croyez-vous qu'elle se livrera naïvement à son admiration? Croyez-vous qu'elle osera se laisser émouvoir, et qu'elle ne rougira pas de ses larmes? Oui, si vous entendez parler de foule ignorante et grossière, laborieuse et illettrée, qui n'a pas eu le temps de désapprendre sa nature. Non, si vous parlez de la foule qui s'agite dans les salons et les comptoirs, corrompue et dépravée par une curiosité maladive. A cette foule demi-savante qui remplit les loges de nos salles, et qui défraie

l'activité de nos libraires, il faut une autorité vigilante qui leur crie à toute heure, en présence de la plus belle création du génie humain : N'ayez peur, applaudissez sans crainte. Les larmes et les battemens de mains ne vous compromettront pas. L'émotion est dans votre droit. Soyez heureux et admirez, vous n'aurez pas à rétracter demain un suffrage imprudent. Je veille sans relâche aux intérêts de votre vanité. Je goûte en fidèle sommelier les vins servis sur votre table. Buvez et enivrez-vous, la joie est sans danger, et le réveil sans déshonneur.

Pour un pareil service, la critique indépendante mérite bien quelque reconnaissance. Et sans doute, quand l'orgueil des novateurs aura cuvé son triomphe, ils daigneront remercier les mains amies qui ont aidé à la marche de leur char.

GUSTAVE PLANCHE.

UNE RÉVOLUTION

DANS

LA RÉPUBLIQUE

ARGENTINE.

C'était en 182., au plus fort de l'admiration qu'excitait en Europe la lutte non terminée encore des colonies espagnoles contre leur mère-patrie. Comme tant d'autres, je m'étais insensiblement échauffé l'imagination en faveur des nouvelles républiques, et j'étais parti pour cet Eldorado de la liberté. Je me trouvais à Buenos-Ayres; on y jouissait effectivement de la plus grande somme de liberté possible. Chacun voulait être président, et chacun l'était à son tour; de temps à autre personne ne l'était, et la république, accoutumée à ces intermèdes, n'en allait pas plus mal. Fatigué des merveilleuses proclamations de chaque arrivant au pouvoir, des quatre révolutions que j'avais vues coup sur coup depuis mon arrivée, et menacé d'une cinquième qu'on annonçait pour le mois

suivant, je résolus d'aller chercher momentanément le repos dans une province voisine. Il me sembla que l'Entre-Rios, et en particulier la Bajada, sa capitale, étaient bien ce qu'il me fallait. Ce n'était ni trop près, ni trop loin, à quatre-vingts lieues tout au plus de Buenos-Ayres, et quatre-vingts lieues ne sont rien en Amérique. Autrefois les dix mille habitans de cette province, épars sur une surface immense de terrain, vivaient dans une aisance passable, de leur bétail et de quelque culture; mais, à l'époque dont je parle, la plupart se tiraient d'affaire comme il plaisait à Dieu. Une moitié de l'année ils se nourrissaient de pastèques et d'oranges, et l'autre moitié, du bien d'autrui, *de lo ageno*, comme ils le disaient eux-mêmes. Je crains qu'en ce moment leur régime alimentaire ne se soit pas sensiblement amélioré. Quelques-uns des petits bâtimens qui s'en vont commerçant entre Buenos-Ayres et Corrientes s'arrêtent parfois devant la Bajada, située sur la rive gauche du Parana, en face de Santafé, et laissent quelques piastres dans le village; aussi les Bajadenos sont-ils les heureux de la province, et ils n'ont que rarement recours à la chair coriace des autruches, comme le font souvent leurs concitoyens moins fortunés de la campagne.

La veille de mon départ, je fus chargé, par le ministre de l'intérieur que je connaissais, de remettre une lettre officielle au gouverneur de l'Entre-Rios, don Geronimo B...; et muni d'un passeport, je m'embarquai sur une goëlette qui faisait voile le jour même. Nous remontâmes lentement le majestueux Parana, et le neuvième jour, dans la matinée, nous jetâmes l'ancre devant la capitale de l'Entre-Rios.

Une demi-douzaine d'enfans en guenilles, et quelques groupes de gauchos drapés dans leurs ponchos, et fumant gravement leur cigare de papier, se tenaient sur le rivage pour nous voir débarquer. Ils nous laissèrent passer avec indifférence et recommencèrent à regarder l'eau couler pendant que nous gravissions la falaise peu élevée sur laquelle est bâtie la Bajada. C'était l'heure de la sieste, et suivant l'usage, les rues étaient désertes. Deux ou trois têtes engourdies de vieilles femmes, attirées par le bruit de nos pas, se montrèrent seules aux fenêtres et disparurent après avoir satisfait leur curiosité. J'arrivai seul sur l'inévitable grande place des villages de l'Amérique espagnole, suivi de quelques

chiens que j'avais mis de mauvaise humeur en les troublant dans leur sommeil, et qui, la queue entre les jambes, tâchaient de me surprendre en défaut pour me mordre les talons. Là, je cherchai à m'orienter : sur un des côtés de la place, je reconnus le cabildo, au luxe inaccoutumé d'un étage ajouté après coup au rez-de-chaussée, et à son balcon, théâtre des harangues et des autres exhibitions gouvernementales les jours de fêtes patriotiques ; vis-à-vis était une petite église d'une architecture si insolite, qu'il me serait impossible d'en donner une idée tant soit peu fidèle ; sur les deux autres côtés, des maisons et des jardins ombragés d'orangers, d'oliviers et de nopals. Un gaucho vint à passer : je le priai de m'indiquer où je trouverais le gouverneur. Sans jeter les yeux sur moi, il fit un geste du menton du côté du cabildo, et continua son chemin. Je me dirigeai vers le cabildo.

J'entrai, sans rencontrer personne, au rez-de-chaussée, dans une chambre obscure où le jour ne pénétrait que par la porte ; en face de celle-ci était une longue table adossée au mur, et autour des trois côtés de cette table trois personnages silencieux occupés à rouler dans du papier du tabac haché qu'ils prenaient en commun dans une boîte de ferblanc moiré. Pêle-mêle, sur la table, gisaient quelques feuilles de papier blanc, une écritoire sans plumes, un maté, des débris de cigares à demi-consumés, et une lettre sale qui probablement était l'objet de la réunion ; une chaise délabrée composait le reste de l'ameublement. Dans l'un des trois personnages, grand homme sec à figure osseuse et imperturbable, vêtu d'une veste à liseré rouge, brodée en soie sur toutes les coutures, et séparée du pantalon par une intervalle notable, je reconnus, au portrait qu'on m'en avait fait, son excellence don Geronimo B..., gouverneur de la province ; le second, à cheveux plats, couvert d'une redingote à collet gras, de forme et de couleur sans nom, était son excellence le ministre des relations extérieures ; et le dernier, petit avorton sournois, en costume ecclésiastique, avec un léger poncho jeté sur les épaules, le père Las Piedras, ex-franciscain de Buenos-Ayres, ex-rédacteur ou directeur de sept journaux, réfugié à la Bajada à la suite de je ne sais quelle révolution à laquelle il avait pris part. J'étais en présence de toutes les autorités de la province.

Don Geronimo prit mon passeport que je lui présentai tout ouvert, resta un instant en contemplation devant les armes de la république qui étaient en tête, puis devant le timbre de la police, le regarda de l'autre côté, le tint ensuite obliquement pendant deux minutes et finit par le passer à son ministre, en lui disant : Lisez.

Le ministre se mit à lire assez couramment : nation, Français ; — couleur, blanc ; — état, célibataire ; — âge, vingt-cinq ans ; — yeux, noirs...

— Assez, s'écria don Geromino ; yeux noirs ! cela suffit : l'identité est reconnue ; — et il m'offrit le cigare qu'il venait de préparer.

Je le pris d'une main, et lui remis de l'autre, en échange, la lettre du gouvernement dont j'étais porteur pour lui. Elle passa, comme le passeport, dans celles du ministre, qui l'ouvrit et la lut à haute voix. C'était une sorte de proclamation, rédigée dans le style diplomatique le plus recherché et avec toute la pompe espagnole ; la lecture tirait à sa fin.

— *Que quiere decir eso? Vaya!* s'écria don Geronimo. Croient-ils qu'un chrétien est capable de comprendre ce diable de baragouin ? Ce sont les étrangers qui leur apprennent toutes ces *patranas del demonio*.

— Il y a un *post-scriptum*, dit le ministre ; attendez : « Mon cher gouverneur, ne vous amusez pas à lire ce qui précède ; le gouvernement veut simplement vous dire qu'il compte sur votre patriotisme et sur votre aide au besoin. Vivez mille années. »

— A la bonne heure, voilà qui se comprend, s'écria don Geromino comme soulagé d'un poids énorme.

Nous entrâmes alors en conversation. La nullité du digne gouverneur était au-dessus de toute expression, quoiqu'il ne manquât pas d'une certaine finesse, qui est au talent ce que l'instinct est à l'intelligence. Il avait su se maintenir à son poste dans un temps où, peut-être, un plus habile eût échoué. La position géographique de sa province, placée entre Santafé d'une part et Buenos-Ayres de l'autre, c'est-à-dire entre les deux foyers du fédéralisme et de l'unitarisme, le mettait, pour ainsi dire, sans cesse entre l'enclume et le marteau. Dans cette situation perplexe, une espèce de juste-milieu de son invention avait été l'unique ressource de don Geronimo. Si Buenos-Ayres lui demandait vingt recrues, il en envoyait

six, et s'excusait sur la rareté des hommes de guerre dans sa province. Si pareille réquisition lui venait de Santafé qu'il craignait davantage, il en envoyait douze, et promettait le reste sous le plus bref délai. Donnant ainsi des deux côtés, il avait fini par vivre en paisible intelligence avec ces incommodes voisins.

Il me parla d'abord de Napoléon; puis le style de la proclamation qu'il venait d'entendre le conduisit naturellement à exprimer son avis sur les étrangers qui arrivaient sans cesse dans le pays. Don Geronimo voyait dans cette affluence la perdition de la république : « Le pays est bon, me dit-il, mais il n'est plus à nous, il est aux étrangers. (J'étais le seul à la Bajada.) Les étrangers sont les sauterelles qui dévorent la substance de la patrie ; avant que les hérétiques vinssent enlever nos cuirs et notre bétail, un bœuf valait une demi-piastre : aujourd'hui il vaut sept piastres, et qui sait où cela s'arrêtera? »

Le ministre des relations extérieures et le père Las Piedras approuvèrent d'un signe de tête cette réflexion d'économie politique. Une crainte bien autrement vive les préoccupait tous trois. L'apparition future de la fameuse comète de 1832 leur était connue, ainsi que la fin du monde qu'elle devait amener à sa suite. Cette prédiction, née, je crois, en Allemagne, d'almanachs en almanachs, avait fini par arriver dans les journaux de Buenos-Ayres, et de là dans tous les recoins de la république, où elle a causé des angoisses inexprimables. J'en ai entendu parler avec terreur dans des hameaux perdus de l'intérieur, dont les géographes ne soupçonnent pas même l'existence, et j'ai cherché vainement à les rassurer. Les astronomes allemands ne se doutent pas des malheureux qu'ils font avec leurs prédictions biscornues.

L'heure de la sieste était venue depuis long-temps. Don Geronimo, qui sentait sa langue s'empâter, prit la lettre sale qui était sur la table, la mit dans sa poche et se leva pour aller dormir dans sa maison. Le ministre des relations extérieures et le père Las Piedras en firent autant de leur côté. J'avais compté intérieurement sur une invitation de leur part, suivant l'usage hospitalier du pays. Trompé dans mon attente, et resté seul, sans asile, je fus m'installer sous un arbre, à côté de quelques gauchos étendus à terre, et ronflant dans leurs ponchos. La sieste passée, je trouvai, non sans

peine, une petite chambre, donnant sur la place, pour quelques réaux par semaine.

J'eus bientôt à ma disposition, suivant l'expression du pays, toutes les maisons de la Bajada, et il me fut loisible de mettre ma tête à toutes les fenêtres et d'entrer par toutes les portes avec la certitude d'être accueilli *de confianza,* c'est-à-dire sans cérémonie, en ami. Il n'est pas hors de propos de dire ici la marche à suivre pour se rendre l'ami de tout le monde dans les petites villes de la République Argentine : elle est simple et d'un usage facile. Vous commencez, je suppose, par l'extrémité d'une rue, et vous vous arrêtez devant une maison qui ne donne aucun signe de vie; alors vous criez, en grossissant votre voix : *Ave Maria purissima ! — sin pecado concebida ! Pase Vmd adelante* (1), répond une voix de l'intérieur; la porte s'ouvre, et une créature humaine paraît sur le seuil ; vous entrez, et comme le temps n'a pas l'ombre d'une valeur quelconque pour les habitans de la maison, vous restez quatre heures avec eux à fumer, à bavarder, et à manger des pastèques, si la saison le permet. Voilà déjà une maison à votre disposition. A la suivante, vous apercevez à la fenêtre une jeune fille qui regarde voler les mouches dans la rue. — Peut-on entrer, précieuse jeune fille (style espagnol)? — *Y porque no, senor?* pourquoi non, seigneur? — Heureuse simplicité de l'âge d'or! En effet, pourquoi pas? Quel motif peut-il y avoir de refuser la porte à un homme qui a envie d'entrer? Dans le cours de la conversation, faites-lui une de ces propositions hasardées qu'ailleurs on entoure de circonlocutions sans fin. — Pourquoi pas, seigneur? répondra-t-elle encore. Vous continuez ainsi jusqu'à l'autre bout de la rue; puis vous passez à une autre : et si vous mettez quelque zèle dans votre tournée, il est probable que vous l'aurez terminée en moins de deux jours.

Certes, j'avais en apparence toutes les garanties désirables de repos dans ce paisible village, sur lequel une influence soporifique semblait s'être étendue; mais il était écrit que les révolutions m'y poursuivraient encore. La sage politique de don Geronimo avait en vain conjuré les orages qui se formaient au loin; il en devait naître et éclater à ses côtés.

(1) Je vous salue, Marie très pure. — Conçue sans péché. Entrez.

Parmi ses administrés se trouvait momentanément un mauvais garnement de Buenos-Ayres, dont le désordre paraissait être l'élément naturel, et qui avait pris part à tous les troubles politiques des derniers temps. Sa famille, assez influente, l'avait vingt fois tiré des mauvais pas où il se mettait sans cesse et avait fini par l'abandonner. La police, pour n'avoir plus à veiller sur lui, l'avait prié d'aller habiter la Bajada jusqu'à nouvel ordre, en le recommandant particulièrement au gouverneur.

Aguirre s'ennuyait sur un théâtre trop étroit pour ses talens, et ne cherchait que l'occasion de mal faire. Je lui avais parlé deux ou trois fois à Buenos-Ayres, et le hasard ou plutôt l'étroitesse de la Bajada fit que je le rencontrai le soir même de mon arrivée, en me rendant à mon cabaret pour dîner. Du plus loin qu'il m'aperçut, il accourut à moi, et m'étreignant dans ses bras, la tête passée derrière mon épaule, et me frappant à coups redoublés dans le dos :

— Amigo ! enfin voici un chrétien à qui on peut adresser la parole ! quelles nouvelles dans le *Gran Pueblo*?

— Mais, lui dis-je hors d'haleine, et rajustant ma cravate, la république vient de gagner une bataille contre les Brésiliens.

— Viva ! les Fidalgos ont été rossés d'importance, n'est-ce pas? Combien y avait-il d'hommes à la bataille?

— Quinze cents d'un côté, et deux mille de l'autre.

— Diable ! l'affaire a dû être chaude... et combien de morts?

— Dix chez les Fidalgos, et trois blessés parmi les troupes de la patrie ; toute la ville était dans les fêtes à mon départ.

— Ah ! cela devait être superbe !

— Magnifique ; mais je ne me rappelle que les inscriptions dont on avait décoré les côtés de l'autel de la patrie. Sur l'un il y avait : « Rentrez dans l'oubli, batailles de Marengo et d'Austerlitz ; un seul jour des fils de la liberté a mis vos noms au néant ; » sur l'autre : « Europe, tu es fière de tes siècles de civilisation, et tu te dis la reine du monde ; mais, ô Amérique, tu l'emportes sur l'Europe autant que les sommets éternels des Andes l'emportent sur les humbles cimes des monts de l'Helvétie. » — Je vous demande la permission d'aller dîner.

— Je ne vous quitte pas ; je dîne avec vous, *de confianza*, heim? Entre amis on ne fait pas tant de façons.

Aguirre dîna donc avec moi ce jour-là ; le lendemain je le vis reparaître à déjeuner : le soir du même jour, il amena un ami, le surlendemain deux autres, de sorte que je courais le risque de voir mon *bill* s'accroître dans une progression arithmétique indéfinie, lorsqu'une nouvelle folie de sa part me délivra de sa personne.

Ce soir-là il y avait un bal auquel assistaient don Geronimo et sa femme, encore jeune et passable ; bal *de confianza*, cela va sans dire. La salle était vaste et remplie ; pour toute toilette, les hommes avaient fait leur barbe, quoiqu'on ne fût qu'au milieu de la semaine, et fumaient en faisant tapisserie. Les femmes, pour la plupart jeunes et jolies, avaient acheté des souliers français neufs et des bas bien propres qu'elles chaussaient dans une pièce voisine d'où elles sortaient par petits groupes pour prendre place dans la salle du bal. Aux portes et aux fenêtres se pressaient toutes les personnes non invitées qui jouissaient du droit, sanctionné par l'usage, de regarder ce qui se passait dans l'intérieur. De temps en temps, la maîtresse de la maison, voulant faire honneur à l'une d'elles, se levait et l'invitait à entrer, non sans des peines inouies pour la dégager de la foule. L'orchestre se composait d'un vieux nègre blotti dans un coin, sous une table, et raclant avec une fureur tout africaine les cordes d'une guitare que les femmes accompagnaient en chantant des *cielitos* et en battant la mesure des mains. Plusieurs menuets avaient déjà été dansés aux murmures flatteurs de l'assemblée ; un nouveau couple se présentait, et le vieux nègre allait préluder, quand Aguirre, qui jusque-là n'avait dit mot, lui prit son instrument, et s'avança au milieu de la salle.

— En avant la joie ! *vaya de broma !* voici une chanson nouvelle qui a obtenu les suffrages du président de la république : écoutez bien ; et fixant des regards effrontés sur la femme du gouverneur, il chanta :

Para una noche sola,
Me pediste cuatro reales.
Ay ! que noche tan cara,
Poniendo los materiales !

En toute autre circonstance, ce couplet licencieux eût obtenu un succès d'enthousiasme ; mais la présence de don Geronimo, et l'application insolente faite de ce quatrain à sa femme, provoquè-

rent un mouvement d'indignation général. Seul contre tous, Aguirre fut pris après une brillante résistance, et fut coucher en prison.

Le lendemain je déjeunai seul. Deux jours après, je partis pour me rendre sur les bords de l'Uruguay, et la première personne que je vis à mon retour fut encore Aguirre. Cette fois il se contenta de s'informer de ma santé sans me prendre à la gorge.

— Je viens vous demander une faveur, me dit-il en s'étendant de son long dans mon hamac. Que faites-vous ce matin?

— Je reste chez moi, j'ai des lettres à écrire.

— C'est que je m'occupe en ce moment d'une révolution.

— D'une révolution! m'écriai-je avec effroi.

— Oui, ce matin même, et si vous n'aviez rien de mieux à faire, vous m'obligeriez infiniment de me donner un coup de main. En pareille occasion vous pouvez compter....

— Et à qui en avez vous? Don Geronimo est la meilleure pâte de gouverneur qui soit dans toute la république.

— Je ne dis pas le contraire; mais il y a je ne sais combien de temps qu'il est à son poste, et il ne parle pas de faire place à un autre; si on lui en laisse prendre l'habitude, le jour du jugement dernier l'y trouvera encore; c'est un scandale intolérable dont je veux délivrer ces bonnes gens qui n'entendent rien au gouvernement représentatif. Je vais leur donner une représentation d'une pièce qui se joue tous les six mois à Buenos-Ayres, avec le plus grand succès : mon futur gouverneur est tout prêt, voulez-vous être des nôtres? Voyons.

— Cela m'est impossible; je suis étranger.

— En ce cas, donnez-moi un cigare, et adieu!

Je me mis à écrire en maudissant toutes les républiques de l'Amérique. — Vers midi, j'entendis sur la place des cris de *viva la patria!* à bas le gouverneur! vive la liberté! Je courus à ma fenêtre, et j'aperçus Aguirre débouchant sur la place un grand sabre à la main, et se dirigeant sur le cabildo à la tête d'une quinzaine de coquins, qui marchaient sans ordre à sa suite. A ce bruit, une douzaine de curieux comme moi se montrèrent sur les portes, aux fenêtres et aux coins des rues donnant sur la place.

Arrivé à quinze pas du cabildo, Aguirre fit faire halte à sa

troupe, et, d'une voix de stentor, leur donna un nouveau signal de crier : A bas le gouverneur!

Après quelques minutes d'attente, la longue personne de don Geronimo parut sur le balcon. — A sa vue, les cris redoublèrent; il fit signe de la main qu'il voulait parler, et obtint un instant de silence :

— Que demande, dit-il, le peuple héroïque (*el pueblo heroico*) de la Bajada?

— Viva la patria! crièrent tous les conjurés à la fois.

— Viva la patria! soit; est-ce tout ce que vous voulez?

— Non, non, à bas le gouverneur! nous voulons un autre gouverneur!

— Mais, peuple héroïque, vous n'êtes que quinze, et que dira l'Europe, si...

— A bas l'Europe! au diable les étrangers! mort aux hérétiques! — Et le vacarme devint effroyable. Don Geronimo commençait à devenir blême autant que la couleur de sa peau le permettait; il tenait bon cependant, et semblait attendre que les poumons des conjurés eussent besoin de repos.

Les cris commençaient à s'affaiblir, lorsqu'un petit mulâtre, prenant plaisir à la chose, s'avança entre les conjurés et le cabildo, et, ramassant une pierre, la lança à tour de bras au malheureux gouverneur; mais elle n'atteignit pas le balcon et fut mourir contre la muraille.

En voyant partir le projectile, don Geronimo avait fait un plongeon dans l'intérieur du cabildo, et ne reparaissait pas. Enfin, après quelques instans, on vit poindre sa tête, puis son corps, et il reprit son poste sur le balcon. Il était tout effaré.

— Cessez d'attenter à mes jours, cria-t-il d'une voix altérée, je me rends aux vœux du peuple. Si vous avez un chef, qu'il se présente : j'ai à lui parler.

Aguirre s'avança fièrement sous le balcon.

— Voici encore une des vôtres, seigneur Aguirre! lui dit le gouverneur: mais parlons raison. Que vous ai-je fait? et pourquoi voulez-vous en mettre un autre à ma place? voyons.

A défaut de raisons, Aguirre ne manquait jamais de grands mots.

— L'opprobre de ta tyrannie a souillé trop long-temps ce peuple infortuné; il brise enfin ses fers. Tes forfaits ne te permettent plus de remplir...

— Assez, assez, qui voulez-vous pour gouverneur?

— Le digne père Las Piedras, cet intrépide soutien du peuple, ce vertueux ami de la liberté.

— C'est bien : je vais lui dire de se montrer. Puis-je me retirer en sûreté chez moi?

— Tu le peux, lui répondit majestueusement Aguirre, le peuple a obtenu justice, et n'a pas soif de ton sang.

— Vive le père Las Piedras! vivent les franciscains, crièrent les conjurés, et tous entrèrent avec Aguirre dans le cabildo.

Pendant cette scène, les portes et les fenêtres des maisons de la place s'étaient fermées, et l'on ne voyait plus que quelques têtes de curieux qui se montraient à la dérobée au coin des rues. Les conjurés parurent bientôt sur le balcon du cabildo, avec le père Las Piedras au milieu d'eux. En ce moment, le gouverneur tombé filait le long des maisons pour gagner son logis. Son successeur allait ouvrir la bouche, quand Aguirre lui coupa la parole.

— Carajo! mais il me semble que la place est déserte. Allons, vous autres, suivez-moi. Rengainez un instant votre harangue, père Las Piedras, jusqu'à ce que nous soyons en bas pour vous répondre. Vous nous chanterez ensuite tout ce que vous voudrez. Mais soyons bref, les momens sont précieux.

De retour sur la place avec les siens, Aguirre s'adressant au nouveau gouverneur :

— Allons, en avant, père Las Piedras, parlons peu, mais parlons bien.

Le père Las Piedras prit la parole.

— Quelle douce récompense, mes bons amis, quel moment délicieux pour le cœur d'un vieil athlète de la liberté que celui où il voit le peuple briser enfin sa chaîne et faire usage de sa raison pour s'élever au bonheur d'être gouverné par un délégué de son choix, c'est-à-dire par un autre lui-même! Un jour, du sommet glacé des Andes aux ondes argentines de la Plata, et de l'équateur à... à...

— A quoi?... allons donc, lui cria Aguirre.

— De l'équateur, dis-je, à...

— C'est bon, le peuple comprend : vive le gouverneur Las Piedras ! cria Aguirre, et toute la bande en fit autant.

Il ne restait plus, pour compléter l'élection du nouveau gouverneur, qu'une formalité de rigueur, une proclamation. Aguirre se chargea encore de ce soin ; il composa un morceau d'éloquence dans le genre de celui qui précède, et le lut lui-même à la tête de sa troupe dans tous les carrefours de la Bajada, ce qui ne fut pas long. Sur sa route, il recruta tout ce qu'il rencontra de vauriens, de sorte qu'en revenant au cabildo, il se trouvait suivi d'une bande assez respectable. Les autorités furent ensuite l'objet d'une épuration sévère. Dans cette circonstance, Aguirre se montra plus grand que la révolution qu'il avait faite ; il ne voulut d'aucune place ; son œuvre lui suffisait. L'ancien ministre des relations extérieures fut maintenu à son poste ; ce fut sa récompense pour avoir livré la caisse de la province dans laquelle il se trouvait quarante piastres en papier, valant chacune 75 centimes de notre monnaie. L'alcade et son lieutenant furent seuls renvoyés, et leurs fonctions remises en d'autres mains. Enfin, pour compléter cette grande journée, Aguirre employa les quarante piastres du trésor public à acheter, chez le *pulpero* de la place, des chandelles et du tafia, pour donner au cabildo un bal patriotique qu'il intitula *bal des hommes libres.* Afin de rendre la chose plus solennelle, il voulut faire des billets d'invitation, ce qui l'occupa une partie de l'après-midi, ainsi que le père Las Piedras, qui se chargea d'écrire les adresses.

L'ex-franciscain, qui ne valait pas mieux que son associé, était au fond l'auteur de la révolution, et s'était servi d'Aguirre pour se frayer la route au poste de don Geronimo ; mais il s'était tristement trompé dans son calcul, et n'avait pas prévu que le génie révolutionnaire de son associé le dominerait lui-même et lui rendrait l'exercice de son autorité impossible.

Le bal des hommes libres eut lieu avec tout l'éclat que comportait la capitale de l'Entre-Rios. Aucun des invités ne manqua à l'appel, et Aguirre chanta sans opposition tous les couplets de son répertoire. Cependant don Geronimo, laissant le champ libre à son successeur, s'embarquait dans un canot à la faveur de la nuit et traversait le Parana. Où allait-il ?



Rien n'indiquait le lendemain matin les grands événemens qui s'étaient passés la veille. La Bajada était retombée dans son apathie ordinaire; on voyait seulement un des conjurés se promenant de long en large devant le cabildo, un sabre à la main, et ayant l'air de monter la garde. Les membres du nouveau gouvernement étaient en séance depuis huit heures du matin; après avoir passé deux heures à prendre du maté et à faire des cigares avec le tabac de don Geronimo, la discussion s'était ouverte sous la présidence du père Las Piedras. Deux avis avaient été ouverts, et se partageaient les opinions. Aguirre proposait de rallier d'avance tous les partis futurs en donnant dans la soirée un second bal des hommes libres, et de continuer ainsi jusqu'à fusion parfaite des factions qui pourraient surgir. Le ministre des relations extérieures voulait, au contraire, qu'on profitât d'un vieux tambour et d'une demi-douzaine de fusils qui se trouvaient dans l'arsenal de la province, pour armer les habitans, et se préparer à une vigoureuse défense en cas d'attaque. Le père Las Piedras, voyant les deux orateurs s'échauffer, prit la parole. Après avoir insisté sur la conduite modérée à tenir, afin de se concilier les puissances de l'Europe, il entreprit un résumé de la discussion dont il ne put jamais sortir; mais il était facile de voir que le bal d'Aguirre lui paraissait un puissant moyen gouvernemental. L'heure de la sieste le tira heureurement d'embarras; le conseil se sépara, et pendant trois heures, la Bajada fut plongée dans un sommeil profond.

Au réveil, la discussion fut reprise après qu'ont eut encore fumé quelques cigares, mais sans qu'il en sortît aucune résolution. La nouvelle de la révolution s'était répandue dans la campagne, et les gauchos ravis commençaient à accourir de toutes parts, bien déterminés à vivre aux dépens des Bajadenos, tant qu'on les laisserait faire. Le cabaret du coin se remplissait de nouveaux arrivans qui attachaient leurs chevaux aux poteaux de la galerie, et le son de deux ou trois guitares, partant de l'intérieur, annonçait que leur nombre allait croissant de minute en minute; des groupes d'individus drapés jusqu'aux yeux dans leur ponchos se formaient sur la place; une abondance inaccoutumée de *carago* et de *hijo de una grandissima porra* sortait de toutes les bouches. Cependant rien n'avançait dans le conseil; les gauchos, qui commençaient à s'im-

patienter, poussaient des cris au dehors, et Aguirre était obligé de paraître de temps en temps sur le balcon pour les haranguer. Le père Las Piedras avait perdu la tête et était pâle de frayeur; de funestes pressentimens l'agitaient.

Une pareille perturbation dans les habitudes de la Bajada était trop violente pour être durable. A la nuit tombante, une chaloupe pontée, venant de Santafé, débarqua secrètement au pied de la falaise vingt-cinq individus à figures patibulaires, vêtus de ponchos rouges, et armés jusqu'aux dents; l'officier qui les commandait les fit mettre en rangs en silence et se plaça à leur tête; au milieu d'eux était don Geronimo dans son costume officiel, c'est-à-dire avec sa veste à liseré rouge, et brodée sur toutes les coutures, auquel il avait ajouté un immense chapeau à cornes, surmonté d'une touffe de plumes aux couleurs nationales, bleu et blanc; il tenait à la main un sabre aussi long que sa personne dont la lame portait ces mots magnifiques : *no me saques sin razon y no me envaynes sin honor* (1); le fourreau fuyait derrière lui en lui battant les talons. Cette petite troupe gravit la falaise au pas de charge, elle arriva bientôt sur la place, et se mit à crier : Vive Santafé! vive le gouverneur légitime! mort aux rebelles!

A ces cris redoutables, la guitare du cabaret se tut subitement; les gauchos montèrent sur leurs chevaux, et disparurent avec la rapidité de l'éclair; les curieux s'évanouirent dans l'ombre, et l'on n'entendit plus sur la place désecte que le bruit des portes et des volets qui se fermaient précipitamment; le cabildo était également silencieux. Une ombre seule était sur le balcon, qui paraissait regarder tranquillement ce qui se passait.

La troupe entra avec précaution dans le cabildo, pénétra dans la chambre du conseil, au rez-de-chaussée, et n'y trouva que la boîte de fer-blanc, à sa place, sur la table, mais vide. Prenant courage, elle s'élança au pas de course, parvint au premier étage, et aperçut l'ombre, qui se promenait à pas comptés sur le balcon.

— Qui vive! cria l'officier.

— Aguirre, répondit l'ombre.

(1) Ne me tire pas sans raison et ne me remets pas dans le fourreau sans honneur.



— En joue!...

— Carajo! seigneur officier, n'allons pas si vite en besogne..... N'est-ce pas son excellence le seigneur Geronimo que j'ai l'honneur de voir au milieu de vos rangs, dans son grand costume? Excellence, je vous attendais; votre successeur n'était qu'un imbécille, et si vous n'aviez pas disparu hors de propos pour aller chercher ces vingt-cinq écrevisses, demain je faisais une révolution en votre faveur. Du reste, vous trouverez la province dans le même état que vous l'avez laissée, si ce n'est qu'il manque dans le trésor public une faible somme dépensée dans un but patriotique, et pour laquelle le ministre des relations extérieures vous donnera toutes les garanties désirables. En ce moment, il me serait difficile...

— Picaro! répondit don Geronimo, un autre que moi te mettrait en capilla et te ferait fusiller dans les trois jours; mais je te fais grace de la vie. Demain, tu partiras pour Buenos-Ayres sous bonne escorte.

— Excellence, à Buenos-Ayres! y songez-vous? Mais ils sont capables de prendre mal la chose..... D'ailleurs je me plais singulièrement sous vos ordres.....

L'officier Santafesino regarda Aguirre de travers et d'un air formidable :

— Chien de *porteno* (1)! aimes-tu mieux venir trouver le gouverneur Lopez à Santafé? Tu ne serais pas le premier qui y serait entré pour n'en jamais sortir.

—Eh bien! reprit Aguirre, soit. N'en parlons plus; j'irai où vous voudrez. Seulement, comme il me faut un compagnon pendant la traversée, je crois, seigneur don Geronimo, que, si vous faisiez fouiller les broussailles qui sont derrière le cabildo, vous y trouveriez votre successeur; et, si vous ne le trouvez pas dans les broussailles, n'oubliez pas de faire chercher dans les trous de biscacha (2); le père Las Piedras est de taille à entrer partout. On ne sera pas fâché de voir sa figure à Buenos-Ayres.

Six soldats se détachèrent et revinrent, une demi-heure après,

(1) *Porteno* de *puerto*, port; nom des habitans de la ville de Buenos-Ayres.

(2) Animal ressemblant un peu à un lapin, mais trois fois plus gros, et creusant de profonds terriers.

avec le père Las Piedras, qu'ils avaient trouvé dans un terrier, d'où sa tête seule passait au dehors. Aussi était-il tout fangeux et pitoyable à voir. *Et tu quoque !* eût pu s'écrier don Geronimo, s'il eût connu l'histoire romaine; mais il n'avait jamais fait ses études, et il se contenta de tourner le dos au prisonnier.

La restauration de la Bajada étant ainsi terminée, par des armes étrangères, il est vrai, ainsi que quelques autres restaurations, mais sans effusion de sang, une amnistie générale fut proclamée le soir même. Don Geronimo, comme il venait de le dire, n'avait rien de cruel dans le caractère; d'ailleurs ce n'était pas la première fois que pareil accident lui arrivait. Deux ans auparavant, s'étant absenté pendant huit jours, il avait, à son retour, trouvé sa place prise, et s'était contenté, en attendant des jours meilleurs, d'être le ministre des affaires étrangères de l'usurpateur. Il fit grace au sien dont il avait besoin pour l'aider dans les mystères de la diplomatie et la lecture des passeports : toutefois, il l'obligea à combler le déficit qui existait dans la caisse de la province. Cette magnanimité fut généralement admirée. Les femmes seules soupirèrent en songeant aux bals des hommes libres que leur promettait l'administration d'Aguirre.

Le lendemain, celui-ci, au milieu d'un peloton de soldats, ainsi que le père Las Piedras, était sur le rivage près de s'embarquer. La foule les regardait aller avec compassion. Au moment de monter à bord, Aguirre se tourna vers l'officier Santafesino, qui commandait le peloton.

— Je ne partirai pas, lui dit-il, sans témoigner ma reconnaissance à son excellence le gouverneur; qu'il me fasse la grace de venir, au nom du ciel!

Don Geronimo vint sur le rivage.

— Excellence, lui dit Aguirre, je vous ai tenu en mon pouvoir, et pas un cheveu n'est tombé de votre tête, vous en souvient-il?

— Il est vrai, répondit don Geronimo.

— J'aurais pu m'opposer à votre retour et vous le faire acheter au prix de quelques dangers; mais je m'en suis abstenu. Vous en souvient-il encore?

— J'en conviens également.

— S'il en est ainsi, vous ne refuserez pas une dernière faveur à un homme qui peut-être va être fusillé en arrivant là-bas.

— Nous verrons; quelle est cette grace?...

— Faites-moi donner une guitare pour la traversée... Vous tirerez sur moi pour le remboursement quand je serai à Buenos-Ayres.

— Va-t-en à tous les diables, s'écria don Geronimo; cependant... qu'on lui donne sa guitare, et qu'il aille se faire pendre ailleurs!

Je m'embarquai avec les deux prisonniers pour revenir à Buenos-Ayres. Don Geronimo les avait remis à la garde de quatre de ses plus fidèles administrés, à qui il avait confié quatre fusils des six qui composaient son arsenal.

A leur arrivée à Buenos-Ayres, tous deux furent mis en prison; Aguirre n'y passa qu'un mois, au bout duquel il fut rendu à sa famille, qui ne jugea pas à propos de le laisser fusiller. Le père Las Piedras, moins heureux et n'étant pas réclamé par son couvent, y passa une année en attendant que le procès s'instruisît, et malheur peut-être lui serait arrivé, si une révolution, dans le genre de celle de la Bajada, n'eût porté ses amis aux affaires.

Cinq mois après, un bâtiment venant du Hâvre apporta les derniers journaux de Paris. Dans tous, où à peu près, sous la rubrique *Extérieur*, on lisait ce qui suit:

Des lettres particulières de Buenos-Ayres annoncent qu'un mouvement insurrectionnel formidable a éclaté récemment dans l'Entre-Rios, l'une des plus florissantes provinces de la république. Les insurgés, ayant à leur tête le colonel Aguirre et le célèbre franciscain Las Piedras, se sont emparés, malgré la plus vive résistance, de la capitale de la province. On s'est battu avec acharnement des deux côtés pendant un jour et une nuit. Les morts, dont on ne savait pas exactement le chiffre au départ du bâtiment porteur de cette nouvelle, étaient, disait-on, extrêmement nombreux. Enfin, grace à l'énergie du gouverneur don Geronimo B... et des habitans, la cause de l'ordre a triomphé, et les factieux ont été mis en

fuite. Le colonel Aguirre et son complice, abandonnés par leurs partisans dans leur retraite, ont été arrêtés et envoyés sous escorte à Buenos-Ayres, où leur procès allait s'instruire. Le congrès national était occupé à prendre les mesures les plus vigoureuses pour empêcher que ce mouvement ne s'étendît aux autres provinces, etc., etc.

Un voyageur.

CORNILLE BART

ET

LE RENARD DE MER.

Depuis long-temps, on parle dans le monde littéraire d'une *Histoire de la marine française*, à laquelle M. Eugène Sue travaille, il y a déjà plusieurs années. Cet ouvrage est enfin sur le point de paraître; nous avons sous les yeux le manuscrit des trois premiers volumes. L'auteur remonte jusqu'à l'origine de la marine française, jusqu'au vieux sénéchal Pierre de Brézé; mais il publiera d'abord l'histoire de la marine du XVIIe siècle, l'histoire aventureuse de Jean Bart, et de ses contemporains. Nous attachons à cette œuvre une telle importance, que nous nous hâterons de prendre l'initiative pour la faire connaître au public. Dans un de nos prochains nos, nous reviendrons sur l'étendue de cette publication, sur les rares et nombreux documens que l'auteur à recueillis pour l'entreprendre, et sur le plan qu'il a suivi. Aujourd'hui, nous nous bornons à publier le fragment qui suit. A voir les vives couleurs et la forme pittoresque de ce récit, le mouvement de

ces scènes de mer, et ces situations variées et dramatiques, ne croirait-on pas se trouver transporté dans le monde imaginaire du roman. Et cependant tout ce que M. Sue rapporte et dépeint dans son ouvrage, événemens et caractères, tout cela est vrai, tout cela est basé sur les faits, étayé par des dates, confirmé par des documens authentiques. C'est de l'histoire, non point de l'histoire racontée d'une manière froide et didactique, jour pour jour, heure par heure, cette histoire qui se traîne avec lenteur dans les plus petits détails, qui se gonfle sans discernement des moindres circonstances, œuvre de patience, de labeur, de pièces rapportées, et dont le premier défaut est de manquer d'ensemble et de mouvement, mais l'histoire prise comme un grand tableau où tous les évènemens se condensent sous la main de l'artiste pour être mieux en relief, où tous les personnages ont de l'action, où il y a sur toutes les physionomies un caractère vivant, un type marqué. Ainsi, nous verrons nos Jean Bart, nos Tourville, nos Duguay-Trouin se mouvoir sous nos yeux; ainsi nous verrons nos escadres de guerre, et nos rencontres, nos victoires maritimes et nos défaites étudiées avec soin, prises sous leur point de vue le plus saillant, dépeintes avec art et chaleur. *L'Histoire de la marine française*, ainsi conçue, est une œuvre toute neuve, toute palpitante d'intérêt, une de ces œuvres nationales en tête desquelles on voudrait voir le gouvernement se placer. Espérons qu'il saura du moins lui accorder les encouragemens qu'elle mérite. D'ailleurs, à de telles entreprises le public ne manque jamais. (*N. du D.*)

C'était pendant le siége de Dunkerque, au mois de juin 1658, quelques jours avant la sanglante bataille des dunes, qui décida du sort de cette ville importante, alors assiégée par l'armée franco-anglaise que commandait M. le maréchal de Turenne pour Louis XIV, et sa seigneurie lord Lockart pour Cromwell; M. le marquis de Lède, M. le prince de Condé et don Juan d'Autriche défendaient la place pour le roi d'Espagne, qui la possédait depuis 1652.

Or, par une belle soirée de ce mois, un groupe assez nombreux de bourgeois et de marins se pressait sur le degré d'une modeste maison située vers cette partie de la rue de l'Eglise qui avoisinait la paroisse, alors si renommée par son merveilleux carillon.

Cette maison, comme presque toutes celles du temps, était de forme irrégulière, avec de hautes et étroites croisées en ogives, garnies d'un treillis de plomb. La date de l'année de sa construction se voyait chiffrée en barres de fer sur la façade; enfin, au-dessous des fenêtres du rez-de-chaussée, à gauche du degré et au niveau de la rue, une porte en saillie, garnie de larges ferrures, donnait entrée dans la cave.

Nous l'avons dit, un assez grand nombre de bourgeois entourait cette demeure, et quoiqu'on entendît de loin à loin le bruit de l'artillerie des forts, qui répondait sourdement aux batteries anglaises et françaises, les progrès du siége ne paraissaient pas alors occuper l'attention du groupe dont nous avons parlé. Le nom de maître Cornille Bart, échangé à voix basse entre ces personnages, avec une curiosité inquiète, témoignait de la popularité dont jouissait cet intrépide corsaire, et du vif intérêt qui s'attachait à lui, depuis que deux blessures graves et dangereuses, reçues pendant le siége, mettaient sa vie en danger.

Enfin, après quelques momens d'attente, l'épaisse porte de chêne noir, qui surmontait le degré, s'ouvrit, et un marinier à cheveux gris, au visage maigre et hâlé, d'une taille moyenne, et vêtu d'un justaucorps de serge d'Aumale bleue à boutons d'étain, et de larges chausses à la flamande, commandant le silence d'un geste significatif, dit très bas aux gens qui composaient ce groupe : — Maître Cornille vient de s'éveiller tout-à-l'heure: le physicien (1) avait dit ce matin que s'il dormait trois heures, cela serait bien; or, maître Cornille en a dormi quatre, c'est donc mieux que bien.

— Merci, merci, *Haran-Sauret*, murmura l'auditoire à voix basse, et que le Seigneur entende nos bons vœux pour maître Cornille Bart !

— Et par les reliques de Saint-Omer! s'écria un jeune patron de busche (2), la première fois que ces chiens d'Anglais me laisseront

(1) Le médecin.

(2) *Busse* ou *busche*, sorte de bâtiment dont on se sert pour la pêche du hareng dans les mers de Hollande et d'Angleterre. Ce bâtiment est fort renflé de l'avant, pour mieux résister aux coups de mer, étant obligé de mettre souvent à la cape pour jeter les filets, et d'amener le grand mât et le mât de misaine sur

jeter *mon filet saint* (1) vers la haute mer, tout le poisson que je prendrai sera vendu afin de faire dire une messe dans l'église paroissiale, pour la résurrection et bonne revenue de très honoré maître Cornille Bart.

le pont, où on les fait porter alors sur des chandeliers, ou espèces de fourches. — Ces bâtimens ont trois mâts à plomb et trois voiles carrées; ils portent quelquefois un hunier au-dessus de leur grand'voile. — On ajoute de beau temps deux bonnètes aux voiles et un tapecul. — Les busches ont depuis cinquante jusqu'à soixante-dix pieds de longueur, et de treize à quinze pieds de largeur.

(1) La pêche du hareng faisant le principal commerce de Dunkerque, la plupart de ses habitans s'y appliquaient; l'on comptait dans ce temps-là jusqu'à cinq cents *busches* destinées à cet effet. — Le ciel semblait s'intéresser au succès de cette pêche pour la piété de ceux qui l'exerçaient; car chacun de ces pêcheurs, parmi les filets qu'il jetait en mer, ne manquait jamais d'en mettre un qu'on appelait le *filet saint*. — Tout le poisson qui s'y prenait était vendu au profit de l'église paroissiale. Ce fut du seul revenu de ces filets saints que cette église fut rebâtie et rétablie, après avoir été brûlée en 1559. Le *magistrat* s'assembla le 27 juin dans la sacristie de la paroisse, et y fit appeler tous les *hôtes*, c'est ainsi qu'on nomme les intéressés à la pêche. Cette assemblée fut pour leur faire connaître qu'il était nécessaire de remédier au mal que le feu avait fait à l'église; que l'état où elle était ne permettait pas d'y faire le service divin à couvert; que pour son rétablissement, au lieu du centième denier de la vente du poisson que l'on y donnait depuis quelques années, il était plus à propos de renouveler l'usage du *filet saint*, lequel profiterait également, ainsi que les autres filets qu'ils porteraient en mer; que la première année, les hôtes pourraient retenir 11 livres 5 sols pour l'achat de ce filet, et 7 livres 10 sols les années suivantes, pour les frais de son entretien, et que le surplus appartiendrait à l'église. — Tout cela fut accordé par les hôtes, et scrupuleusement observé par la suite. Cependant, en 1566, lors de la révolte des *Gueux* *, quelques bourgeois et quelques hôtes voulurent s'exempter de payer davantage le droit du filet saint. Le refus fut fait et appuyé même par quelques membres *du magistrat* qui étaient propriétaires de quelques barques de pêcheurs; mais ceux qui en étaient les principaux chefs et zélés pour l'ancienne religion, voyant le refroidissement des hôtes, écrivirent à Bruxelles pour demander l'exclusion du magistrat. On ne fit pas droit à leur demande, et ce ne fut qu'en 1568, lorsque M. de Dixmude fut pourvu du gouvernement de Dun-

* Marguerite, duchesse de Parme, et le comte de Barlaimont donnèrent ce nom de gueux aux religionnaires insurgés contre l'autorité de Philippe II. Les religionnaires prirent ce mot pour le nom de leur faction, et s'appelèrent *les gueux*, et commencèrent à porter sur leurs habits la figure d'une écuelle de bois avec ces mots : *serviteurs du roi jusqu'à la besace*.

— Bien, bien, jeune fils, reprit le marinier, mais plus bas, pour l'amour du ciel, plus bas, car vous béez bien comme un dom (1) qu'on veut peigner. Puis, s'adressant à un grave bourgeois coiffé d'un large feutre et vêtu d'un pourpoint à la flamande : — Et qu'ont fait les *doms* aujourd'hui, maître Belsen?... — Nous défendent-ils aussi vaillamment qu'autrefois M. le comte d'Estrades, quand nous étions Français?...

— M. le maréchal de Hocquincourt a été tué dans une sortie, répondit le bourgeois, tué par une escoupéterie des *enfans perdus* de M. de Turenne, commandés par M. le comte de Soissons. C'est du moins le connétable de la confrérie des arbalétriers qui a dit cela au cabaret des Sept-Planètes, où j'étais tantôt, avant la vesprée; il tenait la nouvelle d'un de ces maudits manteaux rouges de la compagnie de dom *Antonio de la Cueva*..

— Oh! là..... maître Belsen, voici encore une brave écharpe bleue (2) qui échappe à la hache du bourreau par une mousquetade; aussi bien le seigneur maréchal avait le pronostic d'une fâcheuse étoile sur son visage, je l'ai bien vu le jour où il remit au capitaine de la colonnelle l'étendart de M. le prince,...... un noble étendart de satin blanc, ma foi, tout cantonné de fleurs de lis d'or, avec une frange de soie isabelle et rouge (3); c'est ça qui aurait fait un fier tendelet pour le carrosse d'une galère capitane!......... ah! et puis on avait peint sur l'étendart une grande flamme, qui sortait vivement d'un monceau de bois... et autour, pour devise... ah! par ma foi! pour devise,... des mots comme latins... ou même morisques.... N'est-ce pas, maître Belsen?...

kerque, que les commissaires du roi de Navarre renouvelèrent le magistrat sans aucun trouble, et ceux qui avaient voulu abolir le filet saint l'année précédente en témoignèrent leur repentir; ils promirent, en présence des commissaires, de ne plus s'opposer désormais à une coutume si louable, — de sorte que le filet saint, auquel la piété d'un pêcheur avait donné l'origine, et qui n'était qu'une obligation volontaire, devint une loi et un devoir, car le magistrat ordonna à chaque pêcheur d'en avoir un dans sa barque, et les comtes de Flandres même imposèrent cette coutume. *Chronique de Dunkerque*, in-4°, 1669.

(1) Un Espagnol.

(2) Couleurs de M. le prince de Condé.

(3) Couleurs des livrées de M. le Prince.

— Oui, dit le bourgeois d'un air triste et chagrin; oui, oui, des mots lâtins... *Splendescam, da materiam* (1), ce qui veut dire, *donnez-moi de la matière et je resplendirai*.... Or, la matière, c'est nos pistoles et nos magasins ; la matière, c'est enfin nous autres bourgeois trafiquans et armateurs de Dunkerque, qui, pendant de pareils siéges, ne pouvons vendre une aune de serge, ou faire sortir une bélandre (2) du hâvre. Quant à ce qui resplendit, oh ! oh ! ce sont trompettes de gloire, écharpes dorées, casques de bataille, et autres engins de renommée, inutiles et pervers.

— Aussi donnerais-je tout-à-l'heure vingt écus d'or, dit un autre bourgeois, pour voir au diable le vieux marquis (3) et tous ses doms; car enfin nous aimerions mieux, nous autres gens de Dunkerque, les seigneurs fringans et empanachés du jeune roi de France, que ces raides figures castillanes avec leurs pourpoints noirs, et leurs fraises blanches aussi larges qu'un fromage de Ghyvelde...

— Je dirais comme vous, mon compère, reprit le bourgeois au grand feutre, — si Dunkerque devait être pris au profit du Mazarin... je veux dire du jeune roi de France... Mais qui sait si nous ne serons pas livrés à l'excommunié... aux têtes rondes de Satan-Olivier Cromwell, du vieux Noll... comme disent ceux d'outre-mer.... Aussi, compère, appartenir à l'Espagne ou à l'Angleterre... sur ma parole, je donnerais le choix pour la chemise d'un *dom*, et encore ces *salopes* (2) ne sont-ils pas au moins de la religion....

— Allons, allons, à la grace de Dieu, vous avez raison, et vous parlez d'or, compère, reprit l'autre bourgeois; car quoi qu'il

(1) Devise de M. le prince de Condé.

(2) Bélandre, en hollandais *bylander*, dont le gréement ne différait de celui du brigantin qu'en ce que la grand'voile ne se bordait pas sur un guy, n'était pas contenue sur le mât, et qu'au lieu d'une corne, elle avait une voile apiquée comme une antenne. Cependant cette voile n'était pas triangulaire, mais trapézoïde. Ces bâtimens étaient plats et avaient besoin d'une semelle ou dérive.

(3) M. le marquis de Lède, gouverneur de Dunkerque, fut tué pendant le siége.

(4) Salope était employé alors au masculin comme synonyme de malpropre.

arrive..., le seigneur ne nous faudra pas... vu que *bon poisson trouve toujours poèle où frire.*

— Et à propos de poisson, mes maîtres, dit *Haran-Sauret*, d'un air important et mystérieux, je me souviens qu'en une lointaine navigation océanique et périlleuse, nous rencontrâmes une si furieuse mère-baleine suivie d'une file de si terribles baleinons, que nous prîmes la mère-baleine pour un immense promontoire, et les baleinons pour une côte très gigantesque (1); et cela est si vrai, que le maître pilote hauturier.... un nommé Bugniet, juré d'Ostende... resta d'abord tout ébahi, puis prit son arbalète (2), à cette fin de reconnaître la hauteur de ces terres inconnues et surprenantes, pour....

— Foin!... foin... des bourdes et des lanternes de *Haran-Sauret*, s'écria le bourgeois en entraînant le groupe qui descendit en grande hâte le degré de maître Cornille Bart, comme pour échapper aux récits exagérés de son vieux serviteur; puis se trouvant sans doute bien en sûreté en *pleine rue*, maître Belsen dit encore au marinier...—Fi, fi! Sauret... nous prendrez-vous toujours pour des oisons?.. Fi, des pareilles pétoffes (3) à nous... qui sommes trop vieux corbeaux pour une telle glue!... Allons, sans rancune, *Sauret le véridique*, et ne manquez pas de dire à maître Cornille Bart et à mademoiselle (4) sa femme toute la joie que nous ressentons de la bonne nouvelle que vous nous avez donnée sur sa santé.

(1) Voir, comme curieuse preuve à l'appui de l'exagération et des mensonges des navigateurs de ces temps, la très rare histoire *de la Navigation de Jean Hugues*, avec les annotations de Bernard Paludanus. Amsterdam, in-fol. 1610.

(2) C'est l'instrument que les Chaldéens appelaient le bâton de Jacob. Martin Cortes et Michel Coignet et généralement les matelots l'appellent arbaleste ou flèche, à cause du rapport que cet instrument a en sa figure avec les arcs, flèches et arbalestes communes, et parce qu'en effet lorsqu'on prend hauteur, avec cet instrument, à quelqu'astre, on se met en la posture que se mettrait quelqu'un qui viserait à un but; il n'y a instrumens dont les nautoniers se servent plus volontiers, soit de jour, soit de nuit, lorsqu'on voit l'horizon, pour prendre l'élévation de quelqu'astre, et par ce moyen connaître la hauteur du pôle et la latitude du lieu où ils sont. (Enseignement du Pilote hauturier. Paris, 1669.)

(3) Petoffes, vieux mot, sottise, absurdité.

(4) Les seules femmes de gentilshommes étaient appelées *madame*.

Et le groupe s'étant dissipé, *Haran-Sauret* ferma sa porte fort mécontent de éclats de rire qu'il entendit encore résonner au loin, puis il s'assit sur un escabeau dans le réduit qui précédait la chambre à coucher de maître Cornille Bart.

Jacques Seyrac, natif de Bayonne et dit *Haran-Sauret* depuis sa migration dans le Nord, tirait ce surnom de son ancien état de pêcheur de harengs, qu'il avait d'abord exercé à Dunkerque, mais qu'il avait abandonné pour s'attacher au sort de Cornille Bart, et le suivre dans ses courses contre les Anglais et les Hollandais. *Haran-Sauret*, par abréviation *Sauret*, était un brave et honnête marin, *quelque peu clerc*; car, chose assez extraordinaire pour le temps, il savait lire fort couramment. Or, cette faculté, jointe à son imagination toute méridionale, en le mettant à même de s'imprégner, pour ainsi dire, des récits mensongers des navigateurs de l'époque, lui avait donné l'envie de les imiter, ce qu'il faisait effrontément lorsqu'il venait à raconter *ses voyages océaniques et périlleux et surtout véridiques*, ainsi qu'on l'a vu; d'ailleurs probe, intrépide, et en tout dévoué à son capitaine Cornille Bart.

En s'asseyant sur son escabeau, Sauret reprit l'intéressante occupation qu'il avait interrompue pour aller donner des nouvelles de son maître : il s'agissait du parachèvement d'une petite galère en miniature qui pouvait vraiment passer pour un chef-d'œuvre, car, depuis *l'espalier* jusqu'aux *bandinets* et à *la rambade*, tout était imité et exécuté avec une exactitude scrupuleuse. Aussi le vieux marinier s'arrêtait-il de temps en temps pour sourire complaisamment à son ouvrage, quoiqu'une seule chose l'affligeât beaucoup. — Les carosses ou tentes situées à l'arrière des galères étaient ordinairement enrichies des étoffes les plus somptueuses, tandis que le pauvre Sauret n'avait, pour couvrir le carrosse de la sienne, qu'un vieux morceau de revesche rouge tout passé. Aussi en était-il à envier de toutes ses forces un petit coin de la bannière

(1) L'*espalier* à bord des galères de premier rang était un espace carré compris entre le logement du capitaine et les bancs des rameurs; de chaque côté de l'*espalier* étaient des balustrades nommées *bandins* et *bandinets*.

La *rambade* était une plate-forme élevée de quelques pieds au-dessus du pont servant de gaillard d'avant aux matelots qui faisaient la manœuvre.

de M. le prince, voire même de la splendide étole de M. le curé de la paroisse, pour orner sa galère, lorsque le bruit du sifflet de son maître vint l'arracher à ces sacrilèges et diaboliques tentations.

Sauret se leva donc précipitamment, ouvrit une portière de lourde tapisserie à dessins bariolés de jaune et de rouge, et se trouva dans la chambre de Cornille Bart.

Les murs de cet appartement, à solives brunes et saillantes, étaient couverts d'un épais cuir d'Espagne, sur lequel on voyait encore çà et là quelques traces d'une ancienne dorure. Au fond de cette vaste pièce s'élevait un lit large et massif, et quatre colonnettes de noyer noirci par le temps en soutenaient le dais et les rideaux, faits d'une tapisserie pareille à celle de la portière.

Quelques grandes chaises de même étoffe, deux bahuts en ébène sculpté, surmontés de quelques grands vases du Japon, blancs et bleus, complétaient l'ameublement de cette chambre, carrelée de dalles de faïence de diverses couleurs, et faiblement éclairée par une seule fenêtre haute, longue et étroite, dont les petits carreaux en losanges étaient encadrés dans un grillage de plomb.

Les rayons du soleil à son déclin, traversant l'épaisse verdure des lierres et des houblons qui ombrageaient en dehors l'ogive de cette fenêtre, faisait étinceler ses vitraux, d'où jaillissait une large zône de lumière dorée, tandis que les autres parties de la salle restaient dans cette obscurité si chère aux peintres de l'école de Rembrandt.

Assis sur le lit était maître Cornille Bart, homme d'une grande taille, à cheveux blancs et à moustache encore blonde; mais son visage ouvert et fortement dessiné paraissait abattu par la souffrance. Ce capitaine était enveloppé d'un grand surtout d'étamine brune, et appuyait sa tête pâle et amaigrie sur l'épaule d'une femme d'environ quarante ans, vêtue d'une robe de laine noire à long corsage, d'une fraise blanche empesée, et d'une espèce de béguin de velours noir.

Aux pieds du blessé s'agenouillait un enfant dont on ne voyait que les longs cheveux blonds.

Cette femme était Catherine Janssen, épouse de maître Cornille Bart; cet enfant était leur fils, JEAN BART.

— Soutenez-vous sur moi, mon ami, dit Catherine à son mari, ne craignez pas de me fatiguer; le physicien a surtout recommandé que vous ne fassiez aucun effort..... Toi, Jean, dépêche vite de chausser les mules à ton père, afin qu'il puisse se lever. Et vous, Sauret, ajouta-t-elle en se tournant vers le vieux marinier, qui attendait tristement des ordres près de la portière, et vous, Sauret, aidez-nous à transporter le maître dans son fauteuil.

Ayant chaussé les mules de son père, l'enfant se releva.

C'était un robuste garçon d'environ neuf ans, d'une taille moyenne, mais vigoureuse. Son front large, ses sourcils prononcés, ses grands yeux bleus bien fendus et bien vifs, exprimaient une résolution peu commune, tandis que ses bonnes joues rondes, hâlées par le grand air, annonçaient la force et la santé.

Enfin, pour terminer dignement ce portrait, nous avouerons que malgré les soins incessans de Mlle Catherine Bart, le justaucorps et les chausses de son fils témoignaient à leur manière, par maints *accrocs* plus ou moins récens, témoignaient, dis-je, de la turbulence et de la vivacité du *jeune monsieur,* ainsi que l'appelait son vieil ami Sauret.

Lorsque Jean eut entendu sa mère parler du grand fauteuil, il courut vers ce meuble et le roula près de la fenêtre, pendant que maître Cornille Bart, appuyé sur les bras de sa femme et de Sauret, arrivait à pas lens, la taille courbée, la respiration pénible, s'arrêtant çà et là, car il ne pouvait parfois réprimer le léger cri que lui arrachait une douleur aiguë.

Pendant le siége, Cornille Bart avait reçu deux balles de mousquet dans le flanc droit, et l'une d'elles n'avait pu être extraite.

Enfin le capitaine atteignit le fauteuil et s'y laissa tomber pésamment, en poussant une nouvelle exclamation d'angoisse.

— Sainte Vierge! mon ami, souffrez-vous donc davantage? s'écria Mlle Bart avec effroi.

— Non, non, Catherine, c'est l'appareil qui s'est un peu dérangé, je crois... Voilà tout...

A chaque cri de maître Cornille, les sourcils prononcés de son fils s'étaient fortement contractés, tandis que le vieux Sauret murmurait entre ses dents je ne sais quelle imprécation contre ceux d'*outre-mer*.

Lorsque maître Cornille fut bien assis et accommodé dans son fauteuil, il tourna languissamment ses yeux éteints vers sa femme, qui le regardait en silence avec une expression de tendresse et de douleur inexprimable, tout en serrant sur son sein la tête de son fils.

— Dieu est juste, ma bonne Catherine, dit Cornille Bart, j'espère qu'il récompensera tes bons soins en ne nous séparant pas encore, et en me laissant vivre pour élever notre petit Jean, de telle sorte qu'il devienne un brave et digne marin de guerre, car c'est lui, parmi nos enfans, que je destine à cet état... Les autres garçons navigueront pour les bourgeois.... Mais lui, s'il plaît à Dieu, fera la guerre comme mon père et moi l'avons faite.

Catherine leva au ciel ses yeux baignés de larmes, comme pour le prier d'exaucer la prière de son mari, et Jean fronça de nouveau les sourcils....

— Mais, dit Cornille Bart, il me semble, mon vieux Sauret, que le feu a été peu vif aujourd'hui?

— Oui, maître...... Mais on assure que M. le maréchal de Hocquincourt a été tué ce matin dans une sortie, par les enfans perdus de M. de Turenne.

— Bonne fin pour lui, qui se battait contre son pays,... et pourtant c'était un capitaine! Je l'ai vu fort et vaillant au vieux Mardyk.... Mais à quoi sert la valeur, quand on défend une mauvaise cause? Hélas! hélas! en quel temps Dunkerque sera-t-il enfin, et une bonne fois, et pour toujours, à la France, et à jamais délivré de l'Anglais et de l'Espagnol?... Seigneur Dieu, je crains bien de ne pas voir cette bonne heure....

— Pourquoi donc cette crainte, mon ami? dit Catherine, et puis d'ailleurs M. le maréchal de Turenne ne commande-t-il pas pour le roi de France, aussi bien que milord Lockard pour le lord protecteur ? Vous m'avez dit vous-même que notre ville ne pouvait long-temps résister malgré la valeur de monseigneur le marquis de Lède, parce que l'issue du siége était indifférente aux habitans, bien sûrs qu'ils sont d'une capitulation honorable et avantageuse ; et mon Dieu! mon Dieu! fasse le ciel que cela soit bientôt, pour que je puisse revoir mes pauvres enfans, qui sont heureusement demeurés à Bergues avec ma sœur!

—Aussi les reverrons-nous bientôt, Catherine, car la ville ne peut en effet résister long-temps ; mais pour ce qui est de revenir à la France, c'est autre chose... Dans cette guerre, les Anglais garderont sans doute la ville pour se rémunérer d'avoir prêté leur flotte à la France ; car c'est une honte pour le cardinal, de penser qu'on n'a eu qu'un seul brûlot à envoyer à l'armée anglaise ; oui, Catherine, un brûlot, c'est tout ce qu'on a pu trouver dans les ports du Ponant... Je ne dis rien des galères du Levant, car elles ne peuvent naviguer dehors la Méditerranée, mais aussi bien... femme, assez de ce siége, dit Cornille en se retournant avec peine.

—Plût au ciel que vous eussiez toujours dit cela, mon ami, et qu'il y a tantôt dix jours vous n'eussiez pas tenté de sortir du canal pour essayer d'enlever cette ramberge d'Angleterre (1) ! alors vous n'eussiez pas été blessé....

—Eh! que veux-tu, femme? c'est la chance de la guerre. — Mais dis-moi, mon petit Jean, ajouta maître Cornille, en attirant son fils entre ses jambes, et jouant avec ses grands cheveux, dis-moi donc, mon petit Jean, à quoi penses-tu là, tout triste et tout soucieux comme un écolier qui craint la férule du recteur?

— Oh ! c'est que... je pense au grand John Brish... mon père, répondit l'enfant d'un ton de colère concentrée.

— Et qu'est-ce que le grand John Brish?... mon petit Jean.

—Révérence parler, maître, dit Sauret en s'avançant avec timidité, John Brish est le fils de cet ancien bosseman anglais notre voisin, si bien que notre jeune monsieur Jean, depuis que vous êtes blessé, maître, ne peut voir ni rencontrer ce John Brish, sans le bâtonner, s'il a houssine ou bâton à la main, ou bien à défaut, le gourmer simplement à furieux coups de poing.

— Seigneur Dieu, encore des querelles ! dit la pauvre mère effrayée, — et pourquoi cela, Jean... pourquoi battez-vous ainsi cet Anglais?... juste ciel?...

— Je bats cet Anglais, ma mère, parce que les Anglais ont blessé mon père, — dit résolument le fils de Cornille Bart; et ce dernier ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, oui, c'est pour cela même, dit Sauret, en secouant

(1) Grand navire de guerre de la force d'une frégate de nos jours.

la tête d'un air triomphant, c'est pour cela même que John Brish reçoit une telle pitance de gourmades. Aussi dès qu'on voit en même temps dans la rue notre brave jeune monsieur et ce grand roseau d'outre-mer, tous les voisins sont à s'appeler en criant: Oh là! hé! venez donc voir le petit à maître Cornille qui va donner sa ratelée au fils du bosseman anglais, et pourtant, maître, le fils du bosseman est bien plus grand et a bien trois ans de plus que notre jeune monsieur. Ah dam! aussi, maître, notre jeune monsieur vous fait honneur dans Dunkerque; vertu-bleu! on en parle depuis Furnes jusqu'à l'Effarinchouque. Et cette autre fois donc, il y a un an, quand avec deux mousses de Hollande, notre jeune monsieur s'en est allé bravement dans la haute mer avec cette petite barque qu'ils avaient dérobée... Oh! c'est ça qui est encore glorieux... d'autant qu'au partir le temps était bonasse (1), et qu'au retour le vent était d'aval (2) et si méfesant, que notre jeune monsieur, qui s'était fait capitaine de cette coquille de noix, a failli périr dans cette braverie avec deux mousses qu'il battait à grands coups de rame, parce qu'il ne parlait pas leur langue, et qu'il ne savait comment leur faire comprendre qu'ils ne devaient pas avoir peur. Ah! min Dieu!... c'est ça qui était fier, de naviguer par un temps pareil, car tant plus on a des *riottes* (3) avec le vent de la mer, tant plus c'est glorieux, et tant plus....

(1) *Temps bonasse.* On entendait alors par cette expression un temps pendant lequel le bâtiment ne pouvait être tourmenté ni par la mer ni par le vent, sans que cependant ce temps fût parfaitement propre à la navigation qu'on voulait faire.

(2) *Vent d'aval.* C'est, sur les rivières, le vent opposé au cours de l'eau, surtout quand ce cours est *Est-et-Ouest.* Sur les ports de mer, c'est aussi le vent d'*Ouest*, surtout quand il vient de la mer. — Ce mot vient sûrement du vieux mot *avaler*, encore en usage dans quelques provinces pour exprimer *descendre.* Sur les rivières, le vent d'*aval* est celui qui vient du côté vers lequel la rivière descend; on nomme de même, sur les ports de mer, celui qui vient de la mer, parce qu'elle est plus basse que la terre. Ce qui paraît confirmer cette étymologie, c'est qu'en Normandie, province toute maritime, et peuplée par des hommes dont la mer était en quelque sorte l'élément, *avaler* signifie encore descendre.

B. V. *Théorie navale.*

(3) *Riotte*, vieux mot: — querelle, dispute.

— Taisez-vous, Sauret, nous n'êtes qu'un sot, dit mademoiselle Bart; allez chercher de la lumière, au lieu d'encourager ce pauvre enfant à de pareilles sottises, et vous, mon ami, ne grondez-vous pas votre fils de s'exposer ainsi, et d'être toujours sur le port, ou à monter aux mâts des vaisseaux, au lieu d'aller à l'école des pères Minimes!... Enfin, mon ami, bien que vous ayez ordonné à Sauret de lui apprendre à lire, Jean connaît à peine ses lettres, et nos autres enfans lisent presque couramment.

— C'est vrai, femme, mais mon petit Jean sait lire dans le gréément d'un vaisseau, et il pourrait te nommer les mâts, voiles et manœuvres d'un navire depuis l'*arbre* (1) jusqu'au bourset, et et depuis le grand *pacfi* jusqu'au bâton d'enseigne... Après tout, femme, je ne veux pas en faire un clerc non plus.....

— Mais votre fils se fera tuer ou noyer, Seigneur Dieu... si vous l'encouragez ainsi, dit Catherine Bart les larmes aux yeux...

— Oui, oui, tu as raison, dit le corsaire, en prenant un air d'apparente sévérité, oui, tu as raison, et Jean a tort; il ne faut ni aller en mer, ni battre les Anglais, entendez-vous bien, mon fils.

— Et moi, ma mère, je vous dis que je battrai John comme un chien, toutes fois que je le rencontrerai, parce qu'il a dit joyeusement quand mon père a été blessé: *Huzza, le François* (2) *a reçu son poivre.* — Aussi moi je lui donnerai, à mon tour, poivre, sel et autres saupiquets (3), pour voir quel goût il y trouvera, et puis d'ailleurs, *Sauret* dit que chaque lardon que je donne à Jean Brish ôte une souffrance à mon père.

— Vous l'entendez! mon ami... c'est Sauret qui excite ainsi ce pauvre enfant.

— Pour cela, non, ma mère, car si j'ai battu John Brish, c'est de moi-même, s'il vous plaît, et c'est de moi-même que je le battrai encore...

— Allons, Jean, dit le corsaire d'un air fort sérieux, ne répondez pas ainsi à votre mère, ou je vous punirai et ne vous raconte-

(1) L'*arbre*, le grand mât. — Le *bourset*, grand mât de hune; — le grand *pacfi*, la grande voile.

(2) Les Bart sont originaires de Dieppe.

(3) Saupiquets (vieux mot), épices.

rai plus les histoires du vieux Jacobsen, le *Renard de la mer,* comme nous l'appelions autrefois, du temps qu'il était capitaine de mon père Antoine Bart, de ton grand-père, mon petit Jean....

— Oh ! contez, contez, mon père, s'écria Jean tout joyeux, en s'asseyant aux pieds de maître Cornille.

— Vous allez vous fatiguer de nouveau, mon ami, dit Catherine; songez donc que le physicien a surtout recommandé de peu parler.

— Bon... n'aie pas de crainte... je parlerai doucement... et puis ne faut-il pas que mon fils sache au moins que son grand-père n'est pas mort sans gloire, et comment il a succombé vaillamment sous le canon de l'Anglais?

— Mon grand-père est mort blessé par l'Anglais? s'écria Jean Bart en sentant sa colère se raviver contre John Brish.

— Oui, mon petit héros, c'est en combattant l'Anglais que ton grand-père est mort.

— Ah! pour cette fois, fourche de John Brish... merci de moi... s'il ne reste pas meurtri de cette dernière ratelée! — s'écria Sauret qui venait d'entrer avec une lampe de cuivre à trois becs.

Mais un regard sévère de mademoiselle Bart l'arrêta court. Aussi, mettant sa lampe sur un des bahuts, il resta muet et confus.

— Allons, pardonne-lui, Catherine, c'est un vieux et fidèle serviteur qui aime notre petit Jean à sa manière, dit Cornille; — et sur un signe de Catherine, il ajouta : — Ma femme te pardonne. Allons, va chercher ton chantier et ta galère, mets-toi là, et viens écouter aussi, car tu aimes autant ces récits que mon petit Jean lui-même.

Sauret sortit tout joyeux et revint bientôt avec sa galère et ses outils, puis il s'assit par terre, aux pieds de maître Cornille.

A ce moment, le canon, qui avait cessé, se fit entendre de nouveau.

— Le canon? — C'est le canon, s'écria Jean en bondissant sur son escabeau.

— Oui, le feu recommence, dit Cornille.

Catherine se signa, et prit sa quenouille.

— Et sur ma foi, mon petit Jean, toute cette artillerie accompagnera dignement le récit des faits d'armes de ton grand-père et

du *Renard de la mer*, car c'est à ce bruit qu'ils ont conquis leur glorieuse renommée, — dit maître Cornille avec enthousiasme.

Et en vérité, il y avait quelque chose de grand et d'héroïque dans cette scène; car c'était beau de voir cet intrépide marin presque mourant de ses blessures, au milieu des dangers d'un siége, raconter à son fils, au bruit sourd et prolongé du canon, la fin glorieuse de son père...

— Ce Michel Jacobsen, mon enfant, dit maître Cornille Bart, était surnommé le *Renard de la mer*, parce que pas un, mieux que lui, ne savait ruser et louvoyer pour atteindre sa proie, pour échapper à son ennemi. Jacobsen était le frère d'armes, le *matelot* de ton grand-père : car ils s'étaient juré et prouvé l'un à l'autre une amitié entière, une de ces fortes amitiés du vieux temps... point parleuse, mais tout agissante, comme tu vas le voir bientôt. Quant à Jacobsen, le *Renard de la mer*, tu as souvent regardé son portrait chez M. l'échevin Mullewært, tel qu'il fut peint par ce fameux peintre de Cologne qui passa ici, il y a bien long-temps, comme ambassadeur du roi catholique auprès de sa majesté d'outre-mer (1); — et par mon patron ! mon enfant, jamais tu ne verras train plus royal et plus magnifique que celui de ce seigneur peintre qui se nommait *Rubens*, outre ses gentilshommes et ses écuyers, outre ses pages et ses valets à livrée mi-partie rouge et brune tramée d'argent. — Il fallait voir quels fringans genets et étalons d'Espagne et de Mauritanie ! et comme ils étaient empanachés de plumes blanches et bouillonnés de rubans couleur de feu... et puis c'étaient des litières dorées et vermillonnées à porter une archiduchesse... que sais-je moi !... Eh bien ! mon enfant, ce peintre,

(1) Le roi d'Espagne, Philippe IV, connaissant l'amitié et les relations qui existaient entre Rubens et le duc de Buckingham, favori de Charles Ier, et voulant terminer les différends qui divisaient les deux couronnes d'Angleterre et d'Espagne, ordonna à la princesse Isabelle d'engager Rubens à venir à Madrid. Ce dernier s'y rendit en 1627. Philippe IV le reçut avec beaucoup de distinction, et en prit bientôt la plus haute opinion. Après dix-huit mois passés à la cour d'Espagne, le roi lui remit ses instructions et ses lettres de créance pour le roi d'Angleterre. Rubens arriva bientôt à Londres, et, passant par Dunkerque, il fut très-gracieusement accueilli par Charles Ier, qui voulut être peint par lui. Pendant ces séances, Rubens exposa les différentes clauses de sa mission, et

ce seigneur, regarda comme une grace sans égale de pouvoir portraire le vieux *Renard de la mer*, en l'honneur de son aventureuse intrépidité, — et pour ce.... Rubens allait chaque jour chez Jacobsen, qui logeait dans un petit et modeste réduit tout proche du vieux Risban. — Et quand il eut fini ce portrait, comme monsieur l'échevin le voulait douer pour salaire d'une bourse, ou du moins d'une belle chaîne d'or d'ophir, le peintre répondit avec gentillesse : *Je suis assez doué, puisqu'on pourra dire que Rubens a pourtraict Jacobsen.*

— Oh! je me souviens bien de ce portrait, s'écria Jean; l'homme est brun et haut de visage, ses cheveux et ses moustaches sont noirs,.... il est armé d'un corselet d'acier, avec une écharpe rouge par-dessus; de sa main droite, il tient son bâton de commandement, et l'autre main est appuyée sur un beau casque resplendissant, puis dans le fond ce sont navires, bataille et flots remués par la tempête, comme ce jour où j'étais en haute mer en compagnie de ces deux petits mousses de Rotterdam, — ajouta Jean avec une exaltation qui fit sourire maître Cornille, et soupirer sa femme.

— Et révérence parler, dit Sauret, qui, usant du privilége que lui donnaient ses anciens services, hasardait quelquefois une observation ou un commentaire, — révérence parler, m'est avis que ce seigneur peintre a bravement choisi le moment de la physionomie de la mer, en la représentant furieuse et grondante; car qui *n'a vu cavale en rut et mer en rage, n'a vu que l'ombre au lieu du jour,* dit le Noël; et à propos de tempêtes, je me souviens, révérence parler, maître Cornille, qu'avant d'être sous votre patronage, nous étions une fois en une navigation lointaine et péril-

après deux mois de conférences, les bases du traité de paix furent arrêtées à la satisfaction des deux parties. Charles Ier, pour lui témoigner son estime, le créa chevalier en plein parlement, et lui fit présent de l'épée d'or enrichie de diamans avec laquelle il l'avait reçu chevalier, et ajouta à ses armes un canton chargé d'un lion d'or. Ce fut pendant le cours de ces négociations que Rubens peignit les neuf plafonds de Withe-Hall, où il représenta les actions principales du règne de Jacques Ier, depuis son avénement au trône d'Angleterre. Il fit en outre ce magnifique portrait du roi Charles sous la figure de saint George à cheval. — La femme que le saint délivre du dragon était le portrait de la reine.

leuse, non loin des côtes du grand-duché de Moscovie, lorsqu'il nous survint tout à coup une si monstrueuse tourmente, que les poissons, élancés au dehors des ondes par l'énormité de cette furieuse tempête, passaient et repassaient dans les airs, ni plus ni moins que des oiseaux, à ce point que les plus terribles requins paraissaient si amoindris à l'œil, qu'on les prenait pour des alcyons voltigeant dans l'air, c'est-à-dire, je n'ose pas affirmer qu'on eût plutôt pris ces terribles requins pour des alcyons que pour des mouettes; car il faut être véridique... mais enfin ils paraissaient si petits et étaient jetés si haut dehors les ondes, qu'alors...

— Qu'alors, — dit Corneille Bart, qui s'amusait quelquefois des insignes mensonges de Sauret, — qu'alors la balle d'un mousquet eût mieux valu que les pointes d'une foëne (1) pour mettre à mal un de ces terribles requins, n'est-ce pas? véridique Sauret.

— Je vous jure, maître, par les saints du...

— Allons, allons, fi! ne perdez pas ainsi votre ame, et tenez vous coi, au lieu de venir me soutenir effrontément vos menteries, bonnes à ébahir les nourrices et les enfans.

Sauret rougit, baissa la tête, se remit à polir l'éperon de sa galère, et ne dit plus mot.

— Mon ami, dit Catherine à son mari, il me semble que vous vous fatiguez en parlant. Seigneur Dieu! couchez-vous; le physicien a dit que, tant que cette balle de mousquet ne serait pas extraite, le moindre effort pouvait vous coûter la vie.

— Aimez-vous donc mieux, ma femme, dit maître Cornille, que je pense à mes douleurs et que je m'y appesantisse, au lieu de les oublier en parlant de guerre, à cet enfant, qui, s'il plaît à Dieu, soutiendra l'honneur de notre nom obscur, mais sans tache, et le fera peut-être un jour noble et seigneurial.

Mademoiselle Bart se tut, soupira, se remit à sa quenouille, et maître Cornille continua :

(1) *Foëne.* Instrument de pêche, qui a la forme d'un rateau à six ou sept dents ou longues pointes acérées, et tranchantes et triangulaires. — On y adapte un long manche de bois, au haut duquel est un morceau de plomb, et au bas, une corde. On s'en sert dans les vaisseaux pour harponner les gros poissons, tels que bonites, dorades, etc.

— Pour en revenir au *Renard de la mer* et à ton grand-père, mon petit Jean, voici ce qui arriva, il y a de cela longues années :

— C'était pendant la guerre avec l'Anglais qui bloquait le port ; nous étions heureusement rentrés de course avec mon père depuis trois jours, et notre brigantin, appelé *l'Arondelle de mer*, était mouillé dans le hâvre, l'équipage à bord et toujours prêt à saillir dehors (1). Or donc, un soir d'hiver, que le vent d'aval soufflait de bise et faisait rage, nous étions ici dans cette même salle, bien chaudement près d'un bon feu, fumant du tabac de Rotterdam et buvant de l'ale d'Angleterre avec ton grand-père et un de ses amis, maître *Vandervelde* le corsaire (celui-là même que sa majesté catholique fit chevalier de Saint-Jacques pour le rémunérer de douze vaisseaux de guerre bien armés et bien équipés que le *corsaire* avait donnés au roi en pur don et par munificence) ; nous devisions donc paisiblement de guerre et de course au coin de cette cheminée, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, cette portière que tu vois là se lève ; et devine qui entra dans la chambre ? Le *Renard de la mer*, enveloppé d'un grand manteau tout ruisselant, car au-dehors l'eau du ciel tombait à torrent. Sous ce manteau, le Renard était armé en guerre. — Antoine, — dit-il à mon père en le regardant en face, — j'ai besoin de toi, de ton fils, de ton équipage et de ton brigantin. — Quand cela ? dit mon père. — A l'heure même et pour aller en haute mer, — répondit le Renard. Alors mon père s'excusa auprès de son hôte Vandervelde, le fit reconduire par notre valet, et dit au Renard : — Pendant que moi et mon fils allons nous armer pour te suivre, fume une pipe, bois un pot de bierre et sèche toi. — Voilà, mon fils, comme on se devait l'amitié entre matelots dans ces temps-là ; car le Renard de la mer aurait fait pour mon père ce que mon père faisait là pour lui, sans lui demander ni compte ni raison.

Enfin le Renard jeta son manteau sur un chenêt, et approcha du feu ses grosses bottes de pêcheur qui lui allaient à la ceinture. Je crois le voir encore..... il avait avec cela une vieille jacquette de buffle et un corselet de mailles d'acier tout rouillé. Il prit donc

(1) Mettre à la mer.

une pipe et se mit à fumer, pendant que mon père et moi nous allions nous armer là-haut. Nous nous armons, et en descendant nous trouvons le Renard tout pensif, regardant le feu, et si avant dans ses réflexions, que sa pipe était éteinte, et qu'il ne nous entendit pas venir. — Eh bien! Michel, dit joyeusement mon père en argot de marinier, et touchant le Renard sur l'épaule, eh bien! Michel, ne lâchons-nous donc pas à cette heure le canon de partence vers la haute mer?... — Le Renard tressaillit et répondit tout ému : — Oui, oui, partons. — Mais s'arrêtant tout à coup, il dit gravement à mon père : — Réponds-moi, Antoine, où en es-tu avec ton ame?... Pourrais-tu sans crainte paraître devant Dieu, et cela tout-à-l'heure? — Mon père vit aussitôt qu'il s'agissait pour nous d'une entreprise bien dangereuse et bien téméraire. Aussi répondit-il au Renard : Puisque cela est ainsi, Michel, comme l'huis de la chapelle de la paroisse reste ouvert la nuit, nous irons prier avant de saillir dehors, en demandant pardon à Dieu de ne pouvoir faire plus, et d'être privés de recevoir les derniers sacremens faute de prêtre. — Alors nous sortons bien encapés, car la bise était terrible, et la pluie nous piquait au visage, cuisante comme grêle; nous allons tous trois faire nos dévotions à la chapelle de la paroisse; nous y suspendons chacun un *ex-voto*, et nous étions au hâvre (1) sur les onze heures. Là, nous trouvons le brigantin et l'équipage à bord, depuis le pilote jusqu'au dernier gourmette, comme c'était toujours l'ordre de mon père sur *l'Arondelle de mer*, et l'ordre était toujours sagement tenu et exécuté à bord, car on y avait, pour châtier les fautifs, des fouets et des lanières aussi longues et aussi serrées qu'à bord de n'importe quelle ramberge de guerre, fût-ce même une amirale !... Donc, le bosseman leva l'ancre. Le Renard avait un ordre du connétable de l'amirauté pour faire ouvrir la chaîne; à minuit nous étions dans le canal, et bientôt en haute mer. Le vent était d'aval, et le Renard, à qui mon père avait remis le commandement de son brigantin, ordonna au pilote de louvoyer afin de faire route dans l'ouest, et dit d'éteindre tous les feux. La nuit était toujours bien pluvieuse et bien sombre, et quelquefois entre deux vagues noires on voyait

(1) *Hâvre* signifiait généralement *port* et *rade*.

au loin, au loin, les fanaux des vaisseaux croiseurs, qui pointillaient çà et là comme de petites étoiles, car ils n'osaient s'approcher de la côte. Notre pilote, qui était un hauturier de Flessingue, avait l'air de percer la nuit de ses yeux, et commandait au timonier par le moyen d'un langage de sifflets qu'ils échangeaient et comprenaient entre eux. Alors le Renard fit apporter sur le pont des hassegayes (1), des coutelas, des espontons, des haches d'armes, et dit à chacun de s'armer, afin d'être prêt au point du jour pour n'importe quelle chance.

Ce fut alors que mon pauvre père, étant allé entre les deux ponts surveiller la distribution des armes, eut une bien étrange vision. Mon enfant, figure-toi donc que lorsqu'il fut presque au fond de la cale du brigantin, il lui parut que les flancs du navire devenaient transparens, et qu'au travers il voyait la mer en furie, et comme éclairée d'une sorte de lueur verdâtre... et dans cette mer il crut voir des personnages pâles... pâles comme cadavres, qui passaient et repassaient le long des flancs du navire en faisant signe à mon père de venir à eux, en l'appelant... *Antoine... Antoine!!!* mais hélas... disant cela d'une voix qui n'était pas de ce monde (2).

— Seigneur Dieu, voilà qui est horrible, s'écria Catherine en mettant la main sur ses yeux...

—Mais les ennemis, les Anglais... les Anglais... les a-t-on battus? demanda le petit Bart avec impatience...

— Tout-à-l'heure, Jean, tu le sauras; mais, pour en revenir à ton grand-père, après cette vision, il se signa, et vit là une manifestation de Dieu qui allait peut-être le rappeler à lui. Aussi se mit-il à prier dévotement; après quoi il remonta sur le pont, et trouva le brigantin qui louvoyait toujours.

— Mais où alliez-vous donc ainsi, mon père? demanda Jean Bart.

— A cette heure, Dieu et le *Renard de la mer* le savaient seuls, mon enfant, car le Renard ne l'ayant pas dit à mon père, mon père ne pouvait ni ne devait lui demander : *Où nous conduis-tu?...* Nous

(1) Demi-piques d'abordage.

(2) Navigation de Jean Struys. — Amsterdam, 1528.

naviguâmes de la sorte toute la nuit sous très petites voiles, à cause de la bourasque; en louvoyant ainsi, nous avions fait bien peu de chemin au point du jour. Le *Renard de la mer* se tenait sur le château-d'arrière, et allait et venait impatiemment, frappant le pont avec ses grosses bottes de pêcheur, et badinant avec une hassegaye à la main, comme il aurait pu faire d'une houssine, tandis que mon père et moi nous étions près de lui, et attendions ses ordres. Quand le jour fut haut, et il ne l'était guère par cette brume pluvieuse et grise, le *Renard de la mer* ordonna de hisser notre grande enseigne de poupe, et fit dire au maître d'artillerie d'envoyer un coup du coursier (1) de l'avant sans balle. Moi et mon père nous ne disions rien, quoique bien étrangement étonnés, car cette artillerie pouvait attirer à nous les croiseurs. Enfin, après une demi-heure, un garçon qui était en guette au haut du grand mât de bourset (2), cria : Je vois deux grosses ramberges (3) et une autre plus petite. Croirais-tu, Jean, que cela, qui aurait dû faire pâlir le *Renard de la mer,* le fit rougir de fierté, et qu'alors, fichant sa hassegaye dans le pont, il s'écria : Enfin, les voici.... les voici, aussi joyeusement que s'il eût tenu un des galions du roi d'Espagne? Alors seulement il apprit à mon père qu'il avait l'ordre d'attirer les croiseurs hors des environs du port, afin de donner la passe et entrée libres à un formidable convoi qui arrivait du nord, et que les intelligences de la côte avaient signalé dès la veille. Le vaisseau du *Renard de la mer* étant en radoub, voilà pourquoi il avait demandé le nôtre. —Maintenant, Antoine, dit le Renard à mon père, il faut nous acharner à ces trois Anglais sans trève ni répit, nous battre comme de vrais démons, et pour cela mettre à nos gens le feu sous le ventre. —Mon père ayant répondu pour lui et pour moi qu'il savait bien que nous devions mourir pour le service de Dieu et du roi, le Renard harangua l'équipage à sa mode. Or, telle était, mon petit Jean, la confiance aveugle qu'inspirait le brave Jacobsen, que nos matelots jurèrent avec des blasphèmes (que nous ne pûmes empêcher) que l'ennemi n'aurait d'eux *ni os*

(1) Espèce de couleuvrine, ou pièce de chasse de fonte.

(2) Grand mât de hune.

(3) Gros vaisseau de guerre.

ni chair vive. Là-dessus le Renard, qui connaissait la chanson des gens de mer, fit apporter sur le pont un tonnelet d'eau-de-vie. Chacun but à la santé du roi, et les gens de l'artillerie se barbouillèrent la face avec force poudre détrempée de cette liqueur, ce qui leur donnait une physionomie terrible et les exaltait encore. Après quoi M. l'aumônier, qui était du séminaire de Bergues, et qui, contre notre espoir, nous avait rejoints au moment de partir, dit la messe, qu'on entendit pieusement. Moi, mon père, et quelques autres communièrent, et chacun se prépara au combat.

— Mais les ramberges.... les Anglais.... demanda Jean avec impatience.

— Les ramberges arrivaient toujours sur nous, leurs voiles déployées; aussi le Renard dit au pilote de faire servir et de virer de bord sur le plus proche des ennemis : c'était une pinasse moins forte que notre brigantin. Nous lui donnons deux bordées dans la quille, et elle coule. Alors les deux grosses frégates qui la suivaient font sur *l'Arondelle de mer* un feu si formidable, que notre pauvre *Arondelle* en est dégréée, et que la moitié du monde y reste tué ou blessé. Mais aussi, mon fils, quelle gloire!... quelle défense!... Seuls contre trois vaisseaux, seuls, nous en avions détruit un, et les deux autres nous approchaient à peine, tant nous combattions avec rage et furie aux cris de vive le roi... Nous étions comme ivres, nous appelions les Anglais à grandes clameurs, et, brandissant nos hassegayes, nous leur disions : *Abordez, abordez donc!* Maître Cornille dit ces derniers mots en se levant à demi, avec une exaltation qui colora son visage pâle, et fit trembler sa voix un peu altérée depuis la moitié du récit.

— Seigneur Dieu! Seigneur Dieu!... s'écria Catherine,... mon ami, vous vous tuez....

— Laissez-moi, ma femme, laissez-moi, reprit sévèrement maître Cornille, soumis tout entier à l'irrésistible influence de ce glorieux souvenir, et continuant son récit avec une émotion croissante.

— Les Anglais ainsi bravés nous abordent de chaque côté du brigantin, et c'est une sanglante et terrible mêlée.... Hache en main, coutelas au poing, on se mesure homme à homme. — Mais les deux frégates pouvaient remplacer à chaque minute ceux que

nous tuions, et nous, qui ne pouvions pas faire cela, nous ne demeurions plus qu'un tout petit nombre, et encore blessés. Le Renard avait reçu, lui, une arquebusade dans le corps, mon père trois coups de pique; notre pont se comblait de morts et d'agonisans. Alors le Renard ne voyant presque plus d'hommes bons pour combattre, voyant la poupe du brigantin toute brisée à coups de canon, et qui déjà proche de l'eau coulait, cria à mon père : — Antoine, le feu aux poudres, le feu aux poudres! et à la grace de Dieu! Ces excommuniés ne nous auront pas vifs.

— Oh! que cela est brave... que cela est brave! s'écria Jean avec enthousiasme, sans remarquer la pâleur extraordinaire de maître Cornille, qui appuyait sa main sur sa poitrine, et qui put dissimuler aux yeux de Catherine une légère écume sanglante qui lui vint aux lèvres.

Pourtant Cornille Bart continua son récit, en s'interrompant çà et là par de légères pauses, car il souffrait beaucoup.

— Je vois encore le Renard, ne pouvant déjà plus manier sa hache, et il s'était cramponné de tout son poids après le capitaine anglais, pour lui faire partager son sort et l'engloutir aussi; plus de cent Anglais étaient sur notre pont; le Renard criait toujours à mon père: *Aux poudres... aux poudres!...* Mais mon père faisait le plus vite qu'il pouvait, arrêté, je crois bien, par les morts qui obstruaient le magasin de l'artillerie; enfin il y vint à bien, car tout à coup, moi qui, déjà blessé, étais occupé près du château d'arrière à me défendre contre deux habits rouges armés de hallebardes, je sens comme une épouvantable secousse, et je perds tout sentiment. La fraîcheur de l'eau où j'étais tombé me fit revenir à moi, et je me trouvai machinalement attaché à un débris. Alors je vis des Anglais qui, dans des bateaux, allaient çà et là, recueillant les naufragés; je fus reçu à bord de l'une de leurs chaloupes.... je demandai mon père, il était mort... le Renard de la mer, il était mort... De notre équipage il restait deux hommes; de notre brigantin, quelques planches... Mais aussi des deux frégates anglaises il n'en restait plus qu'une presque désemparée, car l'autre avait coulé par l'explosion de notre brigantin. Pendant ce temps, le convoi entrait à Dunkerque, et j'allai prisonnier en Angleterre avec les

deux matelots qu'on avait sauvés. — Voilà, mon fils, quel a été ton grand-père... voilà quel j'ai été... imite-nous... et...

Mais ce récit animé ayant épuisé les forces de Cornille Bart, il retomba sur son fauteuil, pâle et presque sans mouvement.

— Sainte Vierge!.... sainte Vierge!.... il trépasse.... s'écria Catherine.

— Mon père... aussi mon père.... dit l'enfant, les Anglais auront tout tué....

— Sauret, Jeanne, Christian, au secours! s'écria mademoiselle Bart, en frappant à coups redoublés sur une espèce de cloche avec un marteau....

A ce bruit, un valet et une servante accoururent.—Courez chez le physicien, Christian, et vous, Jeanne, chez M. le curé de Saint-Omer.... courez, pour l'amour du ciel.... courez.... maître Cornille trépasse....

— Oh! les Anglais... s'écria Jean Bart avec une expression qu'il est impossible de rendre.

Le 17 du même mois, après la bataille des Dunes, Dunkerque se rendit au roi de France qui en prit possession un jour, et le remit ensuite à Cromwell, ainsi que le portait le traité d'alliance avec l'Angleterre.

Eugène Sue.

UNE

BONNE FORTUNE.

I.

C'est un fait reconnu, qu'une bonne fortune
Est un sujet divin pour un in-octavo.
Ainsi donc, bravement, je vais en conter une;
Le scandale est de mode; il se relie en veau.
C'est un goût naturel, qui va jusqu'à la Lune;
Depuis Endymion, on sait ce qu'elle vaut.

II.

Ce qu'on fait maintenant, on le dit; et la cause
En est bien excusable; on fait si peu de chose!
Mais si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
De le voir par écrit dûment enregistré;
Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose;
Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.



III.

Il faut en convenir, l'antique Modestie
Faisait bâiller son monde, et nous n'y tenions plus.
Grace à Dieu, pour New-York elle est enfin partie;
C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie;
Et tant de pauvres gens, d'ailleurs, s'y sont pendus,
Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

IV.

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,
Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau;
Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable;
Toujours frais, toujours gai, vrai Tithon de la fable,
Que l'Aurore, au lever, rend plus jeune et plus beau,
Et que Vénus, le soir, endort dans un berceau.

V.

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne;
Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne;
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency).

VI.

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
Et porte du respect au boulevard de Gand,
Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
A tout être créé possédant équipage,
De se précipiter sur ce petit village,
Et de s'y bousculer impitoyablement.

VII.

Les dames de Paris savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble, et parfaitement sain.
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas; c'est une emplette :
Des roses au visage, et de la neige au sein;
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

VIII.

Bien entendu d'ailleurs que le but du voyage
Est de prendre les eaux; c'est un compte réglé.
D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé.
Mais qu'on n'en puisse voir, je n'en mets rien en gage;
Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.

IX.

Or, comme on a dansé tout l'hiver, on est lasse.
On accourt donc à Bade avec l'intention
De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
Mais dès qu'il y fait nuit, que voulez-vous qu'on fasse?
Personne au vieux Château, personne à la Terrasse;
On entre à la Maison de Conversation.

X.

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
Taillé de vive force à grands coups de moellon;
C'est comme un temple grec, tout recouvert en tuile;
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe, et n'ayant pas de nom;
Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.



XI.

J'ignore vers quel temps Belzebut l'a construite.
Peut-être est-ce un mammouth du règne minéral.
Je la prendais plutôt pour quelque aérolithe,
Tombée un jour de pluie, au temps du carnaval.
Quoi qu'il en soit du moins, les flancs de l'animal
Sont construits tout à point pour l'ame qui l'habite.

XII.

Cette ame, c'est le jeu; mettez bas le chapeau,
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance.
Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard, au bout d'un oripeau,
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

XIII.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Un bal est à deux pas; à travers la fenêtre,
On le voit çà et là bondir et disparaître
Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

XIV.

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence
Au son des instrumens leurs mots mystérieux;
Tout est joie et chansons; la roulette commence;
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et, ratissant gaiement l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rhythme joyeux.

XV.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit;

XVI.

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les rateaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux!

XVII.

Dirai-je qu'ils perdaient? Hélas! ce n'était guères!
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, toutes ces passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

XVIII.

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vides, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfans au berceau!

XIX.

O toi, Père immortel, dont le fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur!...
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme;
Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

XX.

Me voici donc à Bade : et vous pensez, sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route;

XXI.

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge; au premier qui commence,
Voilà Parnuge à sec, et son troupeau tondu.
Hélas! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

XXII.

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords;
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide :
Entraînement funeste, et d'autant plus perfide,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

XXIII.

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais, dans mon ame, aux héros d'Ossian.
Je pensai tout à coup à faire une conquête;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

XXIV.

Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
Qu'une permission de notre Seigneur Dieu,
Pour qu'il vînt à passer quelque femme en ce lieu.
Les bosquets sont déserts; la chaleur est extrême ;
Les vents sont à l'amour ; l'horizon est en feu ;
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

XXV.

S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,
Quelque alerte beauté de l'école flamande,
Une ronde fillette, échappée à Téniers,
Ou quelque ange pensif de candeur allemande :
Une vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds ;

XXVI.

Elle viendrait par là, de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche, avec un air boudeur,
Ecoutant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur.

XXVII.

Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle.
Je ne lui dirais rien, j'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et pour toute faveur la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour immortelle.

XXVIII.

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Ayant toujours aimé cet âge à la folie,

XXIX.

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaieté.
Quoi qu'il ait fait, d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne.

XXX.

(C'est mon opinion de gâter les enfans.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps;
Puis il tendit la main, et finit par me dire
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendians. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

XXXI.

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain dîné;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

XXXII.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et très heureusement, il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

XXXIII.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance, et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère, par hasard.
C'était au bal. — Au bal, il faut bien qu'on babille;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

XXXIV.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament.
La nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

XXXV.

Les Grecs, enfans gâtés des Filles de Mémoire,
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire;
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux;

XXXVI.

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine;
Et sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe, elle se détourna;
Le soleil était loin; la terre était voisine,
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba;
Tout ce que nous aimons nous est venu de là.

XXXVII.

C'était un bel enfant que cette jeune mère;
Un véritable enfant — et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet,
Avant d'y retrouver une perle aussi chère;
En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

XXXVIII.

Jamais le voile noir de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle, et parlai d'Italie;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon du soleil.

XXXIX.

Nous causâmes long-temps; elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône;
Et tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie, et n'en sut jamais rien.

XL.

Le soir en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras; nous entrâmes au jeu;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
« D'ici jusque chez vous faire quelque dépense;
« Pour votre dernier jour il faut jouer un peu. »

XLI.

Elle me fit asseoir avec un doux sourire;
Je ne sais quel caprice alors la conseilla;
Elle étendit la main et me dit : Jouez là.
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

XLII.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là, les deux mains pleines d'or.

XLIII.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse.
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De celui qui voit tout je compris la sagesse ;
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

XLIV.

Toi qui me viens du pauvre, ô fortune imprévue,
M'écriai-je aussitôt, ne crois pas m'étonner.
Trois fois sainte Fortune, et trois fois bien venue !
Toi qui me viens de Dieu, tu vas y retourner.
Ainsi prenant cet or, et courant dans la rue,
Au premier mendiant je m'en fus tout donner.

XLV.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée ;
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

Alfred de Musset.

REVUE

LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

—

N° I.

Avant de commencer cette *Revue* des ouvrages nouveaux publiés en langue allemande, il nous avait paru rationnel de présenter au moins un tableau de la littérature actuelle d'outre-Rhin. Il nous semblait nécessaire qu'on fût bien fixé sur notre point de départ, quoique ce fût là une tâche difficile dans un moment d'incertitude et de fluctuation tel que celui qui s'offre aujourd'hui en ce pays. Il est des gens qui pensent qu'un état de situation de la littérature allemande ressemblerait beaucoup à présent à un bilan de faillite. Nous ne partageons pas cette opinion; mais nous croyons qu'il s'agit pour l'Allemagne d'une époque de transformation et de transition, dans laquelle les formes nouvelles ne se dessineront pas de si tôt. Au surplus, nous n'avons plus à nous occuper de pareilles généralités. Nous y avons renoncé en réfléchissant que le plan adopté par notre collaborateur Henri Heine devait le conduire infailliblement à envisager l'Allemagne moderne également sous le rapport littéraire; et dès-lors un

travail du même genre, quoique bien moins complet, devait gêner sa marche, peut-être gauchir ses idées, ou lui faire craindre une solidarité embarrassante. Assez d'occasions de contradictions ou de consonnances se présenteront dans le cours de ces analyses, pour que nous évitions celle-ci.

DIE DEUTSCHEN VOLKSTÆMME, etc. (*les Races des populations allemandes*, par Meidinger. 1 vol. in-8°, Francfort (1).

Voici un livre bien allemand, fait surtout comme on les fait en Allemagne. L'auteur aurait pu tout aussi bien commencer à la page 62, où il trace les limites géographiques de la langue allemande et des langues dérivées : son travail n'aurait même guère été plus incomplet, s'il eût encore supprimé d'autres pages et des matériaux qui n'ont avec son sujet qu'un rapport indirect; mais un écrivain allemand, pendant ses heures de travail consciencieux et de réflexions solitaires, ne croit pouvoir faire autrement que de traiter tout ce qui se rattache de près ou de loin au thème qu'il a choisi. En poussant ce système à ses dernières conséquences, nous ne sachions pas de livre qui ne pût devenir une encyclopédie, et il faut dire que nous connaissons en Allemagne beaucoup d'ouvrages spéciaux qui tournent à cette forme. Toutes les notions jugées nécessaires sont recueillies, classées, intercalées sous une foule de titres, sections, divisions et subdivisions, en tel nombre, qu'on ne sait où se prendre dans ce pêle-mêle d'ordre méticuleux. C'est vraiment bien la peine de faire, dans les universités, des cours sur la *méthodologie* de chaque science.

M. Meidinger a donc commencé son travail sur l'origine des tribus germaniques, par déterminer la position de tous les pays où se parle un idiome d'origine germanique, puis il en donne la géographie détaillée, la géologie, la minéralogie, les hauteurs des montagnes, et enfin tout ce qu'on peut trouver déjà dans les petits atlas à l'usage des gymnases et même des *realschulen*. Il faut enjamber tout ce fatras pour arriver aux hommes, véritable sujet du livre, et quand on en a fini avec ceux-ci, l'on retrouve une masse compacte de citations des auteurs anciens qui ont parlé de la Germanie.

L'ouvrage même de M. Meidinger n'est au fond qu'un rapprochement de citations discutées, appuyées de preuves, ou contrôlées l'une par l'autre. C'est ici que se montre le mérite de l'esprit allemand, et qu'on peut choisir entre les hypothèses de l'auteur et celles des savans qui ont traité

(1) Tous les ouvrages allemands dont il est ici question, se trouvent également à la librairie de Heideloff et Campé, rue Vivienne, n° 16.

avant lui la question des origines germaniques. Pour ces origines comme pour celles de la Gaule, les renseignemens antérieurs aux guerres de la conquête romaine sont rares et peu concluans, et manquent depuis Tacite jusqu'à Jornandes. Pendant cet espace de temps, de nouvelles populations ont surgi, d'autres ont été amenées par le flux de l'émigration des peuples. Quelques-unes auparavant inaperçues ont pris de l'importance avec les évènemens; le nom des autres a été altéré : il ne faut donc pas moins que la hardiesse des savans pour essayer d'établir complètement et presque tout d'une pièce le plan de ce terrain mobile, et de reconstruire l'histoire des peuples qui n'ont eu d'histoire que lorsqu'ils se sont mis en contact avec la civilisation. On peut même dire qu'ils n'ont eu d'histoire que sous le bon plaisir de la civilisation, tout injuste que cela puisse être. Nous regardons comme une entreprise peu utile, parce que le succès est moins que problématique, celle qui a pour but des travaux de ce genre, et nous regrettons la perte de tant de science véritable. Voyez, par exemple, à quoi l'on est réduit en pareil cas. On prend dans les auteurs anciens les noms d'une vingtaine de hordes et ceux de quelques contrées, tous noms insolemment altérés par les Grecs et par les Romains; puis on les compare avec d'autres noms connus plus tard, même avec ceux de nos jours, on leur cherche une analogie avec tous les mots possibles, et toujours on leur en trouve une. Seulement elle varie assez ordinairement avec chacun des historiens qui ont de bonnes raisons pour proposer d'autres origines.

Ainsi a fait M. Meidinger, et il n'est pas difficile en fait de preuves. Rien de plus juste, et il fait en cela son métier d'étymologiste; car il est étymologiste avant tout. Il a déjà publié un dictionnaire comparé des dialectes germaniques, et c'est alors qu'un dictionnaire peut devenir un livre d'imagination. La tentation était grande, et j'ai la preuve que M. Meidinger n'y a pas résisté. Heureusement il n'est pas ici question de son dictionnaire, mais seulement de quelque vingtaine d'hypothèses que nous nous permettrons de ne pas toujours admettre. Par exemple, préoccupé comme tous les historiens de peuples inconnus, de l'importance de chacune des hordes dont il recherche la filiation, il trouve sa trace partout, et il lui est difficile de ne pas la confondre avec d'autres. Nous avons aussi chez nous des gens qui consentiraient à laisser croire que les premiers Gaulois ont fondé la plupart des empires d'Asie. M. Meidinger fait des Juifs un peuple de race gothique, toujours par étymologie: *Joten* et *Juden*, cela se ressemble si fort! Les Thraces sont aussi une vaste branche de l'arbre gothique. Cela est très possible, mais il y a là une singulière déduction de preuves. L'auteur veut que la terminaison thracique *bria* dans les noms de villes *Mesembria*, *Selymbria*, etc., soit la même que

briga des Goths, *burg* des Allemands. Nous l'accordons. Alors il trouve des vestiges d'une invasion de l'Espagne par les Thraces, dans les noms de villes *Segobriga*, *Nertobriga*, etc. Mais cette terminaison *briga* étant gothique, il nous semble que les Goths ont suffi pour donner de tels noms aux villes espagnoles. Les Allemands sont appelés par les Italiens *Tedeschi*; donc il y a quelque raison de croire que les *Tusci* étaient une colonie allemande, et peut-être même les Osques, quoique Niebuhr assure positivement que les langues de ces deux peuples n'avaient aucune affinité. Je suis étonné que M. Meidinger n'ait pas fait aussi des Ombriens une peuplade de Cimbriens ou Cimbres. Il ne veut pas trouver dans le mot *visigoth* la traduction si naturelle du *westgoth* : *visi* doit nécessairement venir de *vasa* (en hollandais *seigneur*), ou du nom des Ases. *Allemani* a paru de temps immémorial le composé des deux mots *all* et *mann* dont la très grande ancienneté est peut-être le mieux établie. M. Meidinger n'accorde pas que les Allemands dussent leur origine à la fusion d'un grand nombre de races émigrantes : ils doivent avoir été les mêmes que les *Helvètes* ou *Hilbeten*, *Hilwonner* (*Hill-Bewohner*, habitans des montagnes). Voyez en effet comme ce dernier nom ressemble à *Allemani!* Selon lui, le nom de Frank doit venir de *frech*, audacieux, prononcé avec l'*n* nasale à la manière romaine. Cette supposition serait admissible, si l'adjectif *frank* n'existait pas tout fait dans la langue teutonique avec la signification d'homme hardi, ouvert, et de cœur droit; et puis, quelle nécessité y a-t-il que le nom d'un peuple signifie toujours quelque chose?

Avec une telle méthode, il n'est pas impossible de rencontrer juste quelquefois, car les maniaques d'étymologie ressemblent un peu aux plaisans qui risquent de trouver un bon trait en se permettant toutes les sottises. Ainsi nous admettrons volontiers avec M. Meidinger que les Wendes, peuple agriculteur et essentiellement paisible, auront été chassés devant les Alains et confondus avec eux, d'où leur est venu le nom de Vandales, *Vendi-Alani*. Nous lui accorderons sans peine aussi que les Sicambres étaient parmi les Franks ceux qui les appuyaient par des expéditions sur le Rhin, *See-Kœmpen*, combattans des eaux.

L'auteur ne se borne pas à établir des origines sur des ressemblances plus ou moins éloignées de noms; il prétend que les Goths n'ont point fait par terre leur grande irruption en Scandinavie, par la raison qu'Hérodote et quelques autres auteurs anciens ont écrit, sur la foi de ouï-dires, que les pays qui séparaient la Sarmatie de la Scandinavie étaient, ou impraticables à cause des bois et des marais, ou défendus par des peuplades aguerries. Il ne peut admettre qu'un peuple que la nécessité forçait à émigrer au nombre de plusieurs centaines de mille, ait méprisé des ob-

stacles que les masses surmontent toujours. Il trouve donc plus rationnel de les faire descendre la mer Noire et celles de Grèce, côtoyer les rives de la Méditerranée, puis remonter par l'Océan jusqu'à la mer du Nord, sauf à employer plusieurs années à cette pérégrination. Ses seules preuves sont des textes qui disent que les Goths étaient habiles en navigation. Du reste, il n'en rapporte aucun, ni même une seule tradition qui atteste l'apparition des expéditions gothiques sur cette immense étendue de côtes.

Quant aux institutions des peuples d'origine germanique, M. Meidinger a été plus heureux, parce qu'il s'appuyait sur des points de comparaison écrits et complets, sur les documens de législation anglo-saxonne : sous ce rapport, son travail est fort intéressant, mais il eût pu, à notre avis, l'étendre davantage; car, si nous nous défions de la science conjecturale, nous ne saurions trop encourager celle qui s'appuie sur des textes, ces textes fussent-ils écrits sur la pierre ou sur le bois, comme les runes et les hiéroglyphes.

Au total, ce livre, qui indique les sources où peuvent puiser ceux qu'intéressent ces curieuses questions, peut être considéré comme un guide complet sur cette matière. Le style en est raisonnable, sauf quelques velléités sublimes auxquelles nous n'avons pas fait attention.

ROM IN 1833 (*Rome en 1833*). 1 vol. Stuttgart.

Le Nord n'a point cessé de soupirer après le soleil du Midi, après la terre des orangers. Si, grace à la civilisation et aux jalousies des puissances rivales, il ne peut plus prouver son amour par de fréquentes invasions, si les monarques n'osent plus exercer dans ces pays qu'une protection honteuse et dissimulée, leurs sujets continuent d'y suivre l'impulsion du moyen-âge, et perpétuent une sorte d'irruption, argent comptant. Malheureusement, les Allemands, gens économes, en veulent avoir pour cet argent, et, non contens de la jouissance réelle, ils prétendent la renouveler par les souvenirs. De là cette foule incessante de livres sur l'Italie. En France, le voyage en Italie n'est plus de rigueur; c'est un luxe qui ne rehausse plus, un dandysme dont on ne vous tient guère compte, une preuve d'élégance qu'on ne vous demande pas. Avez-vous réellement fait ce pélerinage, vous n'êtes pas toujours bien venu à en parler; vous l'êtes presque certainement mal à en écrire.

En Allemagne, c'est tout autre chose ; c'est de bonne foi que l'auteur publie et que le public lit un voyage en Italie. Celui-ci ne se lasse pas plus d'entendre les récits qu'on lui fait sur cette sensuelle Jérusalem, objet de

son culte et de ses vœux, que les artistes, les savans, les gens du monde, les écrivains et les étudians ne se lassent de la visiter et de la décrire.

L'auteur anonyme du volume que nous avons sous les yeux a, sous ce rapport, bien mérité de ses compatriotes. Pour plus d'exactitude, il s'est borné à une spécialité qu'il a étudiée consciencieusement pendant plusieurs années, et traitée avec autant de talent que de soin. Nous nous sommes étonnés d'abord de le trouver sans aucune passion, ce à quoi nous nous attendions d'autant moins qu'il est, Dieu merci, bien au-dessus des facultés du cicérone et du style d'itinéraire. Nous avons parcouru bien des pages, espérant voir surgir d'entre les descriptions séduisantes ou moqueuses, et les appréciations finement touchées, quelque bon élan d'amour ou d'indignation. Ce n'est qu'à la fin du livre que nous avons compris la position d'un esprit juste et d'un observateur de bonne foi au milieu de la Rome de 1833. Les États Romains, tels que le temps les a faits, déconcertent également l'enthousiasme et la haine. Comment admirer cette belle nature sans faire un triste retour sur la laideur morale de la population qui la dépare? Ces laboureurs qui s'engagent à travailler avec l'intention de voler leur salaire, et que le fermier ne peut diriger sans être armé jusqu'aux dents; cette paresse qui veut composer presque universellement avec le sort au moyen du vol et de la rapine; cette population qui méprise un pouvoir dont ses vices autorisent et justifient en quelque sorte l'existence et les moyens, ne sont-ils pas un réfrigérant bien puissant pour l'exaltation de parti pris? Mais dans ces affligeantes défectuosités, dans cette incurie fatale, dans cette décadence des facultés artistiques, les derniers des sentimens qui consolent de la corruption, dans ces routines coupables, ne voit-on pas bientôt qu'il faut faire la part du temps, des circonstances et de cette éternelle faiblesse qui pèse sur la Rome du christianisme comme une expiation de la puissance brutale de Rome païenne? A la fin d'une enquête minutieuse, telle que l'auteur l'a faite, on ne trouve plus guère que de la pitié pour tout le monde. Ces bourgeois de Rome sont des pères de famille honnêtes comme on en voit tant, mais beaucoup d'entre eux attendent leur fortune du tirage de la loterie. Tous ne rêvent qu'aux moyens de faire des affaires, c'est-à-dire de remuer l'argent des autres de manière à en retenir beaucoup pour eux-mêmes, et surtout à se donner peu de peine. Quelle supériorité de talens et de vertus les autorise donc à dédaigner leur triste gouvernement et à souhaiter sa chute? Le plus grand crime de la papauté en 1834 est peut-être de ne plus savoir enrichir, aux dépens du reste du monde, la population voluptueuse et oisive de l'état pontifical. Si le successeur de saint Pierre reprochait aux Romains de vouloir le quitter comme des parasites abandonnent un Lucullus appauvri,

les Romains ne seraient pas à court de réponses : on leur sait toujours assez d'esprit pour cela, mais nous ignorons s'ils en trouveraient de bonnes. Ils veulent aujourd'hui se gouverner eux-mêmes : nous les approuvons en ceci; mais le gouvernement sacerdotal, qui connaît parmi les capacités beaucoup d'hommes cupides et corruptibles, se croit en droit de retenir le pouvoir, à titre d'ancienneté. Les prêtres, blanchis dans les intrigues, prétendent être plus propres aux affaires publiques que des laïques insoucians et dépourvus d'une éducation spéciale. Il est vrai que cette éducation, l'on a grand soin de ne pas la mettre à la portée des gouvernés, et que ceux-ci, d'un autre côté, ne semblent pas toujours fort empressés de profiter de celle qu'on leur offre. Disons, pourtant, que sur cette terre féconde, les professions qui demandent avant tout le concours de l'esprit et de la réflexion sont, au témoignage de notre auteur, bien remplies. Les avocats romains sont gens adroits, habiles à tourner à leur profit la faiblesse et la corruption des gouvernans, et l'oisiveté processive des gouvernés. Les médecins sont prudens, observateurs, et font avec grand succès la médecine expectante. Ils font cas de l'homœopathie, mais seulement à cause de son régime diététique.

Voici quelques-unes des réflexions de l'auteur sur le système d'éducation qui prédomine dans les États Romains.

« Rome se trouve dans une fâcheuse période de transition, même sous le rapport de l'éducation : on entrevoit que les idées anciennes ne suffisent plus, et l'on ne sait rien de meilleur à mettre à la place... En général, l'éducation se propose l'enseignement de formes douces et polies, le respect extérieur des usages religieux, et plutôt un savoir inutile et l'exercice de quelques talens d'agrément que le développement du caractère et de la force. On ne pratique point les exercices gymnastiques, qui seraient à peine tolérés, sauf un peu d'escrime. On ne trouve pas un maître d'équitation passable; en revanche, on favorise beaucoup la musique, le dessin et la versification. Quelques parens envoyaient en conséquence leurs fils au collége de Fuligno où l'on donnait plus de soins à l'éducation physique, mais l'établissement aurait probablement été mis en interdit, si le tremblement de terre de 1832 n'eût dispersé tous les élèves..... Si une révolution doit se faire en Italie, il faut, avant tout, donner à l'éducation de la jeunesse une direction différente, très grave, et qui habitue à une obéissance aveugle sous l'empire de lois raisonnables. Dans l'état actuel, tout travaille à la destruction du présent, et si le mors suffit à peine à retenir la jeunesse d'aujourd'hui, les entraves seront vaines un jour pour ceux qui sont encore enfans à cette heure. »

Voici maintenant le résultat :

« La belle jeunesse de la classe moyenne est en pleine opposition contre le gouvernement, turbulente, mais non pas à la manière de nos étudians. Avec l'avenir qu'elle se fait, c'est un vrai miracle qu'elle ne soit pas dix fois pire. On ne peut nulle part voir plus clairement que par elle combien sont misérables tous les moyens que les gouvernemens emploient pour étouffer l'esprit du siècle. Ici, où l'éducation est remise aux jésuites, où l'on ne souffre aucun club, aucune gazette libérale, aucun livre qui ait pour objet l'état actuel du corps social et de l'église, ici où tout vit de l'église et du gouvernement, celui-ci n'a d'influence qu'autant qu'il a de l'argent à répandre et des places à donner. On s'arrangerait volontiers avec lui s'il possédait encore ses anciennes ressources; mais il ne peut plus satisfaire désormais; il blesse trop la vanité nationale, mobile si puissant dans les temps modernes, et pourtant si peu ménagé, mobile de la volonté et de l'action des peuples. »

« ..... L'égalité dans la vie pratique à côte de l'immense inégalité écrite dans les lois; cette possibilité d'arriver promptement aux richesses et aux dignités par l'appui d'un parent ecclésiastique ou par la protection occulte des femmes, auprès de l'insignifiance politique de la noblesse considérée comme noblesse, produisent aussi dans Rome cette bizarre contradiction, qu'on méprise ce qu'on ambitionne et qu'on ambitionne pourtant ce qu'on méprise; que chacun cherche son point de vue plutôt en dehors qu'au dedans de sa sphère, et que, pour le cas au moins possible d'un mouvement politique, les élémens de désordre s'offrent en foule, mais pas un pour le maintien de l'ordre et pour l'établissement d'un nouvel état politique au moins supportable, sans le pouvoir de fer d'un despote. »

Nous avons été entraînés par la force des préoccupations actuelles, et peut-être à notre insu, à ne considérer que sous une seule face le livre que nous avons sous les yeux. C'est donner sans doute une idée incomplète d'un tableau aussi complet qu'on peut le désirer; mais l'espace nous manque pour étendre nos citations sur d'autres objets. Depuis long-temps nous n'avions rien lu qui fût aussi impartial, aussi net et aussi précis.

SCHATTENRISSE AUS SUDDEUTSCHLAND (*Silhouettes de l'Allemagne méridionale*), par W. Alexis. 1 vol in-12, Berlin.

D'un auteur libéral nous passons à un autre qui ne l'est guère, ou du moins ne l'est qu'à son corps défendant. M. Willibald Alexis, ou, pour parler plus exactement, M. Hœring, est l'un des plus distingués de cette classe d'écrivains qui ont fleuri à l'ombre du sapin royal de Brandebourg, et craignent toujours une atteinte au système qui leur a fait de doux loisirs.

Ils ne peuvent espérer, dans une lutte des forces sociales, une fermentation favorable au développement des idées artistiques; ils s'effraient de la tendance parcimonieuse, vulgaire et matérielle de certaines assemblées représentatives, et n'accordent pas que le public se chargera d'encourager l'art qui ne serait plus protégé par les rois. Ils redoutent surtout l'esprit d'imitation qui s'empare si facilement des masses, et la réaction prosaïque dont les symptômes éclatent dans maint état constitutionnel. Le système exclusif de l'utilité leur est particulièrement antipathique. Il y a quelque chose de vrai dans ces suppositions, et des motifs suffisans à ces terreurs d'ailleurs exagérées. Il est certain que, dans les temps de collision, l'on ne peut guère songer à l'ornement de la vie sociale et aux charmes des loisirs domestiques. Nous regrettons autant que tous les poètes royaux ensemble ces terribles catastrophes, et si nous étions capables de haine, nous la réserverions surtout pour les hommes qui rendent ces catastrophes inévitables. M. Hœring dit entre autres choses : « C'en serait fait de tout ce qui relève et anoblit la vie, de tout ce qui nous donne du courage pour vivre, s'il fallait attendre, pour penser aux belles et grandes choses, qu'on eût mis fin à toutes les misères de ce monde. » Il a parfaitement raison : le mal existe dans une telle proportion et de telle sorte, que nos efforts pour le détruire d'un côté ne servent trop souvent qu'à l'augmenter de l'autre. Nous ignorons pourquoi, et c'est la pierre d'achoppement de toutes les philosophies. Mais le sentiment de justice qui nous porte à atténuer le mal par tous les moyens qui sont à notre disposition, n'a dans la vie pratique rien de commun avec la renonciation au sentiment du grand et du beau. L'esprit d'amélioration libérale, c'est-à-dire l'esprit de justice dont le monde est présentement en travail, accomplira sa mission en recherchant tout ce qui peut contribuer au bonheur des hommes, et en se servant des moyens que le présent lui offre déjà. D'ailleurs, dans quelque position que se puisse trouver la race humaine, vers quelque but qu'elle soit entraînée, le réel ne suffira jamais à occuper toute son activité. Une surabondance d'ardeur reste dans chaque homme à employer hors de la sphère des besoins et des habitudes vulgaires; surabondance de sève qui a créé l'art sous toutes ses formes, et qui suffira à le défrayer toujours. Que l'art subisse une transformation, qu'il se déplace, se subdivise, s'amoindrisse, s'éparpille pour se généraliser, qu'il aille à la foule comme il nous semble que c'est sa tendance actuelle, au lieu de se révéler avec un mystère dédaigneux à quelques rares organisations d'élite, il ne peut plus périr. Il peut, à certaines époques de la vie de l'humanité, disparaître un moment comme le fleuve qui bondit dans le lit étroit du précipice, et se perd sous des antres inexplorables; mais vos yeux le retrouvent plus loin s'épandant

au large sous un soleil de paix, et reflétant dans ses ondes la prospérité de vastes contrées.

Telle doit être infailliblement la destinée de l'art que nous chérissons comme l'ame de la vie sociale, comme l'aliment de ce besoin que l'homme éprouve encore après avoir vécu de pain, destinée dont nous gémirions de douter, et qui, dans notre conviction, doit avoir une durée commune avec la destinée de l'humanité.

Aussi nous affligeons-nous quand nous voyons obsédés de doutes pareils des esprits avec lesquels nous aurions grand plaisir à sympathiser. M. Hœring est moins autorisé qu'un autre à désespérer de l'avenir. Qu'il se rappelle que son roman de *Walladmore* a été attribué à Walter Scott, du vivant même du célèbre Écossais, et qu'on l'a lu en Angleterre avec un empressement égal à celui qui l'a accueilli en Allemagne. C'est là une preuve que les préoccupations politiques les plus graves gardent le silence au moins pendant quelques heures devant l'inspiration de l'esprit. Et pourtant M. Hœring fait, dans l'Allemagne méridionale et sur les bords du Rhin, un voyage, sans doute pour se rafraichir le sang et l'imagination, et il n'y trouve qu'à s'échauffer contre le libéralisme et les constitutions! Que lui ont fait ces choses, sinon de lui fournir de bonnes plaisanteries qui l'emportent de beaucoup sur les mauvaises semées çà et là dans son livre? Mais tout cet esprit qui paraîtrait charmant chez un écrivain impartial, prend une teinte de monotonie chagrine dans la bouche d'un stationnaire quand même. Ce n'est pas que M. Hœring soit ultrà. Vraiment non! Adepte complet du système prussien, il rit également des prétentions surannées de la noblesse et des congrégations, et conclut que la monarchie prussienne est le meilleur des mondes possibles. Il en est encore, qui le croirait d'un tel esprit? il en est quelquefois à douter si l'on n'a pas fait une faute de laisser à la France la Lorraine et l'Alsace! Il est vrai qu'à sa dernière visite à Strasbourg, l'an passé, il a été saisi d'un douloureux étonnement en voyant les citadins lui avouer qu'ils ne savaient plus l'allemand, et les femmes vêtues à la mode de Paris. Peut-être aura-t-il pensé alors, comme nous, qu'il suffirait d'une armée de Lorrains et d'Alsaciens pour défendre l'Alsace et la Lorraine, même contre la Prusse. En somme, M. Hœring devrait reconnaître, à sa crainte même de la tendance du siècle, ce symptôme de nécessité fatale et irrésistible qui a toujours rendu les événemens plus forts que les hommes. Qu'il se résigne donc en se souvenant que les masses ont la conscience du but même qu'elles ne connaissent pas, et que les intérêts généraux font toujours justice des extravagances excentriques. En attendant l'avenir, qu'il continue à faire de bonne critique et des livres amusans, et nous lui promettons, quels

que soient les possesseurs de la rive gauche du Rhin, qu'il y aura toujours pour lui quelques bouteilles de ce vin auquel il va demander des inspirations avec une bonhomie fort aimable et une naïveté de bon goût.

TUTTI FRUTTI, par l'auteur des *Lettres d'un Mort* (Prince Puckler-Muskau). 2 vol., Stuttgart.

Quant à celui-ci, vous le connaissez déjà. Il ne fait de politique au moins que pour son plaisir, et pour l'amusement des autres; encore la fait-il fort courte et presque toujours indirecte. C'est un homme trop habitué à choisir dans les choses qu'il veut prendre au sérieux; il n'aime pas agiter sa vie d'une manière maladroite. Nous avons tout lieu de croire qu'il en est trop satisfait. Prince par la naissance, ce qui aiderait encore, s'il en était besoin, sa fantaisie périodique d'être prince par l'esprit, il goûte la vie bonne, douce, confortable, la vie avec les émotions qui la font sentir, sans aller jusqu'à celles dont la violence relâche et affaiblit les facultés par une tension imprudente. C'est le Démocrite des princes et à la manière princière. Sa plaisanterie est toujours réservée et prévoyante, sauf avec quelques pauvres diables d'aubergistes ou de cicéroni dont il s'amuse à cœur-joie, sans doute parce qu'on ne dépend guère de chacun de ces gens-là qu'une fois en sa vie. Vis à vis de la Prusse, c'est autre chose. Le prince auteur est propriétaire en Lusace; or, la Lusace, dit-il à un douanier, était autrefois en Saxe, elle est aujourd'hui en Silésie. —Vraiment? — Oh! mon Dieu, oui, un tremblement de terre l'a détachée, il y a quelques années, du premier de ces pays pour la jeter dans l'autre. » Il ne peut donc pas plaisanter avec la Prusse comme avec le reste du monde. L'administration provinciale prussienne est la très petite monnaie d'un Richelieu; billon d'environ cent mille têtes. Elle fait consciencieusement de l'égalité à la turque au profit du gouvernement, qui n'aime pas les grandes et puissantes existences. On trouve toujours mille ressources pour empêcher les propriétaires terriens de s'enrichir, ressources dont la plus curieuse est une certaine caisse de secours à l'usage des propriétaires entreprenans qui ont besoin d'argent pour quelque spéculation hardie. L'argent leur est prêté de grand cœur; mais, grâce à certaines combinaisons, l'emprunteur est souvent mis dans l'impossibilité de rendre. Alors, séquestre par l'administration, puis *subhastation* dans le moment le plus défavorable à la vente, moment qu'on attend long-temps pour enfler plus sûrement les sportules de la justice administrative. Un émigré français de beaucoup d'esprit, devenu baron de Frauendorf, lequel avait entrepris de doter d'établissemens industriels la

province de Brandebourg, éprouva de la manière la plus cruelle les effets de la paternelle bonté de cette caisse, dont nous ne savons plus le nom. Il publia, il y a quelque six ou sept ans, des lettres fort curieuses qui causèrent grand déplaisir au gouvernement prussien. Exagération possible à part, ce fut une récrimination très divertissante et qui méritait un retentissement plus étendu. Le prince de Puckler-Muskau court de très grands risques de la part de la Prusse, car il produit en Lusace de l'avoine et des pommes de terre qu'il convertit en eau-de-vie. Il a donc pris le parti de ménager le gouvernement de son royal suzerain, et même de l'accabler d'éloges qu'on pourrait soupçonner de perfidie, parti d'autant plus sage, qu'il reste toujours assez de gens pour harceler la Prusse. Pourtant, propriétaire et rieur, il ne peut renoncer entièrement à sa rancune, et charge assez souvent les interlocuteurs de ses contes d'exposer en leur nom ses propres griefs et ses doléances, qu'il a grand soin de réfuter, mais le plus faiblement du monde. Sans avoir l'air d'y toucher, s'il voit, pendant son voyage, un beau château, une terre vraiment royale, où les princes prussiens furent reçus jadis avec magnificence, où l'on donna en leur honneur un tournoi, où la reine de Prusse remit le prix au vainqueur, il observe que ce beau château tombe dans le délabrement, que les mauvaises herbes couvrent les allées du parc, car toute la terre est au pouvoir du terrible séquestre, et le pauvre vieux gardien, seul habitant de cette ruine, ne reçoit pour vivre que des demi-gages, au nom du séquestre conservateur. S'il rencontre une route plantée de peupliers, il ne peut concevoir la prédilection qu'on a dans toute la monarchie pour cet arbre qu'il déteste du fond de l'ame. Parle-t-il d'un officier prussien du pays de Clèves, il l'a connu autrefois avec la décoration de la Légion-d'Honneur qu'on l'a forcé de remplacer par des croix prussiennes. Il fait quelque part le portrait d'un référendaire prussien qui vient continuer une enquête chez un propriétaire en procès avec l'administration prussienne, cela va sans dire. Celui-ci ne manque pas d'héberger convenablement son juge, et de le faire reconduire avec ses propres chevaux, ce qui n'empêchera pas l'administrateur de compter sur le mémoire de frais, à la charge du plaideur, la dépense de deux journées d'auberge et d'une chaise de poste à trois chevaux. Le prince auteur s'oublie même une fois jusqu'à dire sans détour : « La bierre de Stettin, tout excellente qu'elle puisse être, ne vaut pas le vin de Hongrie, et puis l'ivresse qu'elle procure n'est pas aussi gaie; mais soyez juste, la Prusse ne peut pas tout avoir. Si l'on ajoutait encore aux éminens avantages qu'elle possède actuellement, par exemple, au lieu de sable, de beaux rochers; au lieu de pinastres, des pins parasols; au lieu de pommes de pin, des oranges; au lieu de bierre, du

vin ; au lieu de la mélancolie du nord, la gaîté méridionale, vous auriez par avance le paradis sur cette terre : *Suum cuique*, comme dit votre aigle noir. »

Vous connaissez déjà par son ouvrage sur l'Angleterre la manière du prince Puckler. Esprit d'observation, surtout de cette observation qui procède plus volontiers de l'expérience que d'une réflexion profonde, absence d'emphase, complaisance adroite pour les idées en faveur, gaieté, souplesse et sobriété de style, sont les qualités qui le distinguent. Ces qualités partent, à vrai dire, d'un principe négatif qui naît de la position de l'écrivain. On voit clairement, comme nous l'avons déjà dit, qu'il n'aime pas à troubler sa vie, qu'il fait rire ses lecteurs, parce qu'il a ri le premier, par suite de cette disposition des heureux qui les porte avant tout à choisir le côté agréable de toutes choses. Et puis il a trop vu, trop éprouvé pour s'abandonner à la déclamation, comme les gens qui ne connaissent rien, qui n'ont vécu que dans le monde des idées. Il se garde bien de choquer par des prétentions aristocratiques, sûr qu'il est de retrouver par quelque côté cette supériorité dont il fait bon marché de l'autre. C'est là presque une autre sorte de fatuité; au moins n'a-t-il en cela aucun mérite. A tout prendre, c'est un bon et aimable compagnon. Les *fruits* qu'il offre aux lecteurs dans ces deux volumes sont des contes, voyages, dissertations plaisantes, lettres, etc.; enfin la macédoine la moins fatigante. C'est là surtout que le ton d'un homme bien élevé est à sa place, et bien préférable à la prétention pesante, à la profondeur obscure de beaucoup de littérateurs de métier. Aussi souhaitons-nous aux amateurs de lectures faciles d'autres volumes du prince Puckler, que Dieu veuille garder de la paralysie cérébrale et du séquestre prussien !

LEBEN DES GENERALS FREIHERRNVON SEYDLITZ (*Vie du général de Seydlitz*), par Varnhagen de Ense. 1 vol. Berlin.

On n'a pas cessé à Berlin de s'occuper de recherches historiques sur le règne du grand Frédéric, ce que nous approuvons fort, quoiqu'on puisse ne trouver dans beaucoup des livres de ce genre qu'une intention de flatterie pour la famille régnante ou pour la vanité nationale. Ceci ne s'applique nullement à l'ouvrage de M. Varnhagen. L'auteur est un homme de conscience et d'un talent incontesté, dont les idées, sans être toujours les nôtres, nous apparaissent au moins comme de respectables convictions. La vie du général Seydlitz, l'un des compagnons d'armes de Frédéric, comprend deux périodes fort distinctes, les travaux guerriers d'abord, et le repos occupé pendant la paix. Dans la première, qui contient surtout des

faits précieux pour l'histoire militaire, on voit Seydlitz déployer les merveilleuses qualités du cavalier *cassecou*, la promptitude du coup d'œil et la décision qui l'élevèrent promptement au faîte des distinctions militaires et en firent le premier général de cavalerie du temps. M. Varnhagen ne flatte pas son héros, et réfute même ceux qui lui prêtent une instruction qu'on n'exigeait pas des officiers à cette époque, encore moins des pages de certains petits princes allemands, qui les élevaient très mal. Seydlitz fut avant tout un sabreur très intelligent, doué de l'instinct le plus militaire, auquel l'instruction n'aurait probablement rien donné, si même elle n'avait pas refroidi sa brillante ardeur. Dans la seconde partie du livre, c'est un homme qui n'appartient plus seulement au militaire, mais à tout le monde, un brave original avec de solides qualités, des préjugés honorables, des caprices, de nobles vertus, des vices de position, et toujours une vocation intraitable pour le métier de cavalier. Cette partie est la plus curieuse pour nous. L'histoire des intermittences de jalousie mesquine et de reconnaissance que Frédéric ressentit toujours à l'égard de ce précieux serviteur, est fort intéressante. M. Varnhagen y a fait preuve d'impartialité et peut-être d'indépendance. Nous ne sommes pas très fixé sur ce point. Nous savons seulement qu'on se sert à Berlin du nom du grand Frédéric, comme la restauration voulait se couvrir chez nous de celui d'Henri IV. Le style de cette biographie est simple, convenable, sans prétention, comme il convient à un homme de goût, sûr de lui et des gens auxquels il s'adresse. Cela repose singulièrement du fatalisme pindarique de nos philosophes historiens.

SCHULE DER HŒFLICHKEIT, etc. (*École de la politesse pour les jeunes et les vieux*), par G. Fr. Rumohr. 1 vol., Stuttgart.

M. de Rumohr, qui est principalement connu comme gentilhomme de Holstein ou de Mecklembourg, a voulu se faire une réputation comme écrivain; il a fait et publié plusieurs voyages en Italie, et puis il a écrit un livre sur l'esprit de la cuisine (*Der Geist der Kochkunst*). Avec tant de vocations diverses, c'eût été miracle que les idées ne se confondissent pas. S'il a donc introduit l'art dans la cuisine, il a reporté dans ses intuitions d'art l'esprit d'une cuisinière; tout en voulant faire de l'esthétique et de la philosophie, il n'a jamais pu s'élever au sens tel quel d'un tableau, et n'a rien trouvé de mieux que l'énumération sèche des termes techniques, accompagnée de l'histoire des objets d'art, avec les prix auxquels ils ont été vendus à différentes époques. Aujourd'hui, il se fait professeur de l'art de vivre, car il ne veut pas moins que féconder avec une science systémati-

que l'idée dont le mot *Hæflichkeit* n'est que la représentation bornée. Les professeurs font de la méthode : M. de Rumohr a donc divisé son livre en deux parties, dont l'une traite *des Instrumens de la politesse ou de la personne de l'homme*, et l'autre, *de l'Application de la politesse aux différentes situations et circonstances de la vie.*

Les instrumens de la politesse sont les parties du corps, comme qui dirait les outils de la profession d'homme poli : l'ame est aussi au nombre de ces outils; le professeur enseigne, avec un soin précieux, la manière de s'en servir. Nous avions cru trouver dans la seconde partie une savante amplification de cette bonne et simple *Civilité puérile et honnête* que nous voyions naguère avec ses caractères gothiques entre les mains des petits enfans. Nous nous attendions à voir dévoiler par un des adeptes ces riens importans, ces lois de convention, ces nécessités incroyables, ces plaisirs et ces besoins contre nature, qu'on croit, à tort ou à raison, être le code de la société aristocratique. M. de Rumohr se borne, dans les chapitres les plus importans, à recommander aux femmes de prendre dans un salon, l'air *pensieroso* qui fait bon effet, et aux députés d'avoir de l'esprit. Mais il nous tarde pour nos lecteurs d'en venir aux citations; nous prévenons que M. de Rumohr écrit avec un grand sérieux, et qu'il a trop d'urbanité pour se permettre l'ironie.

«..... On a coutume de résumer la bonne tenue du corps dans cette simple formule : *Rentrez les épaules et le ventre, la poitrine en avant!* De tels aphorismes ne se trouvent point par hasard, et sont plutôt le produit des réflexions de plusieurs siècles.....»

«..... Il faut, pour la grâce, changer quelquefois la position du bras : si les occasions manquent, on peut assez bien remplir cette lacune par l'invention. Portez la main au front comme si vous sentiez un léger mal de tête; élevez la main en l'air comme pour chasser un insecte, ou pour ôter un peu de poussière sur votre habit, et ainsi de suite....»

«..... On peut toucher un frais et gracieux paysan plus rudement et avec plus de cordialité que le fils d'un ministre. On ne doit plus toucher celui-ci passé sa huitième année, on peut toucher l'autre aussi long-temps et aussi tard qu'on le veut. Il ne faut pas caresser sa femme ou sa maîtresse avec une telle rudesse, qu'il en puisse résulter un dommage pour sa beauté, ce qui arrive quand on lui tire ou pince la figure, ce dont on doit en conséquence s'abstenir. » (*De l'usage de la main et des doigts*, p. 26.)

«..... Tourner vivement la tête donne la facilité d'apercevoir promptement les objets : ainsi la réussite des entreprises, l'éloignement des dangers, et tout ce qui en dépend, sont la conséquence naturelle de cette facilité.....»

«..... Les nourrices ne doivent point ficher trop profondément des épingles dans les langes des enfans, de peur que ces épingles ne pénètrent dans la chair.....»

Ces savantes recherches sont appuyées d'appels aux lois de l'esthétique, et à l'intuition artistique (*Kunstbegriff*).

Voilà où en sont certains nobliaux d'Allemagne en 1834.

Die Belagerung des Kastells von Gozzo, etc. (*le Siège du Château de Gozzo*), par l'auteur de *Scipio Cicala*. 2 vol., Leipzig.

Il y a environ deux ans que les correspondans berlinois de quelques journaux allemands et de la *Gazette d'Augsbourg* en particulier signalèrent l'apparition de *Scipio Cicala* comme un événement d'une grande importance. A les entendre, toutes les préoccupations politiques s'étaient tues devant ce livre : ce n'était pas moins qu'un météore qui faisait rentrer dans l'ombre la question turco-égyptienne et l'alliance anglo-française. On eût pu même croire, d'après certaines réticences mystérieuses, que cette création était le fait d'un *amateur de haute volée*. Nous n'avons pas eu l'occasion de lire *Scipio Cicala*, mais nous avons aujourd'hui celle de juger la manière de l'auteur. *Le Siège du château de Gozzo, ou le dernier des Assassins* (le titre n'est pas moins long), nous paraît en effet un roman d'amateur, ce qui, en certains cas, ne ferait rien à l'affaire.

Camillo, beau jeune homme, fier et courageux, époux envié d'une femme ravissante, père de deux jolis enfans, est forcé, par l'approche des Turcs, de se réfugier avec sa famille dans le château de Gozzo, petit îlot dépendant de Malte. Le commandant du château, don Galaziano, chevalier de Malte plus cupide que brave, a fait de l'argent depuis long-temps avec les moyens que l'ordre mettait à sa disposition pour la défense de la place ; il se trouve donc, au moment du danger, sans garnison et sans provisions. Il est vrai qu'il ne s'en inquiète guère, qu'il espère vendre aux Turcs la population réfugiée derrière les murs de la place, et se retirer en sûreté avec ses trésors. Camillo, qui veut se défendre, prend bientôt, par sa force morale, un tel empire dans la forteresse, qu'il devient commandant de fait. Il n'a pu réunir qu'une douzaine de braves, mais cela lui suffit pour tenir en respect cette foule de lâches. Galaziano négocie secrètement avec les Turcs, et profite du moment où la faim se fait sentir pour exciter une émeute contre Camillo, qui veut, dit-il, sacrifier toute la population de l'île à sa propre femme que demande le pacha assiégeant. A cette seule condition, dit Galaziano, nous sommes tous libres. Camillo en impose quelque temps à la multitude, mais voyant qu'il ne peut plus

espérer de secours, il empoisonne sa femme et ses enfans. Il apprend bientôt après qu'il eût pu les sauver par des issues souterraines. Désespéré, il se fait tuer dans une sortie avec ses braves.

L'idée principale de ce roman était belle et dramatique, si elle eût été fécondée par une main habile; les détails interminables ne sont que les lieux communs qui traînent depuis dix ans dans tous les romans de moyen-âge. Nous avons ici les personnages obligés du nain, de l'alchimiste, du moine pervers, dont l'auteur protestant a fait un bouc émissaire du christianisme, puis un accapareur, de lâches assassins, un saint prêtre, un fou qui a autant de sens que celui du roi Lear; enfin la foule avec ses milles lazzis, coulés, comme toujours, dans le moule que Walter Scott avait emprunté à Shakspeare. Le style est diffus; les réflexions, traînantes et naïvement vides, ne sont soutenues par aucune poésie; le défaut d'idées n'est suppléé que par un luxe de mots et d'effets du plus mauvais goût; ajoutez à cela de l'érudition de toutes mains et la connaissance des hommes par les livres. Et pourtant la situation principale est souvent d'un vif intérêt: c'est grand dommage pour l'auteur qu'on ne puisse apprendre à être poète.

URANIA, almanach pour l'année 1833. Lepzig.

Voici venir la littérature de nouvel an, littérature estimée chez nos voisins, attendue par les dames avec impatience, et qui ne se borne pas à mettre le génie et l'esprit en gravures, comme on le fait à cette époque chez nous et en Angleterre. Nous ne disons pas pour cela que les *Keepsake* et *Taschenbücher* d'outre-Rhin aient très grande valeur, mais on leur en attribue, et c'est déjà beaucoup. D'ailleurs plusieurs de ces recueils ne publient pas de petits vers, et c'est un avantage immense. Et puis, les gravures sont rarement faites pour soutenir les contes et nouvelles, ce qui force les écrivains à ne compter que sur eux-mêmes. Tant il y a que tous les auteurs de quelque renom passent par là, et personne ne s'imagine qu'ils dérogent plus que M. de Boufflers, dans notre bon temps des almanachs des Muses, des Dames, du Parnasse, d'Apollon, etc., etc. L'*Urania* est distinguée depuis long-temps dans cette littérature annuelle; c'est le recueil privilégié de M. Tieck, dont la nouvelle est de fondation. Toutes les autres y peuvent manquer, à l'exception de celle-là. M. Tieck pourrait poétiquement compter ses années, non par été ou par hiver, mais par *Urania*. Il fut un temps où ce conte était remarquable, temps que nous avons peine à nous rappeler. Cette année, M. Tieck, mieux avisé que naguère, a repris son vieux dada, l'éternelle haquenée blanche de la princesse féerique; c'est toujours la

même chose, si vous voulez, mais c'est là qu'il réussit le mieux; donc il a fait avec bonheur promener dans les vallées, danser sur les montagnes et sous les montagnes, les sylphes, les gnomes, les belles fées, les beaux génies. Il leur a tissu des robes d'or, d'azur et de soleil couchant; il les a suspendus aux calices des fleurs, bercés dans le souffle des zéphirs, endormis dans les parfums éthérés, dans les vibrations des harmonies célestes; et pour l'encouragement des imaginations rêveuses auxquelles le monde réel ne suffit pas, il a fait passer roi de ce monde fantastique, un jeune échappé de château, un mortel coureur de fortune poétique, lequel, en rencontrant le cortége de la belle fée Titania, lui saute hardiment au cou, ce qui suffit pour devenir Oberon. On ne peut conquérir à meilleur marché la plus belle des épouses, la souveraineté des intelligences, la science universelle et une immortalité d'un millier d'années. Les fonctions de ce roi parvenu, dieu viager, consistent uniquement à présider à a poésie de l'univers; il s'acquitte du métier en dieu qui avait une vocation décidée. La terre n'a pas eu depuis mille ans d'autres poètes que de sa main. Tous ceux qu'il a voulu privilégier, il les a embrassés. Pour peupler son conservatoire de poètes, il a parcouru toute l'Europe, embrassant Dante, Pétrarque, Arioste, Shakspeare, Cervantes, Gottfried de Strasbourg, Schiller, Gœthe et M. Tieck: mais il a dédaigné d'entrer en France, qui ne lui offrait pas de sujets, apparemment. C'est bien injuste à Mme Titania d'avoir fait dieu de la poésie un Allemand partial qui se décide par les mouvemens haineux d'une nationalité étroite. Ce n'était pas assez pour nos pauvres grands hommes d'avoir à lutter contre une langue peu poétique, il leur a fallu se passer même de poésie. Eh bien! vraiment, nous n'en voulons pas à M. Tieck, quelque désolant que cela soit pour nous. Son conte est joli, très attrayant. Nous n'examinerons pas si les couleurs qu'il prodigue à pleines mains, ne lui sont pas fournies gratuitement par la magnificence inépuisable de la langue allemande, riche palette également à la disposition du premier venu, comme des gens sans idées nous le prouvent tous les jours. Il nous suffit qu'il fasse de chaque feuille d'arbre de la vallée enchantée une langue de rossignol, que sa lumière ternisse notre soleil, que ses murmures aériens donnent aux mortels privilégiés de délicieux tintemens d'oreilles. A lui tout ce mérite, nous n'en voulons rien rabattre, quoiqu'on l'accuse de surfaire à l'aide de grands mots harmonieux. Mais nous le supplierons de ne pas faire de comique, car il paraît que ce n'est pas de la poésie, puisque Oberon n'a pas embrassé Molière. Que M. Tieck abandonne le comique aux malheureux Français déshérités de poésie, et qu'il ne risque pas de rester au-dessous de gens aussi prosaïques. Qu'il lui suffise, à lui et aux

gens de son école, de ne pas comprendre Molière, et qu'il ne se compromette pas dans une lutte où il ne recueillerait que désagrémens. Car M. Tieck ne s'est pas borné à son conte fantastique: il en a fait un vieux manuscrit retrouvé, comme chez tous les hommes d'imagination, par un personnage bien ridicule qu'il a jeté au milieu du prosaïsme du ménage. Il y a là une certaine histoire de beurre qui est bien la plus dégoûtante platitude que vous puissiez supposer. Après quoi, M. Tieck parle un instant de la France pour déclarer immorale toute notre littérature actuelle; et il cite des noms de manière à prouver qu'il ne sait ce dont il est question. Nous ne lui en ferons pas un crime, car il n'est pas à l'étranger le seul qui apprécie mal la France. Si nous jugions ainsi nos voisins, il n'y aurait pas assez de voix contre l'ignorance et la fatuité françaises. Au surplus M. Tieck n'est plus d'âge à nous comprendre; de nouvelles générations s'avancent en Allemagne, auxquelles une sociabilité modifiée, un mouvement d'assimilation européenne, donnent la véritable intelligence de notre époque. Ces jeunes hommes viennent à nous, et nous allons à eux. En attendant le moment de la fusion, c'est par eux que nous voulons être entendus, par eux que nous voulons être jugés.

Après cette nouvelle vient un *Voyage dans les Abruzzes*, fragment, par l'auteur de *Scipio Cicala* et du *Siège du château de Gozzo*. Ce morceau paraît être une étude d'après nature: l'auteur, qui était sur un terrain de prédilection, a été beaucoup plus heureux que dans son dernier roman. Ses personnages sont un peu plus naturels, à l'exception de son soldat anachorète qui n'est qu'un mannequin de bravoure. En général, le paysage et les incidens qui tiennent à la nature du pays sont *bien-venus*, comme disent les peintres. Il est possible que les défauts actuels de cet écrivain ne tiennent, pour la plupart, qu'à l'inexpérience. Ce volume se termine par *les Alchimistes*, nouvelle par le baron de Sternberg. C'est une nouvelle de baron qui n'est ni meilleure ni pire que celles de beaucoup de nos conteurs de profession, auxquels le plus grand don conféré par le dieu de poésie est le don de roture.

HISTORISCHES TASCHENBUCH, etc. (*Manuel historique pour* 1833), publié par F. de Raumer. 1 vol. Leipzig.

Encore de la littérature annuelle, mais celle-ci est tout autre chose. Nous croyons qu'un essai de ce genre a été fait chez nous : pour le moment, nous n'en connaissons pas l'existence. Aujourd'hui que les études ont pris un notable accroissement, et que le goût de pareils travaux est passablement répandu, un semblable recueil de mémoires historiques,

publié par un homme qui aurait un nom dans la science, obtiendrait sans doute du succès; mais il faudrait, avant tout, que le savant, qui consentirait à s'en rendre le garant, fût un centre, une autorité assez forte pour résister aux exigences des médiocrités, et à qui personne n'eût à demander compte de ses choix ni de ses exclusions. Autrement, le volume deviendrait bientôt le pis-aller de gens auprès desquels un homme de mérite ne voudrait pas se compromettre.

M. de Raumer, qui prête son nom au *Manuel* en question, est avantageusement connu dans un certain monde comme historien. Il l'a été encore plus, il y a quelques années, comme censeur royal de Prusse; mais censeur révolté contre l'autorité de sa corporation, censeur quasi-libéral, quasi-indépendant. Il y eut grande rumeur, puis enquête, puis l'affaire traîna avec une longueur tellement allemande, que nous ne savons plus ce qu'il en advint.

Le principal est que le censeur prussien ne censure pas rigoureusement les mémoires qu'il édite, et qu'il fait imprimer fort sagement à Leipzig. Le premier des mémoires du volume de 1835 est une bonne et mâle composition. Le sujet, *la Guerre des bourgmestres*, est plein d'intérêt et profondément attachant. L'auteur, M. Barthold, a entrepris de mettre en lumière un des coins négligés de ce vaste et magnifique tableau du XVI[e] siècle, et surtout la figure du plébéien Wüllenweber auquel il n'a manqué peut-être qu'une patrie plus étendue pour devenir un très grand homme. Quand la réforme de Luther commença à gagner le nord de l'Allemagne, les patriciens qui gouvernaient alors la république marchande de Lübeck, pressentant vaguement tout ce que cette doctrine renfermait de démocratie et de liberté, ne négligèrent rien pour l'étouffer. Le peuple gémissait sur la perte des prédications protestantes qui étaient déjà devenues un besoin pour lui; mais habitué à respecter le pouvoir des chevaliers, il n'osait rien entreprendre contre eux. Peu à peu cependant la commune de Lübeck profita des demandes d'impôts que faisait le gouvernement aristocratique pour lui arracher le rappel des prédicateurs exilés et l'augmentation du comité de la commune. Le peuple se fit alors entendre. Au milieu de lui parut Jürgen Wüllenweber qu'on sait seulement avoir été un marchand obscur. Utilisant habilement le réveil de la force populaire, il arriva en peu de temps à mener la démocratie à la conquête du pouvoir. Les gentillâtres cédèrent, mais on exigea davantage. Le bourgmestre s'enfuit. Le peuple, par la voix de Wüllenweber, demanda au noble conseil compte de cettre défection. On arrêta les conseillers et les sénateurs, et le conseil fut complété par des plébéiens; en moins d'un an, la constitution de Lübeck était devenue toute démocratique, et les gentils-

hommes avaient fait place aux hommes du peuple, commandés par Wüllenweber. Ils furent réduits à aller mendier la colère de l'empereur, qui ordonna inutilement le rétablissement de l'ancien ordre de choses à Lübeck. La riche et orgueilleuse cité se moqua des menaces de Charles-Quint, et son exemple profita aux autres villes anséatiques.

Dès ce moment, la fortune de Wüllenweber ne cessa de croître, et il ne cessa de travailler au bonheur et à la gloire de sa ville natale. Dictateur ou plénipotentiaire, il eut toujours présent à l'esprit l'intérêt de la patrie, et poursuivit le gigantesque projet de former dans le nord une ligue d'états libres dont la puissante Lübeck eût été le chef. Peut-être, si les circonstances n'eussent point été infidèles à ses prévisions, verrions-nous aujourd'hui une république à la place de la Prusse qui a dévoré plusieurs petites républiques anséatiques, et Napoléon eût-il trouvé tout affaiblie la puissance impériale de l'Autriche que cette confédération devait contrebalancer.

A cette époque du moins, si Lübeck ne donnait pas précisément de couronnes, elle aidait à les prendre, et celles de Danemarck et de Suède ne furent véritablement conquises que par le secours des soldats et des marins payés par elle. Gustave Erikson, fugitif, avait trouvé à Lübeck la plus noble hospitalité au temps de la persécution, et des flottes et de l'argent pour s'ouvrir le chemin de Stockholm. Frédéric Ier ne fut certain de son affermissement sur le trône de Copenhague, que lorsque les vaisseaux de Lübeck lui eurent renvoyé de la Norwége son compétiteur Christiern II, qu'il put, au mépris des capitulations, enfermer dans la prison de Sonderbourg. Les deux rois ne se souvinrent des services de la république marchande que le temps nécessaire pour n'en plus avoir besoin. Au moment du danger, Frédéric avait promis aux Lübeckois de fermer le passage du Sund aux Hollandais, leurs rivaux de commerce, qui avaient fourni des secours à Christiern; mais à peine les fenêtres de la prison avaient-elles été murées sur celui-ci que déjà Frédéric manquait de parole à ses alliés, à ses bienfaiteurs. Il fit en effet un traité de commerce avec les Pays-Bas, leur rendit les vaisseaux capturés par les Lübeckois, et ne répondit aux représentations de ces derniers que par des reproches.

Il mourut bientôt après. La noblesse et le clergé de Danemarck ne purent s'accorder sur le choix de son successeur, parce que les évêques voulaient écarter du trône son fils aîné Christian, imbu des doctrines luthériennes. Les deux ordres convinrent donc de remettre à quinze mois plus tard l'élection du roi, et s'entendirent d'autant plus facilement, que chacun gagnait le temps nécessaire pour organiser ses intrigues, et trouvait



en outre l'occasion d'exercer pendant ce temps une portion notable de souveraineté.

L'interrègne, une fois décrété au profit de toutes ces ambitions honteuses, on donna enfin audience aux ambassadeurs que Lübeck avait envoyés pour se plaindre de la violation des traités. Wüllenweber parla, et ses réclamations embarrassèrent ce gouvernement provisoire qui parvint pourtant à donner une réponse évasive. Cependant Gustave Wasa n'avait pas montré moins d'ingratitude à l'égard de Lübeck. Il avait fait un traité de commerce avec la cour de Bruxelles. Les Lübeckois voulurent lui donner une leçon en saisissant chez eux, comme gages de créances arriérées, des vaisseaux frétés pour le compte de Gustave. Celui-ci usa de représailles, en disant, pour affaiblir le reproche d'ingratitude, que les services rendus à sa personne, par les gens de Lübeck, ne l'avaient été que dans leur propre intérêt.

Wüllenweber, apprenant ces évènemens à Copenhague, paraît avoir dit que sa ville pourrait bientôt faire descendre du trône un roi qu'elle seule avait pu y faire monter. Toujours est-il qu'il conçut alors le plan hardi de s'attaquer à toute la royauté du Nord, et d'employer pour son projet les élémens révolutionnaires que son œil d'aigle apercevait déjà de toutes parts. En effet, le clergé catholique, dont la noblesse danoise avait besoin, avait obtenu l'oppression et la persécution des ministres luthériens. On allait même à Copenhague condamner à l'exil un prédicateur vénéré, si une émeute populaire, que Wüllenweber ne manqua pas de faire soutenir par les équipages de ses vaisseaux, n'avait commandé la modération. De son côté, la noblesse exploitait largement l'interrègne, et affermissait sa tyrannie. Le peuple danois, blessé dans ses croyances et dans ses intérêts, se rappelait la cruelle guerre des paysans en Souabe, et n'attendait qu'un signal pour les imiter. Ce signal, Wüllenweber entreprit de le donner, de le donner au profit des doctrines de liberté religieuse et politique, au profit de la démocratie et des villes libres, contre l'aristocratie du glaive et de l'encensoir.

La Suède, quoique placée dans des circonstances moins critiques que le Danemarck, offrait pourtant aussi à Wüllenweber de grands élémens de fermentation dont il pouvait tirer parti. Le roi de la noblesse ne plaisait pas aux bourgeois et aux paysans, aux partisans de la vieille église pas plus qu'à ceux de la nouvelle. Les bourgeois de Stockholm, surtout les Allemands, auraient échangé volontiers l'éclat de leur résidence royale contre leur admission dans la Hanse, et ne répugnaient nullement à des innovations hardies. Lübeck était rempli de mécontens Suédois, parmi lesquels on remarquait le beau-frère de Gustave. Le roi, rompant ouver-

tement avec cette république, avait ouvert aux Hollandais, qui combattaient leur rivale, un refuge dans ses ports : le Danemarck allait évidemment en faire autant. Il fallait que Lübeck se résignât à l'humiliation ou tentât un coup hardi : Wüllenweber se décida pour la guerre avec la Hollande, le roi de Suède et le gouvernement de Danemarck.

Cette guerre, il fallait la faire faire. Wüllenweber trouva des condottieri, et comme le siècle avait encore foi à la vocation militaire des chevaliers, ce furent de nobles aventuriers, des condottieri princes, qu'il lança sur le Danemarck, pour commencer. Christophe d'Oldenbourg, cousin du roi captif Christiern, se laissa enrôler le premier. Prince pauvre, d'ailleurs homme de cœur et d'esprit, brave et aimable chevalier, zélé protestant, savant docteur, aimant également la guerre, les femmes et les livres, il était ce qu'il fallait pour donner à l'entreprise le lustre nécessaire. Il ramassa, avec l'argent de Lübeck, une armée raisonnable, somma Christian, duc héréditaire de Holstein et de Schleswig, prétendant au trône de Danemarck comme fils aîné de Frédéric, de délivrer Christiern, au nom duquel devait se faire la guerre, et sur le refus de Christian, ravagea ses duchés, uniquement pour appeler sur ce point les forces danoises alliées, puis s'embarquant, alla commencer par la Seelande la conquête du Danemarck.

Wüllenweber lui avait préparé les voies : les bourgmestres influens de Copenhague et de Malmoë, chauds protestans et peu amis de la noblesse, avaient été attirés par lui dans cette croisade démocratique, dont ils ignoraient toute la portée. Ils suffisaient d'ailleurs à Wüllenweber, qui voyait bien qu'on ne pouvait demander pour le moment rien de plus que l'affaiblissement de la royauté, l'abaissement de la noblesse, et l'avénement du peuple. Christophe d'Oldenbourg, trouvant les provinces travaillées par les deux bourgmestres, fit de rapides progrès, s'établit dans la capitale, et s'empara de presque tout le Danemarck, avec ses auxiliaires, les paysans et les bourgeois, qu'il déchaînait contre les nobles et le clergé catholique. Les horreurs et les cruautés de toute espèce ne manquèrent pas à cette guerre, comme on peut bien le penser. Pourtant, aucune réaction ne s'annonçait pour arrêter ces triomphes, si un évènement imprévu, amené par les compatriotes mêmes de Wüllenweber, ne fût venu renverser les projets de cet homme de génie.

Christian, ne trouvant plus d'ennemis après le départ de Christophe d'Oldenbourg, était allé assiéger Lübeck, à laquelle il ne pouvait faire un mal bien décisif, quoiqu'il lui fit éprouver une gêne importune. C'était tout ce que pouvait demander le triumvirat des bourgmestres. Pendant ce temps, la révolution s'accomplissait presque sans obstacle en Dane-


ROYAL
TIMBRE
SEINE

marck, et faisait déjà frémir le peuple de Suède. Les gens de Lübeck, accoutumés à payer la guerre, mais non à la supporter à leurs portes, ne purent y tenir, et firent la paix avec Christian. Celui-ci se trouvant libre de justifier par la conquête ses prétentions au trône de son père, entra en Danemarck, donna la main au roi de Suède, réunit autour de lui les forces de la noblesse, et les affaires changèrent bientôt de face. Trop faibles pour résister à cette triple alliance, les champions de la démocratie reperdirent presque tout le terrain qu'ils avaient gagné, et se trouvèrent réduits à la possession de deux villes. Ce fut en vain que Wüllenweber épuisa toutes les ressources de son génie, en vain qu'il envoya de nouveaux renforts, en vain qu'il suscita de nouveaux prétendans au trône, aventuriers pauvres, hardis et courageux; en vain qu'il excita l'ambition de François Ier et de Henri VIII; en vain qu'il ameuta toutes les rivalités, toutes les jalousies secrètes de l'Europe: ses généraux, cernés dans un petit coin du nord, durent succomber, et son projet plein d'avenir, cet édifice admirable de hardiesse et de prévision, croula parce que le peuple de Lübeck n'avait pu soutenir que ses jardins fussent ravagés. C'était moins que le caillou dans l'urètre de Cromwell.

Les patriciens de Lübeck profitèrent de ces événemens pour enlever à Wüllenweber la faveur de la foule inconstante. En peu de temps toutes ses conquêtes au profit du peuple furent perdues à Lübeck comme elles l'avaient été en Danemarck, et le ci-devant dictateur fut forcé de se démettre de ses fonctions de bourgmestre. Arrêté pendant un voyage, par un ministre de paix, par l'archevêque de Bremen, il fut livré à Henri-le-Jeune, duc de Brunswick, Henri, cruel champion du catholicisme, espèce d'inquisiteur couronné, qui argumentait en face de l'échafaud avec ses victimes, à la grande édification du bourreau. L'aristocratie de Lübeck, heureuse de régner dans une patrie humiliée et ruinée à toujours, loin de réclamer son grand concitoyen, n'eut pas honte de presser son jugement auprès du prince incompétent; elle envoya même des délégués pour la représenter au procès. Quand Wüllenweber, auquel les tortures secrètes avaient arraché l'aveu de crimes imaginaires et ridicules, vit arriver la procédure au grand jour, il rétracta ses aveux et demanda noblement pardon à ceux qu'il avait compromis. « Nous ne t'accordons pas ta rétractation » (*wir sind deines Widerrufs nicht gestændig*), s'écrièrent les délégués de Lübeck, et ils conclurent à ce que le bourreau, qui était présent, écartelât sans désemparer le digne plébéien qui avait voulu faire d'eux les souverains du nord. Le duc Henri se montra moins cruel qu'eux, et il accorda une mort *passable* (*einen ziemlichen Tod*). Jürgen Wüllenweber ne fut écartelé qu'après avoir été décapité.

M. Barthold, qui a réuni avec une ardente sympathie tous les élémens de cette belle histoire, n'a pas renoncé pourtant à l'impartialité, et il stygmatise plus d'une fois les honteux excès de la populace, comme il rend hommage à tous les nobles caractères, même parmi les patriciens. Son style est digne et ferme : mais en faisant de louables efforts pour éviter les interminables longueurs de la prose allemande, il tombe quelquefois dans l'obscurité de la concision.

Nous nous sommes arrêtés long-temps sur ce Mémoire qui est le plus important des trois que contient le volume. Le second, dont M. Voigt est l'auteur, présente un tableau assez curieux, quoique incomplet, de la vie privée des princes allemands au XVIe siècle. Ce serait une si bonne fortune pour les faiseurs de romans moyen-âge, que nous regrettons presque de la leur avoir indiquée. Le troisième traite de l'état des hommes et des mœurs en Islande avant l'introduction du christianisme. L'auteur est le docteur Leo, qui fait quelquefois des réflexions incroyables et surtout bien longues.

RAHEL, EIN ANDENKEN FUR IHRE FREUNDE (*Rahel, souvenir adressé à ses amis*). 3 vol., Berlin.

Qui a été à Berlin sans connaître Mme Varnhagen de Ense, sans entendre au moins beaucoup parler d'elle ? Cette dame fut presque un phénomène en Allemagne, où la sociabilité reçue semblait jusqu'alors refuser aux femmes une activité et une influence que Mme Varnhagen s'appropria de la manière la plus remarquable. Elle eut un salon qui n'offrit rien d'analogue à l'hôtel de Rambouillet et aux réunions de Mmes Geoffrin et du Deffant. Douée de presque toutes les qualités de l'esprit, liée avec les notabilités intellectuelles de l'Europe, elle n'eut rien de commun avec le pédantisme et la prétention de Mme de Staël. Sa maison pouvait être quelquefois à son insu un bureau d'esprit ; mais c'était, avant tout, un bureau d'affectueuse amabilité et de bon goût. Comment décrire à Paris cette originale personnalité de Mme Varnhagen, femme spirituelle, modifiée par la sensibilité allemande, faisant servir l'instruction à favoriser ses élans d'imagination capricieuse, pouvant être vaine, vaine d'elle et de son époux, et n'étant jamais que bonne ? Que les Français imaginent le caractère de femme le plus curieux pour leurs idées habituelles, il leur restera encore à le teindre de cette couleur particulière à l'Allemagne. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'elle, c'est que, pouvant prétendre à la gloire littéraire, elle n'a laissé, comme titre au souvenir de ses contemporains, que ses lettres, témoignages de piquante sympathie, réunies

par son époux dans le recueil que nous avons sous les yeux. Cette originale succession devant être l'objet d'un travail spécial dans la *Revue des Deux Mondes*, nous nous bornerons, pour aujourd'hui, à cette incomplète appréciation.

UEBER DEN BEGRIFF DES ORGANISMUS, etc. (*De l'idée de l'organisme comme fait dominant et général dans les trois règnes de la nature*), mémoire lu à la réunion des naturalistes allemands en 1834, par le docteur Lindner. Stuttgart.

Cette brochure est moins un Mémoire scientifique, comme semblerait le faire croire le lieu où elle a été lue, qu'une opinion philosophique, le germe d'un système, une de ces idées tout d'une pièce qu'enfante sans se lasser la méditation allemande. Comme on le peut entrevoir par le titre, M. Lindner prétend que la terre a un organisme vivant, agissant, dont l'action continue concourt avec l'organisme général de l'univers dont il n'est qu'une partie, et que cet organisme général, qui se révèle dans les actes des créatures, dans la succession des événemens historiques, conduit la création entière à un but que nous ne pouvons connaître. On sent que notre analyse ne peut aller plus loin, d'autant plus que M. Lindner prend le ton noble et inspiré de l'hiérophante plus souvent que la méthode pratique et démonstrative du savant. C'est une grande et poétique idée qu'il faut suivre tout entière dans le mémoire original.

A. SP.

HISTOIRE

POLITIQUE

DU MOIS.

Toutes les époques politiques sont dominées par certaines formules, par des mots jetés aux masses. Les assemblées délibérantes ont presse surtout que l'on définisse ainsi une situation, car alors autour de cette définition s ouvent hasardée, bizarre même, se rallient les esprit paresseux, les hommes qui ne veulent pas se donner la peine de réfléchir et d'agir, et ceux-là sont la majorité.

Suivez le gouvernement et les chambres depuis quinze ans; les intérêts de la société ont été oubliés pour des besoins, des idées factices et passagères. Un ministre venait à la tribune et vous disait en commençant une session : *Il faut faire de la religion*; l'année suivante : *Il faut faire de la monarchie*. Aujourd'hui le mot d'ordre a changé, mais la pensée reste la même; un ministre est aussi monté à la tribune et nous a dit : *Il faut faire de la résistance*. Cette phrase résume parfaitement la situation singulière que la royauté de juillet s'est faite. Aussi la majorité, jusque-là incertaine, morcelée en mille systèmes, brisée en petites fractions, s'est-elle groupée fièrement autour de *la résistance*. C'est que ce mot

flatte les esprits poltrons; ne résiste pas qui veut : résister suppose une force; on se drappe à l'antique; qu'il est beau de s'entendre dire dans les centres : nous résistons! combien cette position fortement colorée plaît aux ames faibles et tremblantes! c'est du rouge jeté sur des faces pâles et livides. M. Thiers a compris les bancs ministériels; il a donné une conscience à des opinions intéressées, un prétexte honorable à des votes complaisans, une mission sociale à des fonctionnaires passifs et muets.

Le voilà donc ce parti qui résiste; et à quoi, je vous le demande? A la révolution qui est le principe même du gouvernement; au progrès qui est dans sa destinée; au mouvement naturel des opinions, à cette effervescence généreuse des esprits que le système représentatif favorise! Vous résistez! et à quoi? Aux passions mauvaises, selon l'expression de M. Guizot! Mais ce mot est bien vague; les centres vont l'interpréter à leur guise : empêcher l'amoindrissement d'un budget, c'est une résistance; on est bien venu à bout de réprimer l'émeute des rues, pourquoi ne comprimerait-on pas l'*émeute des économies*? Puis arrêter la presse, toutes les améliorations sociales que le pacte fondamental faisait espérer et que le pays désire, n'est-ce pas de la résistance encore?

Jusqu'ici les têtes politiques bien organisées croyaient que la condition naturelle de la société, c'était le progrès; que dans ce monde la destinée de l'humanité pensante était ce *marche en avant* de l'esprit, haute vocation de l'avenir auquel les peuples sont appelés. Point du tout; les facultés intellectuelles, la puissance de la parole, la force des gouvernemens, doivent se réunir pour résister. Voulez-vous bien mériter du pays? résistez donc, M. Thiers vous l'a dit; posez-vous à la manière de M. Viennet et de M. Salvandy; offrez-vous comme des martyrs aux fureurs populaires, prêt à donner votre tête à qui ne la demande point; ôtez la faux au temps, arrêtez le mouvement des générations, les feux de la civilisation et de la vie, et alors vous serez digne de ce système proclamé comme le plus noble fruit de la révolution de juillet!

Mais en tout ceci il y a au moins un résultat obtenu, c'est que le ministère et la majorité qui s'y est si bien associée, ont pris couleur, se sont rangés autour d'une devise. Il vaut mieux une formule mauvaise que l'absence ou l'incertitude de toute formule; un système, c'est quelque chose lorsqu'on peut l'analyser dans la naïveté de son expression intime; nous savons ce que l'on veut et où l'on va : l'examen sera plus facile.

LE MINISTÈRE.

Il n'y a point de crise ministérielle encore; mais il y a dans l'atmosphère du cabinet je ne sais quel nuage noir et lointain qui pourrait bien

éclater en orage. Voudrait-on bien nous dire quel a été le résultat d'une certaine note présentée au roi par le maréchal Mortier? Pourrait-on nous expliquer le motif de la correspondance privée et si active qui se poursuit en ce moment entre Louis-Philippe et le maréchal duc de Dalmatie, correspondance protégée sous main par M. Thiers? Si l'impuissance du maréchal Mortier, son état maladif, ne lui permettent pas de garder un double ministère et la grande chancellerie de la légion-d'honneur, il faudra bien le remplacer. Le maréchal Mortier est homme d'honneur et de pudeur, il sent tout le ridicule du rôle qu'il joue et à la tribune et dans les bureaux de la guerre. Il a pu se prêter à une office de bon serviteur de la couronne, mais il ne veut pas faire rougir la fin d'une vie qui ne fut pas sans gloire.

Cependant, tel qu'il est aujourd'hui placé, le ministère, je le crois, à moins d'une crise imminente à l'extérieur, traversera la session. Pour le juger ainsi, je n'examine point la majorité qui le soutient, car cette majorité il la doit à des causes étrangères à lui-même; il faut peser surtout la situation des esprits et l'état de l'opinion. Ce qui a spécialement fortifié la combinaison ministérielle d'aujourd'hui, c'est le spectacle que les dernières tourmentes du cabinet ont offert; on se blase facilement en France; autrefois un changement ministériel était une émotion, soulevait une curiosité soudaine, un intérêt désireux de juger les résultats d'un nouvel arrangement de cabinet; ces émotions sont aujourd'hui usées; il y a fatigue de ces petites révolutions de coulisses où s'agitent les acteurs parlementaires; le pays est indifférent aux noms propres; il ne s'inquiète que de son repos; il en était venu à ce point, dans les quinze jours de la crise ministérielle, qu'on se demandait chaque soir avec moins d'intérêt que pour un mime d'un théâtre des boulevards : « Eh bien! quel ministre avons-nous pour demain matin? »

Dans cette lassitude des esprits, dans cette indifférence profonde pour toute combinaison de cabinet, le public se dit : « Puisque ceux-là y sont, qu'ils y restent; qui sait? s'il y avait encore un changement, cela dérangerait les étrennes du jour de l'an et le plaisir du carnaval. » Nous voulons le repos à tout prix, comme la paix en Europe; la chambre partage cette conviction avec le pays; elle craint de déranger quelque chose à l'édifice gouvernemental; elle a peur du bruit, elle a horreur de tout changement, d'une modification de choses ou d'hommes.

D'ailleurs, pour qu'un ministère neuf remplace une administration usée, pour qu'il rallie autour de lui d'avance une majorité naturelle et compacte, il est essentiel qu'il se trouve des hommes qui veuillent officiellement le pouvoir, et osent le dire haut. En Angleterre, pays

où se nuancent si bien les différentes opinions des chambres, chaque parti a ses ministres tout trouvés qu'il pousse aux affaires dès que ce parti triomphe. Mais, en France, causez avec les trois hommes plus spécialement indiqués pour servir de base aux élemens d'un cabinet nouveau, que vous répondent-ils ? « Nous ne voulons pas du ministère: le jour le plus malheureux de notre vie sera celui où nous serons ministres. » Est-ce là le véritable langage d'hommes politiques appelés à une destinée parlementaire? J'aime à croire que ce langage n'est pas sincère; que ce sont là des mots de convention dans la bouche de ceux-là même qui soupirent après le pouvoir dans leurs rêves d'or. Le langage d'un homme politique qui aspire à diriger le pays, ne doit pas être ce larmoiement sur les misères de l'autorité, et le dégoût des affaires publiques. Si l'on veut renoncer à un rôle, eh bien ! qu'on se retire et qu'on ne soit pas un obstacle à ceux qui veulent le jouer. Est-ce qu'on a jamais entendu dire au duc de Wellington, à M. Peel, à lord Grey et à lord Durham même : « Nous ne voulons pas être ministres? » Seulement il se font un système, l'adoptent, le proclament; puis, si ce système triomphe, ils s'en déclarent les organes et les défenseurs au pouvoir. La fausse position que se sont faite certains noms du tiers-parti est une des grandes causes de la force et de la durée du ministère actuel; ces noms s'usent tous les jours. Chaque instant, chaque vote enlève quelque chose à leur puissance parlementaire. Ils étaient seuls indiqués; maintenant le public cesse de s'intéresser à eux. Qui sait ? peut-être demain, il les tournera en ridicule. En politique, il est une chose terrible, c'est l'oubli; quand le public ne s'inquiète plus d'un homme, ou qu'il en parle en souriant, c'en est fait de sa vie politique. Et que lui importe que M. Molé aille chaque soir au château briller par le bon goût de sa conversation et l'éclat de ses manières? que lui importe que M. Dupin compte et recompte, publie et proclame les noms des hommes qui viennent dans ses salons, et les plus petites actions de sa vie privée? Tout cela ne crée pas cette puissance d'opinion qui seule vous indique au pouvoir. M. Molé ne cessera pas sans doute d'être l'expression d'une société élégante ; M. Dupin conservera toujours cette mordante supériorité de tribune, bourgeoisement caustique; mais ils cesseront d'être les pivots et le fondement d'une combinaison ministérielle, qui meurt avant même d'avoir été conçue.

C'est cette impuissance dans ses adversaires qui maintient le pouvoir aux mains du ministère actuel; ce ministère a subi lui-même une transformation intérieure d'une haute importance. Toute crise à laquelle un conseil échappe a pour effet d'en resserrer les parties et d'opérer une fusion plus parfaite d'opinions et de nuances; il est évident que le ministère Guizot

et Thiers, ayant péri par les divisions intérieures, doit avoir compris qu'il faut aujourd'hui serrer les rangs, et ne plus se laisser miner par les mêmes causes de destruction. De là résultent de plus grandes et de plus nombreuses concessions réciproques; on s'est promis de vivre en paix, de ne plus troubler désormais l'harmonie du pouvoir constitutionnel, et pour cela on a fait des sacrifices incroyables. Qui aurait jamais pensé, par exemple, que M. Persil, le dénonciateur de ses collègues, M. Persil qui les avait flétris de toutes sortes d'épithètes injurieuses dans sa conférence du 8 novembre au soir avec M. Dupin, M. Persil, l'ennemi ardent des doctrinaires, l'homme si indigné de ce qui s'était passé au diner des affaires étrangères, siégerait en face de l'amiral de Rigny, dont la rude franchise de mer s'était manifestée en refusant de presser la main du révélateur des secrets domestiques? Tout cela vit momentanément en communauté; la force des choses les y oblige; tous savent qu'au premier craquement le cabinet se morcellerait. Je prends même la supposition la plus grave pour le ministère, l'avénement du maréchal Soult à la présidence. Ce serait, certes, une humiliation bien grande, de voir revenir à leur tête l'homme qu'ils ont supplié le roi de renvoyer, le collègue qu'ils ont *chassé*, pour nous servir de l'expression même du monarque! Eh bien! on le subirait encore; on ne rougirait pas de presser ces mains dures et calleuses, qui menacèrent la large figure allemande d'un des membres du conseil.

Toutefois, dans ce cabinet si résigné, chacun conserve ses ressentimens particuliers et ses affections de personnes. Jusqu'ici le conseil se divise en majorité et minorité; le maréchal Mortier et M. Persil ont plus de sympathies pour M. Thiers; MM. de Rigny, Humann et Duchâtel, pour M. Guizot. On cherche à effacer le plus possible les anciennes démarcations, et elles se représentent dans toutes les questions importantes de personnes ou de choses; les ministres s'efforcent de les atténuer aux yeux du roi, afin de faire croire à une parfaite union politique; mais en ce monde on ne renonce pas à soi de telle sorte que les antipathies personnelles n'éclatent à chaque instant. Prenez une difficulté de cabinet (et il en surgit plus d'une dans la durée des pouvoirs); maintenant jetez-la au milieu de ces hommes qui se disent si unis, et vous les verrez tous s'agiter, recommencer leurs intrigues individuelles, leur commérage de personnes : vous verrez encore M. Persil dénoncer ses collègues; M. Thiers trahir sous main M. Guizot pour M. Molé; M. Guizot imposer sa coterie aux affaires au détriment de la réputation et de l'honneur de M. Thiers. Tout cela s'est fait, tout cela se fera encore. Déjà le ministère a vu dans le conseil des dissidences accidentelles naître et se

développer, et nous poserons cette question au ministère: « que s'est-il passé sur le projet de dissolution de l'École Polytechnique ? » Sans doute il ne s'agira d'abord que de majorité et de minorité, accident inévitable dans toute délibération politique; mais en se perpétuant, ces majorités et ces minorités deviennent des nuances hostiles qui luttent et se prennent corps à corps jusqu'à ce que les crises décisives arrivent.

Louis-Philippe connaît mieux que personne tous les tiraillemens de son cabinet; ceux qui l'approchent aux Tuileries ont dû remarquer un nuage de tristesse sur ce front habituellement si expansif; on voit que quelque chose l'importune et le blesse dans la constitution et la marche de son gouvernement. Le roi, comme tous les esprits éclairés, a l'instinct des choses; de quelque manière qu'on envisage la dernière crise ministérielle, il n'en est pas moins vrai que Louis-Philippe a été en définitive forcé de céder; la combinaison Guizot et Thiers s'est imposée comme une nécessité. Le système actuel plaît à la royauté, parce qu'il est en harmonie avec la pensée européenne de conservation et de répression qui forme la base exclusive du projet persévérant et fixe de Louis-Philippe; mais les circonstances qui ont fait triompher la combinaison ministérielle sont présentes à sa mémoire. On peut dorer un joug, il n'en est pas moins pesant. L'Europe, qui avait eu jusqu'à la dernière crise du ministère une haute opinion de la capacité de Louis-Philippe, l'a perdue à l'aspect de ces incertitudes de sa pensée; cette absence complète d'un gouvernement régulier a déconsidéré l'autorité du trône de juillet; M. Bresson a pu écrire de Berlin la manière dont l'empereur de Russie et le roi de Prusse s'étaient exprimés sur cette impuissance d'une couronne de quatre ans pour trouver des ministres capables de la seconder. La combinaison Bassano a été principalement imputée au roi, et cette combinaison, il a été forcé de l'abandonner après quelques jours de durée. Cette opinion de l'Europe touche profondément Louis-Philippe; après tant de sollicitudes et de sueurs, n'obtenir que ce résultat désespérant, c'est chose triste et déplorable! Ensuite la couronne voit bien que les esprits s'aliènent à son gouvernement; on a marché trop vite dans la désaffection; on a secoué d'abord le parti républicain, puis l'opinion Laffitte, Mauguin, Odilon Barrot; maintenant on a même jeté M. Dupin dans l'opposition. Où cela s'arrêtera-t-il? Le système ministériel n'a plus qu'un seul journal important pour lui; la presse l'attaque vigoureusement. Comme le roi a une très grande expérience d'avenir, il sait que, si la presse ne produit pas un résultat immédiat, elle mine, elle travaille les esprits. La dernière élection de M. Eusèbe Salverte l'a vivement préoccupé. A un an de distance, la bourgeoisie de Paris, les boutiquiers, cette garde nationale dont le roi a

cultivé si soigneusement les affections et l'appui, ont élu un des noms les plus avancés de l'opposition de gauche!

De la rue, l'opposition est montée aux salons, des salons au palais. N'est-il pas vrai que le prince royal formule des plaintes assez aigres, assez ouvertes contre le système doctrinaire? M. le duc d'Orléans avait particulièrement favorisé la formation du ministère Molé; il s'était mis en avant, avait engagé sa parole, et donné certaines assurances qu'il n'a pu tenir à cause de la rentrée du ministère actuel. L'avénement d'un cabinet auquel il eût puissamment contribué, aurait, pour ainsi dire, marqué les premiers pas du jeune prince dans la carrière royale : il y a de l'espérance lorsqu'on a devant soi une longue vie. L'intervention du duc d'Orléans dans les affaires publiques eût été un pas immense qu'on eût fait faire à la monarchie héréditaire de juillet. Il y a encore peu d'expérience et de capacité dans cette tête de vingt-trois ans; mais enfin un cabinet qui aurait tenu de lui un peu de confiance et de force, aurait pu l'associer avec précaution à ses actes; tout en restant constitutionnellement indépendant, le prince royal eût servi d'intermédiaire auprès de la couronne; il se serait rompu à ce travail politique qui seul peut préparer un nouveau règne. Tout marche autour de nous, les générations s'avancent dans un avenir de progrès; pourquoi les couronnes elles-mêmes ne se mettraient-elles pas en rapport d'études et de science de gouvernement avec le siècle éclatant de force et de lumières?

M. le duc d'Orléans, par cela seul que son œuvre a péri, et que son œuvre lui créait une grande position, a pris en désaffection le cabinet doctrinaire; le prince le subit, mais il l'aime moins encore que ne l'aime son père. Nous ne pourrons jamais croire que dans une jeune tête le mot de résistance puisse retentir bien fort, et ce mot de résistance n'est-il pas le principe du nouveau cabinet? Que les esprits fatigués de leur passé, glacés par l'âge et les tourmentes, se posent comme barrière aux mouvemens de la civilisation, cela se conçoit; mais demander à une intelligence toute neuve de prêter sa main pour repousser la chaleur et la vie de la génération à laquelle elle appartient, cela ne peut être.

On dira que, sous le système représentatif, peu importe à un cabinet d'avoir l'affection ou l'amitié d'un prince; que la seule question pour lui, c'est d'avoir la majorité, et que le ministère actuel l'a obtenue. Cela est exact, et nous voudrions de bon cœur que l'on arrivât à cette république intellectuelle où la royauté n'est qu'un nom, et l'action de la cour un accident inaperçu; mais puisque cela n'est pas, puisqu'il faudra peut-être encore les luttes et les sueurs d'une génération pour arriver à ce résultat, on doit dès-lors prendre les faits tels qu'ils sont. Or, la majorité qui sou-

tient le ministère actuel, n'est point systématiquement attachée à ses doctrines; elle se forme d'une multitude d'intérêts particuliers qui ont leur retentissement au château, et sur lesquels par réciprocité l'opinion du château influe : d'où il résulte qu'il n'est pas indifférent à un cabinet d'avoir pour lui la protection de ceux qui, plus ou moins directement, touchent à la couronne. Demandez aux ministres eux-mêmes si une grande partie de leurs difficultés ne viennent pas de leur position vis-à-vis le roi et le prince royal? Demandez-leur si la préoccupation royale pour la présidence du maréchal Soult, quoiqu'en définitive ils se résignassent à la subir, ne les inquiète pas vivement? Demandez-leur s'ils ne s'alarment pas de certaines audiences que Louis-Philippe ou le prince royal accordent à des noms hostiles au ministère? Oui, la vie de cour occupe aussi activement le cabinet que les sueurs parlementaires d'un commencement de session.

LA CHAMBRE DES PAIRS.

La chambre des pairs exerce dans l'état une double mission : elle est assemblée politique, elle est corps judiciaire. Jusqu'ici, dans la nouvelle session, elle n'a point paru comme portion de la législature; elle ne s'est montrée que comme tribunal. Comme toutes les distinctions subtiles qu'une constitution peut établir n'arrivent point jusqu'à l'application, les passions du corps politique s'infiltrent dans les arrêts de la cour judiciaire, ce qui fait la plus détestable institution de cette *cour des pairs* si solennellement réunie.

L'Angleterre! dira-t-on encore. En vérité, il devient trop trivial de rappeler que la plupart des institutions anglaises dérivent de la féodalité; qu'est-ce que la cour des pairs d'Angleterre, si ce n'est l'ancienne cour des barons hauts tenanciers, chargés de punir les crimes de félonie Grâce au ciel, le crime de félonie n'existe plus parmi nous; puisque nous n'avons plus de fiefs, il serait temps de ne plus avoir de hauts barons. Toute juridiction exceptionnelle a pour principe de s'étendre jusqu'aux délits ordinaires; ce qu'on n'a pas remarqué, c'est qu'avec l'institution de la cour des pairs, si étrangement entendue, il n'y a plus une seule personne libre, un seul journal à l'abri d'une suppression arbitraire; comme il n'y a rien qui définisse le crime contre la sûreté de l'état, je demande ce qui empêche le pouvoir de vous enlever sans cesse au jury, pour le moindre délit, et de vous renvoyer à la cour des pairs? Cette cour peut aussi trouver des délits d'offense dans les phrases les plus innocentes des journaux, elle a le pouvoir encore de les priver de la juridiction du jury, et de frapper la presse d'une interdiction indéfinie. Dès-lors à quoi bon les garanties?

Nous venons de voir cette juridiction s'exercer en deux circonstances sérieuses : le procès contre *le National*, et la procédure si bien nommée le *procès-monstre*: car lorsque l'histoire, détachée des petites passions contemporaines, aura à réfléchir et à planer sur le temps présent, elle pourra rappeler, avec une douloureuse indignation, qu'une assemblée législative fut obligée de voter des fonds afin de construire une salle assez vaste pour contenir les accusés dans un procès criminel. La plainte de M. Philippe de Ségur contre *le National* n'a point été concertée ; elle a été la suite d'un de ces mouvemens intempestifs qui fermentent aujourd'hui dans certaines têtes de l'empire contre les progrès de la liberté au-dessus de leur intelligence. *Le National* avait rapporté un fait historique, un de ces faits terribles qui pèsent horriblement sur le passé d'une assemblée; or, voici dans quelle position se trouvait cette assemblée par rapport au fait dénoncé :

Pairs ayant voté la mort du maréchal Ney existant encore dans la chambre, absens ou assistant au procès du *National*.	41
Fils ou successeurs de la pairie des votans.	18
Votans pour une peine.	7
Votans pour l'incompétence et l'acquittement.	5
Fils de ceux qui ne votèrent pas la mort, Laujuinais, etc.	2

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les pairs éliminés, comme ayant été nommés par Charles X, et par conséquent les plus royalistes de l'as semblée, n'ont pu prendre part au vote de mort, leur nomination étant postérieure; ceux qui condamnèrent le maréchal Ney appartenaient spécialement à l'ancien sénat de l'empire; ils se composaient de quelques généraux et maréchaux que la restauration avait jetés à la chambre des pairs, lors de la fournée dite de M. de Talleyrand, en 1815. Il n'y avait dans toute cette chambre des pairs qu'un nom éclatant de loyauté qui pût lever le front haut devant les souvenirs de ce procès du maréchal Ney; c'était celui du vieux Moncey, refusant d'assister au conseil de guerre pour juger un glorieux camarade, et subissant la destitution et un emprisonnement de trois mois pour cette honorable violation de la discipline militaire.

C'est en présence d'une cour judiciaire, composée de tels élémens, que le gérant du *National* était traduit sur une plainte en diffamation. Je ne sais comment ces vieux débris de tant de systèmes déchus ont le sentiment des sympathies publiques ; je ne sais s'ils sentent d'une autre manière que le commun des hommes, mais il est impossible de s'expliquer par quel motif la cour des pairs a pu se décider à une telle poursuite. Je pense qu'avec

les ames molles et assouplies, il ne faut point raisonner d'après les principes généraux de la morale et du patriotisme sévère ; toutefois, il est une manière de voir les questions que les roués eux-mêmes ne désavouent pas : j'entends parler de l'utilité et de la portée pratique d'une résolution prise, et je demande si la cour des pairs a atteint le but qu'elle se proposait? Sa considération était attaquée; est-elle bien relevée depuis la condamnation? On voulait infliger une peine, c'est-à-dire inspirer, par la crainte du châtiment, plus de respect pour la cour des pairs, et l'arrêt exorbitant qu'on a prononcé est-il un véritable châtiment? Les 10.000 francs d'amende seront couverts par les souscriptions; la prison? les victimes y sont habituées, et on se fait gloire aujourd'hui de cette petite persécution qui vous réunit à des compagnons d'infortune et d'opinion.

Il faut avoir bien peu de prévoyance pour s'exposer à tous les accidens qui ont marqué la durée de ce procès, et le tout pour un si misérable résultat. Les corps politiques qui voient loin et haut les questions sociales, grandissent seuls leur réputation : le procès du maréchal Ney était une chose odieuse; les pairs le savaient, et comment de gaieté de cœur réveiller de tels souvenirs, et les jeter en pâture à l'opinion irritée? Je ne puis même m'expliquer comment des hommes tant soit peu habitués aux idées sérieuses de gouvernement et de politique ont pu se tromper à ce point.

Voyez que de fautes commises les unes sur les autres! On autorise M. Carrel à venir défendre son ami, et quand M. Carrel remplit son mandat avec chaleur et conviction, on l'interrompt. M. Pasquier savait que la chambre, modifiée depuis la révolution de juillet, ne pouvait être tout entière solidaire de ce qui s'était passé à une époque réactionnaire: il veut la rendre complice par ses paroles peu réfléchies; et lorsque le général Excelmans proteste énergiquement contre les interpellations de M. Pasquier, voilà le président qui se tait, qui n'ose rappeler à l'ordre l'interrupteur, et qui, après avoir manqué à ce qu'il devait à une portion de la chambre, manque aussi à sa fermeté de président.

En politique, il faut laisser dormir les souvenirs, surtout lorsqu'ils compromettent le présent. Ce n'était pas la première fois que *le National* avait soulevé la tombe sanglante du maréchal Ney; il y avait eu requête de la famille; M. Dupin, le président de la chambre élective, avait pris sous son patronage le procès en révision; la chambre des pairs s'était tue, et elle avait bien fait. La voilà maintenant qu'elle sent réveiller ses susceptibilités à l'occasion d'un article de journal; je le dis ici hautement, la majorité a agi à l'étourdie; elle a cru plaire au pouvoir, à ce système de résistance et de force que le ministère parodie, et auquel il veut asso-

cier, tant qu'il le peut, des complices. Qu'est-il ensuite arrivé? c'est que le pouvoir, voyant le mauvais effet produit par tout ce qui s'est passé à la chambre des pairs, l'a abandonnée à son tour. Il y a eu des réprimandes faites à M. Pasquier; des réclamations sont venues se joindre aux protestations, et la cour des pairs s'est ainsi sacrifiée pour un ministère qui ne lui en sait aucun gré. Que M. Pasquier y prenne garde, c'est une rude tâche qu'il s'est imposée : il n'était pas parmi les juges du maréchal Ney, il est par trop généreux à lui de vouloir se faire le patron complaisant de la sentence. Servir le pouvoir est une bonne et grande chose, et nous ne sommes pas de ceux qui en veulent la déconsidération systématique; mais il faut le servir en conservant sa dignité, en le sauvant de ses propres écarts, en le présentant aux yeux de la société, non dans une petite vengeance étroite et sans motif, mais dans l'appui franc et généreux donné à toutes les nobles choses, à toutes les fortes idées.

Que dire du procès de la grande conspiration? S'il était permis de mêler quelques idées plaisantes à un sujet aussi déplorable, je pourrais rappeler que dans ce mémorable procès il y a deux choses pourtant essentielles qui manquent, les juges et le lieu des séances du tribunal. Chacun sait qu'en matière criminelle il faut que les juges et les jurés aient assisté à tous les développemens de l'accusation et de la défense : or, comme chaque jour plusieurs pairs ne répondent point à l'appel nominal, que de cent quatre-vingts, qui était le résultat du premier appel, les pairs sont réduits à cent dix-neuf, il pourrait bien arriver qu'ils ne pussent plus se réunir en nombre suffisant pour continuer raisonnablement une poursuite et prononcer l'arrêt. Ceux qui connaissent le personnel de la chambre doivent savoir qu'elle se compose en majorité de vieillards malades, rachitiques, qu'un rhume retient au lit, qu'une goutte paralyse; le Luxembourg est loin! les républicains ont des faces bien terribles! Des souvenirs doivent rester dans leur mémoire! la rue peut encore s'émouvoir! et tout cela doit retenir des corps et des ames qui ont besoin de s'envelopper dans du coton. On verra donc successivement s'abaisser le chiffre des présens; en face de trois cents accusés, qui sait? peut-être il n'y aura plus que quatre-vingts juges. M. Decazes et M. Pasquier sont actifs; leur correspondance pourra stimuler le zèle de quelques tièdes magistrats; cela suffira-t-il? nous le croyons à peine. La chambre des députés donnera les moyens de faire une salle; mais faire des juges, c'est plus difficile, et les supplications, émaneraient-elles même d'une bouche auguste, n'auraient pas la vertu magique de donner la santé et le courage à MM. les pairs. Voyez comme il sera beau de voir peut-être des hommes accusés et condamnés par une cour dont chaque membre sera fonctionnaire public et salarié, recevant un traitement fixe des mains du pouvoir qui poursuit!

Puisque je viens de parler de la salle des séances, il faut pénétrer dans cette affaire, qui est toute une histoire des soucis de M. de Sémonville et de son successeur, M. Decazes. Quand on s'est aperçu que le local des séances ordinaires était insuffisant, que les accusés pourraient se prendre corps à corps avec les juges, ce qui plaisait fort peu à la pairie, on s'est dit : « Il y a impossibilité de jeter là toutes ces figures républicaines à l'aspect si formidable. » On avait d'abord songé à l'Odéon : l'Odéon est une dépendance de la chambre des pairs; c'est le grand référendaire qui en a en quelque sorte la direction; on aurait pu défaire ses stalles, combler son parterre, pour jouer cette ridicule et cruelle parade; mais c'était jeter un anathème indéfini sur ce malheureux théâtre, qui déjà n'est que trop abandonné. Tout le quartier latin se soulevait à la seule pensée de ce tribunal exceptionnel, si singulièrement improvisé; puis, MM. les pairs n'étaient pas tranquilles en se rendant dans ce lieu de séances isolé, sans défense militaire; et la translation des prisonniers eût été difficile. Aussi le projet a-t-il été abandonné. Il en est arrivé un second. Dans notre gouvernement de sécurité et d'avenir, on ne procède jamais que par mesures provisoires; nous avons eu une salle des députés en bois, une salle d'exposition de l'industrie en bois, un obélisque de Luxor en bois, pourquoi n'aurait-on pas une salle d'audience criminelle en bois? Cela a plusieurs avantages : d'abord, on multiplie les marchés et les pots-de-vin; puis cela dure moins, et on a besoin de les renouveler un peu plus souvent. Voici un troisième projet qui se discute : il s'agit d'une salle permanente et d'un crédit de douze cents mille francs. Il y a en certain lieu une sorte de manie de replâtrer les bâtimens élevés par les ancêtres; les Tuileries ont éprouvé ce badigeonnage, le Luxembourg aura également sa nouveauté. Laissons aux amis des arts le soin de déplorer l'invasion de cette nouvelle bande noire; une préoccupation plus grave est en nous. Dans ce triste procès, il y aura d'ineffaçables souvenirs, des caractères indélébiles! juridiction exprès, salle de jugement construite exprès, prison bâtie exprès pour la réclusion des prisonniers; et s'il y avait arrêt de mort, comme on semble le demander, il faudrait une place exprès pour frapper les condamnés, un bagne exprès pour les contenir, un lieu d'exil exprès pour les déporter, tant ils sont nombreux! Et dire que le pouvoir avait occasion d'éviter cette cruelle flétrissure historique par l'amnistie, dire qu'avec quelques concessions de prudence et d'humanité on pouvait s'abriter contre les terribles jugemens du présent et de l'histoire! On serait tenté de penser qu'une main fatale pousse les gouvernemens à des fautes; tous se perdent par la même cause, tous y reviennent comme poussés par un instinct trompeur. Le voilà donc encore une fois, le trône de juillet, lancé

dans les orages, blessant des opinions irritables, soulevant des haines à plaisir; que de bien aurait fait un peu de pardon jeté sur ces plaies!

Des pardons! Nous en avons un tout petit; on ne nous le donne pas comme un acte de clémence, mais comme un argument ministériel pour obtenir une loi de finance et de crédit. On cède à l'opinion vingt-sept têtes de captifs. On aura la majorité à la chambre sur les douze cents mille francs réclamés. C'est donc convenance parfaite! C'est faire le bien avec un instinct de formes très remarquable.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Depuis la récente ouverture de la session, la chambre des députés s'est dessinée dans plusieurs débats d'une nature différente. La majorité s'est prononcée tout à la fois en ce qui touche la querelle du tiers-parti avec le ministère, et de l'opposition également avec ce ministère. Trois questions sont venues à point pour bien marquer cette situation complexe; il est évident que dans la question de l'interprétation de l'adresse et du crédit de 26,000 francs pour la présidence, il ne s'est agi que de différends particuliers entre le tiers-parti et le ministère, tandis que sur la demande des 1,200,000 francs pour le procès républicain, le débat s'est agrandi par la question de l'amnistie, et s'est transformé en un véritable coup de parti entre le cabinet actuel et l'opposition de toutes les couleurs.

Je me suis souvent demandé ce qu'était le tiers-parti; j'ai déjà dit que par la force des choses il se morcellerait, et qu'une fraction passerait au ministère, tandis que l'autre viendrait à l'opposition franche, se dessinerait d'une manière nette dans les questions politiques importantes. C'est à ce point qu'est arrivé le tiers-parti aujourd'hui; il n'existe plus comme opinion depuis l'ordre du jour motivé sur l'adresse. Il est mort dans ce débat, et il l'avait bien mérité. Entre des ministres qui venaient à la tribune dire franchement: « Voyons, voulez-vous nous conserver au ministère, nous sommes prêts à y rester sous notre responsabilité, » et les chefs d'une opinion tremblante devant le pouvoir, et répétant sans cesse: « Nous ne voulons pas être ministres, nous craignons la responsabilité, » la chambre n'a pas dû hésiter; la majorité s'est décidée pour qui osait avouer haut sa volonté du pouvoir, sa ferme résolution de le garder. Comparez le langage si direct de M. Thiers avec les explications si timides de M. Passy, de M. Dupin et même de M. Étienne, et dites-moi s'il est étonnant que la victoire soit arrivée à un cabinet qui avait tant de foi en lui-même et dans les couardises de ses adversaires? M. Thiers a très bien compris l'esprit et la direction de la majorité; il a évoqué des fantômes; il lui a fait peur de l'absence de tout pouvoir, et de cette anarchie ministérielle dont on

avait été les tristes témoins pendant une quinzaine. Ce n'était pas seulement à la tribune qu'on avait agi de cette manière; en présence d'une certaine masse de députés, M. Thiers avait saisi corps à corps M. Dupin, et lui avait dit : « La question est décisive, nous la poserons nettement; si nous succombons, il faut que vous soyez ministre; vous devez l'être, et prendre toute la responsabilité du pouvoir. » Que répondit M. Dupin à cette interpellation? Encore des mots vagues et incertains : « Nous n'en sommes point là, nous verrons ce que nous aurons à faire; vous savez que je ne veux pas être ministre. » Dès lors les timides de toutes les opinions ont voté pour ce qui était contre un avenir qui se montrait dans le vague et dans l'incertitude. On avait eu d'ailleurs le récent spectacle de l'impuissance de ces hommes à découragement qui se prenaient d'une belle passion pour le pouvoir, et qui l'abandonnaient quelques heures après; M. Passy et M. Teste avaient tué le ministère Bassano, ils avaient jeté leurs portefeuilles aux premiers obstacles; et comment avoir confiance dans une combinaison mort-née, qui avait fatigué le pays sans fermer aucune de ses plaies? On a parlé de corruptions particulières, de consciences flottantes et timides pour justifier ce vote; je dis, moi, que ce vote était dans la nature des choses, et qu'il ne pouvait pas en être autrement. Quand une assemblée a devant les yeux, d'une part, un système fixe pour lequel le pouvoir demande adhésion franche et sincère, de l'autre, des paroles vagues, un système incertain, reposant sur un récent exemple de faiblesse et d'irrésolutions, il ne peut y avoir à hésiter; la chambre a fait en cette occasion ce que tout pouvoir politique devait faire.

Ensuite s'est présentée une seconde question, le supplément de traitement pour le président de la chambre. C'était mesquinerie de le demander, c'a été encore mesquinerie de le refuser; mais ici le vote de la chambre a été marqué de quelques circonstances particulières qu'il est bon de constater. D'abord les ministres étaient décidés à donner une leçon à M. Dupin pour ses incartades : ils ont voté pour le président, mais sous main ils ont insinué à leurs amis de voter contre. M. Dupin a réveillé aussi pendant sa présidence beaucoup de susceptibilités personnelles : je sais tels députés qui votent habituellement contre le ministère, et qui ont refusé avec une jouissance non moins absolue le supplément de M. Dupin; enfin l'opposition Odilon Barrot, Laffitte, Mauguin, qui avait soutenu de ses boules la querelle du tiers-parti contre le ministère, n'a pas été unanimement complaisante pour aider le ménage de M. Dupin.

La conséquence de ce vote devait être une démission de la présidence; quand une majorité se prononce aussi fortement contre le chef qu'elle

s'est donné, surtout quand ce chef vient de passer à une opinion plus nette et mieux dessinée, il faut bien conclure que cette majorité a changé d'avis sur son président, et qu'il faut la consulter de nouveau. Il est impossible que M. Dupin ne fasse pas une piteuse figure en face de la chambre qui vient de lui refuser ce que le président considérait comme une dette; comment peut-il désormais se dire le directeur suprême des débats, l'homme de confiance de la majorité? Comment comprend-il le sentiment de ses devoirs et de ses fonctions? Il fait dire partout qu'il aurait eu mauvaise grâce à quitter la présidence parce qu'on lui refusait 26,000 francs : c'est pitié en vérité de ne pas vouloir comprendre le sens d'un vote aussi significatif; la chambre n'a pas vu une question d'argent; elle a donné une leçon; elle a déclaré à M. Dupin qu'après avoir essayé son ministère, après s'être prononcé dans la question de l'adresse, le président cessait d'avoir sa confiance. A cela, M. Dupin répond encore : « Si l'on procède à un nouveau scrutin, j'aurai la majorité, ce sera donc une pure forme. » Nous doutons d'abord que M. Dupin ait réellement cette majorité dans la position nouvelle qu'il s'est faite; mais s'il l'avait, ce serait une force donnée à son crédit, un baptême nécessaire, une manière de retremper sa vie politique, et cela ne serait pas inutile à sa considération parlementaire.

Je répète que la seconde querelle devait se vider entre toutes les nuances de l'opposition et le ministère à l'occasion de l'amnistie. Le rapport de M. Dumon a cherché à voiler le côté politique de ce débat; on dirait que son travail est un simple devis d'architecte, et il n'est pas plus question d'amnistie que si jamais on n'en avait parlé dans la chambre. Je crois qu'en face d'un parlement c'est se mal placer que de jeter un voile officieux sur des questions qu'il est pourtant impossible d'éviter; la chambre ne demandait pas des plans et des devis à M. Dumon, pas plus qu'à M. Thiers qui les fait distribuer; ce n'était pas une affaire des salons de M. Decazes qu'il fallait traiter, mais une des grandes difficultés du moment. M. Dumon a-t-il cru l'éviter en faisant de la phrase architecturale, en badigeonnant un discours, en accablant le sentiment politique sous la pierre, le plâtre et le mortier?

La discussion qui s'est ouverte doit être envisagée sous deux points de vue : 1° comme œuvre de tactique des différentes nuances de l'opposition; 2° comme une lice ouverte où tous les talens de la chambre se sont proclamés.

Sous le premier point de vue, il y a eu dans cette discussion un pas immense de fait, à savoir la fusion complète de la fraction indépendant du tiers-parti dans la nuance Odilon Barrot. Ce tiers-parti flottait jusque-

là incertain, prêt à se grouper autour d'un chef. La position politique de M. Dupin étant ruinée, il ne lui fallait que quelques avances de l'opposition de gauche, pour qu'il vînt à elle; et je dois dire que M. Odilon Barrot, par les concessions habiles qu'il a faites dans la séance de mardi et par le talent qu'il y a déployé, a conquis cette première place, qu'en aucune manière M. Dupin ne peut aujourd'hui lui contester. Désormais il faut que M. Dupin le sache bien, il n'est plus en première ligne; il n'y a plus de tiers-parti proprement dit, mais une opposition en face d'un système et d'un ministère; et cette opposition peut, sans se compromettre, en se fondant avec la gauche, adopter aujourd'hui les doctrines de M. Odilon Barrot; car il y a eu du gouvernement dans ses idées, une certaine manière d'envisager les faits et les choses de la révolution de juillet qui lui assure un avenir dans la chambre. Ce ne sont plus des allégations vagues, un système qui menace les intérêts, mais une théorie de conservation et de progrès qui tôt ou tard doit trouver son expression au pouvoir.

Quant à la situation du ministère dans cette discussion, il y a un fait qui a dû frapper un homme de la portée de M. Guizot, c'est que son crédit sur la chambre des députés s'en va. Il y a quelque chose de vieux et d'usé dans les thèmes politiques de M. Guizot; la profonde conviction où il est de la vérité pratique de certaines maximes qu'il s'est faites, l'entraîne à les répéter sans cesse à la tribune, de sorte que lorsque le ministre n'est pas assez bien inspiré pour donner à ses phrases une tournure pittoresque et éclatante, il est terne, monotone, ressasseur des mêmes idées et des mêmes faits. Les souvenirs qu'on peut opposer à M. Guizot sont tristes, et le jettent dans de perpétuels embarras, au milieu des interruptions de toute nature. Aussi, voyez comme M. Thiers a de plus franches allures, comme il est plus à l'aise au milieu de cette chambre révolutionnaire au fond, et qui ne secoue la révolution que parce qu'elle a peur. On lance les reproches de Gand à la tête de M. Guizot; M. Thiers n'en est pas fâché, parce que cela élève d'autant son crédit, et écrase un collègue dont il a encore besoin, mais qu'il éloignera à la première crise. M. Guizot a pu voir le peu d'effet qu'avait produit son discours d'hier; sa voix cave et sévère n'avait plus ce retentissement de terreur dans certaines fractions de la chambre; il n'avait pour lui que les centres dévoués, et ceux-là changent à chaque mutation de pouvoir. M. Guizot a affaire au collègue le plus roué, à l'ami le plus perfide. M. Thiers travaille en sous main la presse pour qu'elle démolisse M. Guizot; sous main, il travaille également les centres pour qu'ils l'abandonnent au profit de sa propre importance. Bientôt la lutte pour la présidence ne sera plus engagée entre le ministre de l'intérieur et le ministre de l'instruction publique, mais directement

entre M. Thiers et le maréchal duc de Dalmatie; il faut que M. Guizot ferme les yeux à l'évidence pour ne point apercevoir cette révolution sourde qui se prépare contre lui dans le cabinet comme au sein de la majorité.

Au reste, autant la séance de lundi avait été terne et insignifiante, autant celle du lendemain a été remarquable. Il faut être juste envers tout le monde; M. Janvier, en qui sont des espérances et du talent, n'a point répondu à l'attente publique; il y a dans ses paroles une certaine préoccupation personnelle qui fatigue à la fin. C'est par le sentiment exagéré de son importance que M. Janvier peut se perdre; nous dirons donc au jeune député que la chose publique n'a rien à faire de ce *moi* si souvent répété, qui ne peut convenir, encore avec modération, qu'à certaines réputations vieilles et constatées. M. Janvier va droit devant lui sans se souvenir assez qu'il parle à une assemblée de mille nuances qu'il faut également ménager; un homme politique s'observerait, réfléchirait un peu mieux à sa phrase. S'il y a quelque chose qui s'use vite dans les assemblées, c'est l'ascendant qu'on veut se donner. Il arrive, cet ascendant, tout seul; mais plus on veut l'imposer, plus il échappe; c'est une puissance qu'il faut acquérir à petit bruit, parce qu'il faut éviter de froisser les amours-propres et les jalousies ameutées.

Nous reprocherons à M. Pagès de l'Ariège un luxe de formes oratoires, une réminiscence des types antiques, une imitation de la manière de M. Royer-Collart, cette solennité de paroles que l'Angleterre ne connaît pas dans son parlement, et qui rarement est nécessaire pour la solution d'une question politique. La phrase est usée; plus ou moins éclatante, chacun la fait; ce dramatique de mots, ces antithèses multipliées s'abîment sous la monotonie. Si M. Pagès veut réveiller le souvenir de M. Royer-Collart, il doit aussi imiter cet orateur dans ce silence grave que le vieux chef de la doctrine ne rompit jamais que dans les discussions solennelles, à de longs intervalles. Alors un discours est un évènement; mais dans une opposition journalière, vouloir étaler des pompes de style, c'est une dépense vaine. — Il y a en M. de Lamartine une grande intelligence des sympathies du pays; le poète s'est montré dans quelques images saisissantes. M. de Lamartine sent avec la poésie de son ame; nous sommes trop blasés dans les affaires, pour que ce sentiment de haute méditation et de douce humanité se fasse sentir surtout au sein d'une assemblée où tous les régimes trouvent également des apôtres et des représentans. Voilà ce qui explique les murmures de la chambre en entendant les nobles professions de foi de M. de Lamartine. L'ange de poésie à la tribune de la chambre des députés ne trouvait que des cœurs secs et des ames froidement attachées au positif des affaires.

Les honneurs de cette discussion ont été, je le répète, pour M. Odilon Barrot; nous le connaissions depuis long-temps comme orateur; il s'est montré homme politique. Si les débris du tiers-parti veulent avoir un avenir, voilà maintenant un drapeau tout trouvé. Des concessions mutuelles ont été faites; il est temps que la chambre cesse de se morceler en cet individualisme égoïste qui ne permet à aucune opinion de se produire grande et forte, en opposition au système ministériel; puisque M. Dupin a perdu son rôle, il faut qu'un autre s'en saisisse; puisqu'il a eu la maladresse de s'user sans toucher aux affaires, il faut bien qu'il se résigne à n'être plus qu'un auxiliaire d'une combinaison qui se formera en dehors de lui. Quel que soit le résultat du vote de la loi, le ministère n'en sortira pas sans de fortes secousses. La chambre a eu le spectacle d'un président du conseil qui ne peut dire mot sur une question capitale; elle a vu un des ministres importans du cabinet, M. Guizot, traduit en pleine tribune en face de ses souvenirs de restauration, qualifié d'homme de Gand, sans pouvoir se défendre. S'il y a une victoire de boules, le coup au moins aura porté haut.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

M. de Talleyrand déclare partout que sa vie active et politique est finie, et qu'il ne peut plus rien que des conseils.

Depuis un an, les personnes de son intimité se sont aperçues d'un grand délabrement dans le système général de son organisation. Le vieux diplomate conserve encore toute la fraîcheur de ses idées, cette intelligence froide et pénétrante qui résume les questions par l'expérience, l'habitude des hommes et des affaires; mais mille précautions sont maintenant nécessaires pour la conservation de sa santé. Ces habitudes de somnolence que M. de Talleyrand avait contractées dans ses visites, se sont augmentées : il dort non-seulement chez ses vieilles maîtresses, comme il le faisait autrefois, mais encore dans les conseils les plus sérieux, comme cela lui est arrivé tout dernièrement aux Tuileries. Décidément, le diplomate a déclaré qu'il ne voulait plus retourner à Londres; la duchesse de Dino est dans de continuelles alarmes, les moindres syncopes peuvent devenir dangereuses à cet âge, et après une vie si agitée.

M. de Talleyrand avait eu un moment la pensée, à l'avènement du ministère tory, d'aller à Vienne. Il y a eu deux versions sur le but de ce voyage, et peut-être les deux motifs qu'on lui prêtait n'étaient-ils qu'un prétexte. Les uns disaient que c'était pour préparer une transmission successoriale dans sa famille, affaire toute privée; et de là les partisans de la légitimité concluaient que M. de Talleyrand avait un dernier projet de sa vieillesse à mettre à exécution. D'autres, et sans doute ceux-là étaient mieux infor-

més, disaient que M. de Talleyrand, en voyant arriver le ministère du duc de Wellington, avait imaginé sur-le-champ, pour se redonner encore de l'importance, de réveiller son projet favori conçu en 1815 avec lord Castelreagh et le prince de Metternich, c'est-à-dire la triple alliance de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre. Par ce moyen, la quadruple alliance du Midi aurait reçu une sorte de baptême européen par l'accession de l'Autriche. M. de Talleyrand voyait là un moyen de compléter son système de défense contre la Russie et ses envahissemens. On sait, en effet, les mécontentemens qui existent entre l'Autriche et la Prusse à l'occasion de l'Allemagne. Si les tories veulent également conquérir un peu de nationalité en Angleterre, ils doivent se dessiner fortement dans le sens anti-russe. M. de Talleyrand se faisait fort de les entraîner dans une communauté d'idées et de sentimens pour jeter l'Autriche dans la triple alliance des cabinets. Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que M. de Metternich ne voit pas avec déplaisir le nouvel ordre de choses en Espagne; il y a de vieilles traditions et d'anciens préjugés en Autriche: tout système qui enlèvera à la maison de Bourbon le trône d'Espagne pour le faire passer à un archiduc, est saisi avec empressement, et l'abolition de la loi salique, dans les rêves de l'Autriche, peut favoriser l'alliance d'un prince de sa maison avec l'infante, et rajeunir la monarchie de Charles-Quint. Les obstacles sont l'Italie, mais si on offrait d'abandonner Ancône, l'Autriche ne serait-elle pas reconnaissante? Si on réprimait plus fortement encore la propagande, ne serait-ce pas un moyen de bien mériter d'elle?

C'est en invoquant tous ces intérêts que M. de Talleyrand aurait eu mission de se rendre à Vienne. Je ne pense pas qu'il puisse accomplir cette pensée dont l'exécution l'aurait placé si haut dans l'avenir de l'Europe; je crois à des obstacles invincibles de la part de M. de Metternich, qui est trop fortement lié aux principes et aux souvenirs de la Sainte-Alliance pour s'en détacher, tant que la France ne présentera pas ce que les souverains appellent des garanties de stabilité et de durée. Le principe de *résistance*, posé par le nouveau ministère, est peut-être ce gage de sécurité qu'on voudrait donner à l'Europe absolutiste; car ce système de résistance est-il autre chose que le principe conservateur posé par la Russie? Un cabinet tory en Angleterre, un ministère de résistance en France, peuvent très bien, de concert et par les garanties qu'ils s'offrent, attirer l'alliance de M. de Metternich contre la Russie.

Il n'y a plus qu'une question, celle de savoir si les tories ont des conditions de durée. La lutte est actuellement engagée; si en France le ministère s'assied, si en Angleterre les tories se maintiennent au pouvoir, il

faut le croire alors, le projet de M. de Talleyrand pourra se réaliser, et la triple alliance se conclure. La santé de M. de Talleyrand s'améliorant, comme on sait qu'il a besoin de peu de travail pour produire des résultats sérieux, peut-être ira-t-il encore à Vienne. M. de Talleyrand n'écrit pas; toutes les affaires, il les poursuit avec de la conversation et quelques conférences nettes et claires; pour cela, il ne faut pas un immense développement de facultés physiques. Ses voitures de voyage sont de véritables chambres à coucher; il parcourt le pays avec toutes les commodités sensuelles d'une grande maison : ce n'est pour lui qu'un changement d'air; je ne sais même pas s'il faut parler d'air dans une voiture hermétiquement fermée de doubles stores, réchauffée en dessous par des tuyaux de chaleur. M. de Talleyrand connaît déjà Vienne; il fit les beaux jours du congrès de 1815, et c'est là où fut alors signé le traité entre les trois puissances que le prince voudrait aujourd'hui renouveler.

Les grandes affaires se porteraient alors à Vienne, et l'ambassade d'Angleterre deviendrait plus accessible à l'active ambition de plusieurs candidats. J'ai déjà dit que, le roi se réservant spécialement la haute direction des grandes affaires à l'étranger, tous les candidats n'étaient pas également aptes, dans son esprit, à remplir les fonctions diplomatiques au dehors; à la condition d'habileté, il faut également joindre celle de docilité : il y a eu tant de choses dites et faites depuis 1830, qu'il faut compter sur une entière discrétion. L'homme qui possède absolument cette confiance, le seul avec qui le roi ait un entier abandon, c'est le général Sébastiani, dépositaire des secrets intimes; le choix personnel de Louis-Philippe pour l'ambassade de Londres, s'est porté sur l'ambassadeur français à Naples, parce que seul il a le dernier mot sur toutes les affaires.

Si de cette sphère toute royale, vous descendez aux affections des membres du cabinet, par rapport au choix d'un ambassadeur, voici dans quel ordre les noms ont été discutés : la partie doctrinaire portait d'abord, en première ligne M. de Broglie, en seconde M. de Saint-Aulaire, et en troisième, M. de Barante; l'autre fraction, représentée par M. Thiers, portait d'abord M. Molé en première ligne, et M. de Rayneval en seconde. Voici maintenant les motifs de préférence ou de répugnance pour ces divers choix. Le roi ne veut pas de M. de Broglie par la raison que nous avons déjà donnée : il ne lui est pas personnellement hostile, car Mme de Broglie est une des dames les plus intimes du comité de la reine, et le duc est fort bien en cour; mais Louis-Philippe dit à qui veut l'entendre que M. de Broglie a compromis son projet de loi sur la dette des Etats-Unis; c'est une de ces maladresses qu'on ne doit jamais pardonner. Il n'y

a eu aucune objection contre M. de Saint-Aulaire, si ce n'est celle d'une insuffisance bien reconnue pour la mission qu'il aurait à Londres. M. de Saint-Aulaire a de l'esprit, de bonnes manières; il est parfaitement dans un salon : mais mettez-lui en mains une grande affaire, donnez-lui à apprécier une situation un peu large, un peu délicate, et son intelligence ne la comprendra pas; il en apercevra le côté d'étiquette, la partie des faveurs de la cour; mais le sens national et populaire, cela est en dehors de sa capacité. M. de Barante est l'ami de M. Guizot; c'est l'expression la plus pure de l'esprit doctrinaire. Le jeter de la Sardaigne à Londres, le pas serait immense. M. de Barante, d'ailleurs, n'a point brillé à Turin; son rôle s'est borné à une espèce de police de sainte-alliance contre les républicains et les propagandistes; il avait l'œil plus attentivement fixé sur Grenoble, Gex et Genève, que sur Vienne et Milan. Comprendrait-il bien la portée de la révolution tory qui vient de s'opérer à Londres ? Les formes tant soit peu pédantesques de son esprit iraient-elles à cette action pratique qu'impose un immense concours d'affaires ?

De l'autre côté, M. Molé a été un moment en première ligne : je ne crois pas qu'il soit plus agréé que M. de Broglie, et je ne serais pas étonné que M. Guizot eût sacrifié son ami, à condition que M. Thiers sacrifierait son protégé; je répéterai ici le mot protégé, parce que je ne conçois pas qu'un noble caractère comme M. Molé ait choisi un tel patronage. Le roi ne veut pas davantage de M. Molé en Angleterre, parce que ce n'est point un homme dont il soit sûr, quoiqu'il le comble de caresses. Toutes les soumissions qu'il reçoit de lui ne le rassurent pas sur ces changemens brusques qui arrivent dans l'esprit de M. Molé, et qui souvent prennent toute l'allure de l'indépendance. Aussi M. Thiers opposait-il M. de Rayneval en seconde ligne, comme l'expression de la quadruple alliance qu'on enverrait représenter à Londres. M. de Rayneval est un homme d'études et d'expériences, mais d'un esprit commun, et envisageant toutes les questions terre à terre. Présentez-lui une contestation privée, il la résoudra, la poursuivra, s'il le faut, auprès du gouvernement avec persévérance; s'agit-il d'une difficulté de finances, s'il reçoit les ordres de son ministre, il la mènera à fin : mais offrez à son examen une question générale, un point de politique un peu élevé, cela dépasse son intelligence : M. de Rayneval a été partout, partout en seconde ligne, à Londres et à Saint-Pétersbourg; ce ne fut que sous le ministère de M. de Polignac qu'il fut placé à l'ambassade de Vienne, où il succéda à M. de Montmorency. La révolution de juillet l'a envoyé en Espagne : qu'y a-t-il fait ? Je le répète, il faut plus qu'un homme pratique en Angleterre.

Le choix royal a donc prévalu; M. Sébastiani a été nommé. Tout le

monde sait que le général s'est traîné malade sur la route de Naples, et que maintenant il cherche à secouer la mort dans des fêtes diplomatiques. Quittera-t-il ce doux climat pour Londres? Je le crois, parce que M. Sébastiani est, avant tout, homme de vanité, et qu'une ambassade du premier rang viendrait-elle couronner sa tombe, il l'accepterait encore, tant il a presse des honneurs. Le roi lui a écrit, il acceptera; puis, passant l'hiver à Naples, il ira vivre le printemps prochain à Londres. Tant pis pour les affaires si l'interrègne se prolonge, si nous n'avons qu'un simple secrétaire d'ambassade en face de l'aristocratie anglaise qui s'agitera dans le parlement.

Lord Cowley arrive demain à Paris; sa mission est de rassurer la France sur les intentions du cabinet tory. Le maintien des traités paraît être la devise du ministère anglais. M. Peel se presse de le manifester.

On s'était exagéré la maladie du roi de Prusse; cependant il y a une telle prostration de forces, qu'à chaque moment des vertiges et des faiblesses le saisissent dans ses promenades et dans son palais. La mort du roi changerait l'esprit du gouvernement prussien. La noblesse belliqueuse s'élèverait avec le prince royal à la couronne.

On parle d'un congrès de souverains à Vienne pour la fin de mars.

M. Janin a ouvert, il y a quinze jours, à l'Athénée, son cours sur l'histoire du journal en France avec un succès et un applaudissement que concevront sans peine ceux qui ont lu cette leçon d'ouverture. En esquissant rapidement et chaudement les diverses parties de son sujet, M. Janin a trouvé moyen de faire par avance des portraits spirituels et animés des personnages qu'il reprendra plus tard en détail; mais il s'est surpassé lui-même et s'est élevé à une éloquence imprévue, à une sorte d'émotion lyrique, dans ce qu'il a dit de Fréron, auquel il a promis une réhabilitation entière. Il est impossible d'avoir à un plus vif degré que M. Janin ce que j'appellerai le sentiment, l'amour, la fantaisie et la poésie même du journal. Cette vivacité charmante, cet entrain gracieux et empressé d'où sont partis tant d'agréables feuilletons qui sont de petits chefs-d'œuvre, il va le porter dans l'histoire et l'appréciation de ses devanciers. On s'en est bien aperçu à la peinture de prédilection qu'il a faite du célèbre et infatigable ennemi de Voltaire; il lui restera à justifier plus tard son brillant paradoxe par des exemples qui probablement ne lui manqueront pas. L'histoire du journal en France se partage assez bien en deux parts, la première jusqu'en 89, et la seconde depuis. Avant 89, le journal dont

l'histoire ne peut guère se séparer de celle de la critique littéraire elle-même, est, suivant moi, beaucoup plus exact en général, plus en manière d'extraits, d'analyses, plus *terre-à-terre*, si l'on veut, mais plus solide, plus judicieux aussi. La création, la verve, l'esprit à profusion et en pure perte, ne lui viennent que depuis lors: il ne faudrait pas trop porter dans l'examen des anciens journaux la préoccupation et les exigences de nos habitudes surexcitées d'aujourd'hui. Il y a dans ces deux portions à peu près successives de l'histoire du journal, une belle et récente moitié que personne n'est plus appelé que M. Janin à faire valoir et à remettre en jeu avec bonheur. Quant à l'autre portion antérieure, il n'a qu'à modérer un peu l'impétuosité naturelle de sa verve, à la laisser de côté parfois, à la retarder, à l'appesantir, s'il lui est possible, à l'instar des anciens critiques et journalistes qu'il aura à nous analyser, pour faire un cours et un livre aussi précieux à notre histoire littéraire que plein d'agrément à coup sûr, et de couleur; ces dernières qualités sont trop bien à lui pour lui manquer jamais.

— MM. Michaud et Poujoulat poursuivent activement la publication de leur *Correspondance d'Orient*. Le cinquième volume, qui vient de paraître, renferme sur l'Egypte et la Palestine des documens précieux. La diversité des impressions et du style de chacun des deux voyageurs, sans nuire à l'unité du récit, varie heureusement l'intérêt de l'ouvrage. La haute raison et la maturité judicieuse de M. Michaud corrigent implicitement, mais sans brusquerie et sans sévérité, la jeunesse enthousiaste de M. Poujoulat. Outre l'importance toute naturelle qui s'attache à la correspondance de deux hommes de bonne foi, préparés par de longues études au laborieux pélerinage qu'ils ont entrepris, on ne doit pas oublier non plus qu'ils viennent, après un illustre voyageur, parler des mêmes lieux et des mêmes coutumes. Ce que Chateaubriand nous a retracé avec les vives couleurs de son imagination, ils nous le montrent plus sérieusement, avec un parfait désintéressement. Ils ne se laissent pas séduire par la majesté des ruines; ce qu'ils veulent avant tout, c'est la vérité, mais la vérité telle qu'ils l'ont vue. Quand le tableau est nu, ils ne cherchent pas à l'embellir. Ils nous associent franchement à leurs espérances déçues, comme à leurs espérances dépassées. C'est une qualité rare chez le voyageur, surtout quand il ne s'agit pas de l'Angleterre ou de l'Italie. Si les touristes sont hableurs en parlant de la Tamise et de la Brenta, la partie est cent fois plus belle quand on peut broder un mensonge sur le Nil ou le Jourdain.

Or, il règne dans toutes les pages de MM. Michaud et Poujoulat un ton

de sincérité si pénétrant, que la défiance est impossible. Ce qu'il y a de romanesque et de poétique dans quelques chapitres charme sans étonner. Une fois qu'on a mis le pied avec eux sur cette terre d'Orient, si naïvement prodigieuse, si variée dans sa nouveauté, quand on a cheminé quelques jours dans les sables mobiles et brûlans, on s'acclimate aux émotions du narrateur, et l'on aime à juger comme eux, de loin, avec un attendrissement austère, les hommes et les choses de la patrie que l'on n'a pas quittée.

M. Michaud, avec une érudition patiente, sans jamais toucher à la sécheresse, nous a révélé dans les mœurs égyptiennes bien des côtés inaperçus jusqu'ici. Il a jugé, avec une remarquable sagacité, les innovations administratives et militaires de ce pays. Son style élégant et pur, mais sans coquetterie et sans emphase, sert de vêtement plutôt que de parure aux idées qu'il expose. Il écrit en pleine langue, et c'est aujourd'hui un mérite qu'il faut proclamer bien haut, car on ne le coudoie pas chaque jour.

Ce que M. Poujoulat nous dit de Jérusalem et des environs est parfaitement neuf après l'*Itinéraire*. Le jeune écrivain évite, sans la fuir, la ressemblance des descriptions. Il ne cherche pas à réfuter; mais involontairement, par la seule force de la franchise, il est autre sans courir après la singularité. Sa pensée, en présence des choses, est celle d'un observateur attentif, qui s'impose comme premier devoir de ne rien omettre, et de regarder deux fois pour apercevoir, sous un jour vrai, le sujet de ses études. Par cette méthode, qui n'est pas la plus vulgaire, il arrive à la clarté, quelquefois à la poésie; mais la splendeur des images, qu'il ne peut s'interdire, n'a rien d'officiel ni de délibéré; c'est une ressource qu'il trouve, mais qu'il n'invente pas.

Vienne bientôt le sixième et dernier volume de cette curieuse Correspondance, et nous essaierons de résumer les traits généraux de ce grand tableau, de caractériser sous une forme sommaire, mais compréhensive, les idées qui dominent cette nouvelle appréciation de l'Orient.

— C'est un devoir pour la presse parisienne d'encourager de tous ses efforts les publications provinciales qui ont une réelle importance, une utilité directe : dans ce nombre nous devons ranger l'*Ancien Bourbonnais*, de M. Achille Allier; ce jeune et laborieux artiste, avec un dévouement et une persévérance qu'on ne saurait trop louer, continue ses recherches ingénieuses sur les antiquités d'un pays jusqu'ici trop peu étudié, et qui pourtant méritait la popularité.

Outre le dessin des monumens et des sites remarquables de cette con-

trée, M. Achille Allier complète ses *illustrations* du Bourbonnais, par un texte nourri d'une érudition prise aux premières sources, et dans lequel il sait encadrer habilement les traditions et les légendes populaires.

Déjà neuf livraisons ont paru, malgré les lenteurs inévitables attachées aux entreprises de cette nature, surtout lorsqu'elles se poursuivent loin du centre commun; mais la patience et l'activité ne manquant pas à l'éditeur, le succès, nous en avons l'assurance, dépassera ses prévisions (1).

— Le nouveau volume de poésies publié ces jours derniers par madame A. Tastu, sera bientôt dans toutes les mains. Aussi n'est-ce pas pour appeler l'attention sur l'auteur que nous en parlons aujourd'hui; c'est un beau sujet d'étude que la critique ne doit pas laisser échapper. Le loisir et la réflexion ne sont pas de trop, quand il s'agit de prononcer sur une œuvre de cette importance; mais ce qu'il importe de signaler dès à présent, c'est le charme singulier qui s'attache aux pensées simples et vraies exprimées dans une langue élégante et sévère. La poésie, telle que la comprend madame Tastu, n'a rien de puéril et de sensuel; c'est une suite d'émotions sérieuses qui s'adressent à l'ame, et négligent volontairement les distractions et les enfantillages : l'effet est moins facile, mais plus durable.

— La librairie Bellizard, rue de Verneuil, vient de publier, sous le titre de *l'Inde pittoresque*, un magnifique volume, que nous recommandons comme le plus beau *keepsake* qu'on puisse offrir pour l'année 1835. Jamais on n'avait vu chez nous des ouvrages de ce genre d'une exécution aussi parfaite. *L'Inde pittoresque* est en même temps un livre fort intéressant, et qui se distingue de toutes les publications de cette saison tant par sa valeur intrinsèque que par ses gravures.

(1) On peut souscrire à *l'Ancien Bourbonnais* dans les bureaux de la *Revue*.

F. BULOZ.